

QWLA

REVUE D'HISTOIRE

D E C H A R L E V O I X

Numéro 44

Octobre 2003

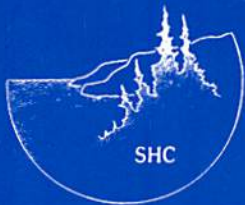


CHARLEVOIX UNE HISTOIRE DE REGARDS



Fédération
des sociétés
d'histoire
du Québec

ACTES DU
CONGRÈS
2003



*38^e Congrès de la Fédération
des sociétés d'histoire du Québec*



La Société d'histoire de Charlevoix

Le logo évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Mgr Félix-Antoine Savard : la mer, la terre et la forêt.

Membres bienfaiteurs à vie (500\$ et plus)

Alarmes et Extincteurs Charlevoix
Auberge La Maison Otis
Auberge La Pinsonnière
Yvon Bellemare et Janine Tourville
Jean-Pierre Bouchard
Martin Brisson
M. et Mme Francis H. Cabot
Casino de Charlevoix
Rémi Clark
Corporation municipale
de l'Île-aux-Coudres
Bruno Côté
Yolande et Pierre Dembowski
Domaine Forget
Famille Joseph A. Simard (SIMCOR inc.)
Fondation René-Richard

Abbé Bertrand Fournier
Georges Fournier
Raymond Gariépy
M et Mme Leslie H. Gault
Léonard et Aurore Gauthier
Fernand Harvey
Julienne Jauvin-Rochette
Hydro-Québec
Imprimerie de Charlevoix Inc.
Fernand Labrie
Laurent Lafleur
Pierre Legault
Ghislaine et Claude Le Sauter
Petites Franciscaines de Marie
Mun. de Notre-Dame-des-Monts

André P. Plamondon
Maurice Potvin
Réjeanne Sheehy
Andrée Simard-Bourassa
Walter et Mary Schatz
Cyril Simard
Yolande Simard-Perrault
Rita Smookler-Simard
Huguette Tremblay
Jean Tremblay
Louis Tremblay
Louis-Marie Tremblay et
Yvette Froment
Ville de Clermont
Ville de Baie St-Paul
J. C. Roger Warren

Membres bienfaiteurs (100\$ à 499\$)

Alimentation Lapointe et Frères
Auberge de La Courtepointe
Rosaire Bertrand
Léonce Brassard
Paul-André et Danielle Carpentier
Francine Castonguay - Laurin
Simone Ethier-Clarke
Johanne Desrochers
Jean Dufour

Antonio Gaudreault
André Gervais
Anne-Marie Groulx
Charles Lapointe
La Villa du Cap Blanc
André Maltais
André Morin

MRC de Charlevoix Est
Maurice Potvin
Gilles Poulin
Restaurant Sur la Côte
Martin Rochette
Diane et Jean-François Sauvé
Denis Tourangeau
François Tremblay et Nicole Imbeau
Jeanne-L. Warren

Membres de soutien (40\$ à 99\$)

Abitibi Consolidated
ABS Photo
Âge d'or de Saint-Aimé-des-Lacs
Louis Asselin
Arthur Beaulieu
Françoise Bhérier
Louis Bhérier
J. Bruno Blackburn
Madeleine Boies-Fortier
Louisa Boulianne
Lyne Brassard
Ulysse Brassard
Caisse populaire de Clermont
Caisse populaire de St-Hilarion
Paul-Émile Carrier
Claude L. Casgrain
Réginald Castonguay
Agathe Cayer et
Charles-H. Bolduc
Francine & Victor Cayer
Henri Chaperon
Hénédine Couturier
Martial Dassylva
George De Mille
Donald Desgagnés

Germain Desmeules
Claude Despins
Gérard Doyon
Philippe Dubé
Suzanne Dubé
Suzanne Duchesne
Jean-Marc Dufour
Louis Dufour
Marcel Dufour
Marguerite C. Dufour
Louis-Philippe Filion
Luc Filion
Hélène Fortier
Eudore Fortin
Réal Gaudreault
Georgine Gauthier
Ginette Gauthier
Janine Gauthier
Serge Gauthier
Yvon et Elisabeth Gauthier
Jasmine Gilbert
Magella Girard
Guy Godin
Réjean Godin

Danielle Gonthier
Clément Gravel
Christian Harvey
Gaudias Harvey
Robert Harvey
Raymond Labbé
Claude Lapointe
Fernand Lapointe
Réal Lapointe
Rita et Vincent Laurin
John Maguire
Robert Marcotte
Pierre G. Martel
René Martin
André Michaud
Réjane Michaud-Huot
Michel Néron
Laurent Ouellet
Jean-Denis et Marthe Paquet
Jean-Pierre Paquet
Hélène et Jean Pelletier
Yvon Racine
Adrien L. Ringuette
Gontran Rouleau

Jean-Roch Roy
Sylviane Savard-Boulanger
Lise et Pierre Sévigny
Gabrielle Simard-Dumont
Claude St-Charles
Syndicat des enseignants et
enseignantes de Charlevoix
Sébastien Thibeault
Abbé Adalbert Tremblay
Francis A. Tremblay
George-Étienne Tremblay
Gilles Tremblay
Guy Tremblay
Jacques Tremblay
Jean-Marie Tremblay
Julie Tremblay-Bélangier
Lina Tremblay
Lionel-Didier Tremblay
Marc-Adéland Tremblay
Réjean Tremblay
Thomas-Louis Tremblay
Gilles Turcotte
Bernadette Veilleux
Ville de La Malbaie
Lise Boies-Waldman
Denis Zaccardelli

Comité de rédaction
Serge Gauthier
Christian Harvey

Conseil d'administration de la
Société d'histoire de Charlevoix
Serge Gauthier (Président)
Luc Filion (Vice-président)
Christian Harvey (secrétaire-trésorier)
Richard Bergeron
Guy Godin

Collaborateurs pour ce numéro:

Jérôme Coutard
Philippe Dubé
Luc Filion
Serge Gauthier
Guy Godin
Christian Harvey
Brad Loewen
Normand Perron

Couverture:

Les photos de La Malbaie vers 1880, de Félix-Antoine Savard et du quai de Pointe-au-Pic autour de 1900 font partie des collections de la Société d'histoire de Charlevoix. La photo de Marius Barbeau provient du Musée canadien des civilisations.

Adresse postale de la
Société d'histoire de Charlevoix
C.P. 172, La Malbaie, Qc G5A 1T7
Téléphone: (418) 439-0647
Télécopieur: (418) 439-1110
Courriel: shdc@cite.net
WEB: www.charlevoix.net/
societedhistoiredecharlevoix

Le bureau de la Société d'histoire de
Charlevoix est situé au 99-A, Principale,
Saint-Aimé-des-Lacs.

Il est possible de rencontrer un responsable de
la Société d'histoire de Charlevoix et de
consulter les archives de notre organisme à cette
adresse en prenant toutefois un rendez-vous
au préalable.

La Société d'histoire de Charlevoix reconnaît
l'aide financière du Gouvernement du Canada,
par l'entremise du programme d'aide aux
publications (PAP), pour ses dépenses d'envoi
postal. La Société d'histoire de Charlevoix est
membre de la Fédération des Sociétés d'histoire
du Québec (FSHQ)

Abonnement : 25\$ par année pour recevoir les
parutions régulières de la Revue d'histoire de
Charlevoix

Impression:
Imprimerie de Charlevoix, La Malbaie

Port de retour garanti
Envoi de publication
Enregistrement no. 0728039

Dépôt légal 4e trimestre 2003
ISSN 0829-2183

La Société d'histoire de Charlevoix laisse aux
auteurs la responsabilité de leurs propos. Tous
droits réservés.

Présentation

Le 38e Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec tenu dans Charlevoix les 6, 7 et 8 juin 2003 fut une grande réussite! Sous le thème évocateur de « Charlevoix, une histoire de regards », des congressistes de partout au Québec ont vécu à cette occasion des activités stimulantes: rencontres, ateliers, visites touristiques, salon du livre, conférences. La Société d'histoire de Charlevoix qui a été l'hôte et l'organisatrice de ce Congrès ne peut donc qu'être fière au nom de tous ses membres et amis du succès que représente la tenue de ce Congrès dans notre région. Notre Conseil d'administration profite aussi de la présente occasion afin de remercier tous les commanditaires qui ont contribué à la réalisation de ce Congrès.

Il est vrai aussi que ce 38e Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec dans Charlevoix a été l'occasion de faire le point sur les recherches les plus à jour au sujet de l'histoire de Charlevoix. Cette activité a donc été aussi un événement scientifique très significatif dont notre numéro 44 de la Revue d'histoire de Charlevoix rend compte en publiant dans ses pages les actes de ce Congrès. Place ici à des textes de réflexion fort précieux qu'il convient de lire avec plaisir et sans doute de conserver à titre de référence au sujet de l'histoire de Charlevoix.

« *Les jours s'en vont, je demeure* », écrit Guillaume Apollinaire dans son célèbre poème *Sous le Pont Mirabeau*. Il en sera ainsi de ces actes d'un Congrès qui fera époque dans les recherches au sujet de Charlevoix. En fait, la publication des ces actes témoigne non seulement du succès de ce Congrès mais aussi de sa pertinence qui ne passera pas comme celle de tant d'autres événements régionaux ou nationaux qui vont et viennent disparaissant souvent au gré des subventions sans laisser de traces concrètes.

SERGE GAUTHIER
Président de la Société d'histoire de Charlevoix

Message du président de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec

La publication des actes d'un congrès est la marque de la rencontre des spécialistes et des passionnés d'un domaine de recherche. C'est l'un des éléments qui ajoutent à la qualité et au degré de professionnalisme de l'organisation d'un tel événement. C'est également le prolongement de cette rencontre annuelle et la possibilité de pouvoir se référer aux textes d'un congrès pour justifier une argumentation ou pour présenter à nos membres une réalisation d'une autre société d'histoire.

Pour le comité organisateur, c'est le défi de recueillir les textes des conférenciers, de les mettre en forme pour les publier dans un temps raisonnable après la tenue du congrès. Ce défi relève souvent de l'exploit. Lorsque ce ne sont pas les conférenciers qui tardent à remettre leur texte, ce sont les organisateurs qui ne trouvent plus le temps nécessaire à ordonner ces textes, à en faire la révision et à les préparer pour la publication. Ou alors, des contraintes financières obligent de reporter la publication tant attendue, au grand désespoir des organisateurs et des participants.

Cette année, la Société d'histoire de Charlevoix nous propose les actes du 38^e Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec, dans le numéro 44 de la Revue d'histoire de Charlevoix. Vous retrouverez donc, dans ces pages, les textes des ateliers et des conférences qui nous ont permis de découvrir et de comprendre l'histoire et le patrimoine du pays des Laure Conan, Félix-Antoine Savard et Marius Barbeau. C'est aussi le pays des paysans, notables et villégiateurs qui ont humanisé ces paysages de vallons et de montagnes. En fait comme le démontrent ces textes, le pays de Charlevoix, au-delà des personnages de romans, de séries télévisées et des clichés touristiques, offre beaucoup de curiosités pour celui qui prend la peine d'y venir.

Je désire remercier les membres du comité de rédaction de la Revue d'histoire de Charlevoix qui ont mis tous leurs efforts pour réaliser ce numéro. Nos remerciements vont aussi aux conférenciers et animateurs d'ateliers qui ont accepté de mettre en forme leur texte pour la publication dans les Actes du XXXVIII^e Congrès de la FSHQ.

Bonne lecture.

MARC BEAUDOIN
Le Président de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec

La mise en villégiature de Charlevoix

par Philippe Dubé

D'abord, j'avoue me sentir extrêmement honoré d'être le conférencier d'ouverture de votre rencontre annuelle car je sais, pour avoir pratiqué le réseau des sociétés d'histoire régionale, combien votre travail est important dans nos quêtes de documents et d'informations sur un sujet souvent très localisé. Ce travail de base que vous assurez est absolument essentiel à l'avancement des connaissances, car il procure les matériaux nécessaires à toute construction historique. Et j'en profite pour vous féliciter d'accomplir cette tâche absolument indispensable que vous menez inlassablement et en toute humilité. De plus, je tiens à remercier très sincèrement les organisateurs de ce 38^e Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec — nommément votre hôte la Société d'histoire de Charlevoix animée par son dévoué président Monsieur Serge Gauthier et son valeureux bras droit Monsieur Christian Harvey — qui m'ont gentiment invité à inaugurer vos travaux annuels. Et c'est avec grand plaisir que j'ai accepté afin de me permettre, très égoïstement je dois le confesser, de renouveler mon propre regard sur l'histoire de Charlevoix, notamment celle de la villégiature que j'ai traitée il y a maintenant près de vingt ans. J'avoue que le défi s'est révélé de taille puisque de revisiter sa propre manière d'élaborer une certaine histoire comporte des vertiges que je n'avais pas soupçonnés au point de départ.

D'abord, le premier grand vertige a été lié à la distance du temps qui fait que l'on n'a plus la même vue d'alors et que, malgré la justesse de "certaines prises de vue", il y a la présence d'une perspective qui change étrangement les proportions qui s'étaient établies à première vue. Une certaine distorsion des choses observées nous oblige en effet à recalibrer les appréciations, les considérations de notre premier regard. Ce qui peut apporter — il va sans dire — des changements assez importants de configuration du tableau de départ. Le second vertige est aussi lié au temps puisqu'il en découle et consiste à l'expérience acquise par la fréquentation des disciplines autres que l'ethnohistoire

qui fût la nôtre, notre "alma mater". Nous devons en effet mentionner pour les fréquenter encore assidûment l'histoire de l'art, l'archéologie, la géographie, la littérature, et enfin — et surtout devrais-je dire — celle que nous pratiquons depuis bientôt quinze ans, la muséologie, et qui, au total, apportent une perspective très différente des choses quand nous nous mettons à les regarder à nouveau de près. Et enfin, comme dernier vertige et non le moindre, toujours tributaire du temps qui passe inexorablement, celui du triste constat du peu de moyens dont nous disposons pour aller — scientifiquement parlant — plus en profondeur et tenter de saisir dans toute sa complexité un phénomène qui s'explique sans s'être tout à fait expliqué sur sa raison d'être profonde.

Nous allons donc, dès à présent, tenter de démontrer comment un fait d'histoire se construit peu à peu et nous autorise aujourd'hui à proposer qu'il y eût bel et bien au fil du temps une **mise en villégiature de Charlevoix**. En effet, nous allons proposer que la mise en villégiature est une sorte de mise en scène où divers éléments, une fois mis en place, opèrent sous forme de processus quasi théâtral, là où une pièce est montée, une tranche de vie en somme nous est montrée. Comme au théâtre, pour qu'une telle magie opère, il nous faut à la fois un **décor**, des **acteurs** et un **récit** qui évolue dans le temps et dans l'espace avec un début, un développement et bien sûr une fin qui, d'ailleurs, n'a pas toujours une conclusion heureuse après une suite parfois illogique d'événements. Voilà comment j'organiserai mon propos alors que j'estime que vous saurez trouver des échos à cette trame qui s'est évidemment déroulée ici même dans Charlevoix, mais qui à certainement des prolongements ici et là au Québec, à l'heure où les économies régionales sont de plus en plus basées sur le tourisme, et ce maintenant toutes saisons confondues. Nous allons donc dresser une table à laquelle tout historien, même amateur, s'intéressant à sa région est le bienvenu et devrait pouvoir y trouver, ou mieux, y reconnaître sa place. Alors j'annonce que le menu de cette présentation sera

composé d'une entrée (le **décor**), d'un plat principal (les **acteurs**) et d'un dessert (le **récit**) qui, nous le savons, a trouvé dans ce cas-ci un dénouement heureux.

Planter un décor

On se doit d'abord de vous présenter la région dans toute la variété de ses aspects physiques, ceux-là mêmes qui viennent définir les traits de la beauté de Charlevoix. Son territoire, on le sait, est vaste et accidenté, d'une superficie totale de 6000 km², il s'étend sur 150 km environ sur la rive nord du Fleuve Saint-Laurent. Donc, son littoral offre un contact soutenu avec la mer, comme on dit ici. D'autre part, la forêt occupe 83,6% de cette superficie sur laquelle une vingtaine d'agglomérations, villageoises ou semi-urbaines, sont venues se former. Le caractère accidenté du territoire, son découpage en monts et en vaux, en vallons et en vallées, a restreint le développement de la région et crée, conséquemment, des isolats géographiques et un relatif cloisonnement des regroupements humains. Aujourd'hui, deux municipalités régionales de comté se partagent le vaste territoire, la MRC de Charlevoix-Est avec ses 17 000 habitants environ et son pôle semi-urbain qui gravite autour de La Malbaie, Pointe-au-Pic, Rivière-Malbaie et Clermont avec 54% de concentration démographique. Et la MRC de Charlevoix qui regroupe environ 13 000 habitants et qui a pour pôle central Baie-Saint-Paul où se retrouve aussi (54%) des occupants de sa circonscription. Nous sommes actuellement à Saint-Irénée à mi-chemin entre ces deux centres. Le grand territoire de Charlevoix comprend également l'Île-aux-Coudres, laquelle est desservie par un système de traversiers.

Le lien entre les deux rives du Saint-Laurent est aussi assuré par les services d'un traversier à Saint-Siméon. La limite Est de la région est marquée par l'embouchure du Saguenay dont les deux rives sont reliées par un traversier à Baie-Sainte-Catherine qui permet le passage à Tadoussac. L'axe routier qui le traverse de bord en bord et qui assure le lien de

Québec avec la Côte-Nord est la route 138. Cette infrastructure routière constitue aujourd'hui le principal accès touristique et permet, l'année durant, le transport des biens et des personnes. À Pointe-au-Pic, il y a toujours un port en eau profonde qui accueille les navires en toutes saisons et qui est desservi par un réseau ferroviaire pour les marchandises, depuis Québec jusqu'à Clermont. Enfin, puisque nous sommes à énumérer les infrastructures de transport, il y a aussi une installation aéroportuaire qui maintient des liaisons aériennes mais qui demeurent à un niveau d'exploitation plutôt bas. Le mode de subsistance de la région est à prédominance agricole et forestière où, par ailleurs, l'industrie manufacturière trouve une place de choix dans certains secteurs, en lien surtout avec les deux activités économiques principales. S'ajoute à cela, ce que l'on appelle aujourd'hui l'industrie touristique qui occupera le cœur de notre propos.

Sur le plan géographique donc, la région de Charlevoix offre une diversité extraordinaire de paysages. En effet, la succession de vallées, de plateaux parfois assez élevés, d'escarpements et de hauts sommets et ce, sur des distances relativement courtes en bordure de l'estuaire du fleuve, détermine — il va sans dire — une variété de formes topographiques et d'écosystèmes possédant des qualités pittoresques saisissantes et, depuis longtemps, a constitué l'un des attraits majeurs de Charlevoix. L'arrière-pays regroupe plusieurs centres de pêche, de chasse et, de plus en plus, de découverte du milieu naturel. Deux parcs prennent place dans cette partie cachée du comté: celui des Hautes-Gorges, à l'arrière de La Malbaie, et celui des Grands-Jardins, à l'arrière de Baie-Saint-Paul. C'est la qualité exceptionnelle de ce vaste ensemble biophysique qui a été internationalement reconnu en novembre 1988 quand une grande partie de ce territoire a été consacrée "Réserve mondiale de la Biosphère".

Il faut donc retenir que le grandiose de cette "topographie tourmentée" tire ses origines il y a de ça quelques 350 millions d'années alors qu'une énorme météorite est venue altérer tout le paysage pour devenir ce que nous en connaissons aujourd'hui. Le géologue Jehan Rondot est explicite à ce sujet, et je cite dans *Géologie de Charlevoix*, 1989 vol. 1-11: "Traversant le ciel à la vitesse de 10

kilomètres à la seconde, un astéroïde de deux kilomètres de diamètre, pesant 15 milliards de tonnes est venu percuté le sol dans la région des Éboulements avec une violence exceptionnelle". Impact qui libéra, selon Rondot, une énergie égale à celle que dissipent en une année les divers mouvements de l'écorce terrestre, les volcans et les tremblements de terre tous réunis et qu'ainsi le climat de la planète entière en fût perturbé pour un certain temps. On comprend qu'un cataclysme d'une pareille ampleur, d'une telle intensité, ait pu laisser des traces profondes dans les couches rocheuses que l'on peut observer ici et là au Cap-aux-Corbeaux ou encore au Cap-aux-Oies. Le passage du glacier qui a suivi a fait le reste du travail d'érosion jusqu'à modeler et même moduler les âpretés de la région tel qu'on l'observe aujourd'hui. Il faut aussi savoir que, plus près de nous, en l'an 1663 précisément, une série de tremblements de terre dont l'épicentre se situait dans Charlevoix secouaient violemment la Nouvelle-France toute entière alors que ses habitants vivaient dans la terreur la plus complète pendant des mois. On parlait même de fin du monde. Les secousses étaient accompagnées d'un nuage de cendres qui mettait des heures à se dissiper. Dans les Relations des Jésuites de 1663, le Père Lalemant fait mention de nombreux glissements de terrain dont le plus spectaculaire va inspirer le nom des Éboulements et nous livrer en somme la genèse de l'Île-aux-Coudres.

"Vers la Baye dite de S. Paul il y avait une petite montagne sise sur le bord du fleuve, d'un quart de lieue ou environ de tour, laquelle s'est abysmée, et comme si elle n'eut fait que plonger, elle est ressortie du fond de l'eau pour se changer en islette, et faire d'un lieu tout bordé d'écueils, comme il estoit un havre d'assurance contre toutes sortes de vents".

C'est dire combien la terre que nous foulons en Charlevoix est marquée par une histoire tragique où l'incertitude liée à la solidité de sa croûte ajoute au drame dont cette histoire se nourrit. Tous les éléments sont maintenant réunis pour offrir un fond de scène idéal à un théâtre qui s'annonce des plus palpitants. On l'a vu, le paysage est ici vivant, littéralement suspendu dans le temps, en attente du prochain bouleversement. Il devient en soi un méta-personnage qui

a sa propre vie, ses émotions, ses soubresauts, ses temps forts, ses creux et somme toute, une destinée comme toute personne humaine en a une. Ce paysage est véritablement humain parce qu'on le sait vivant, on lui parle, on le chante, on lui confie nos peines, nos joies, on le glorifie et il nous donne en retour ses beautés, sa grandeur, sa majesté. On le magnifie parce qu'il a une histoire, comme nous il a une suite que demain attend. Son cœur bat au rythme des séismes comme le nôtre bat au rythme des secousses intérieures. À lui seul, il offre non seulement un habitat mais il habite la scène sans que personne n'ait encore dit mot. Et voici que les acteurs entrent en scène.

Jouer un rôle

On sait combien la notoriété des acteurs joue à la faveur du succès d'une pièce de théâtre ou encore celui d'un film et c'est là qu'une suite de personnages tout aussi renommés que talentueux vont venir, à tour de rôle, rehausser un décor déjà prenant, voire marquant pour ne pas dire à nouveau marqué. Dans cette seconde partie réservée aux acteurs, nous allons simplement défilier une série de noms qui, comme vous le verrez, évoquent une suite de contributions remarquables et leur addition, de façon cumulative, apporte à Charlevoix une valeur ajoutée. D'autant que cette réputation acquise par personnes interposées ("Charlevoix la Suisse du Québec", "L'Éden du Canada", Un coin de France en Amérique", etc...) se requalifie à chaque fois par le passage d'un nouveau personnage de renom. C'est cette enfilade de noms qu'il faut entendre, comme on lit un générique à la fin d'un film, et qui devrait nous permettre de bien saisir comment ce jeu des acteurs s'orchestre harmonieusement au décor et au récit, et vient ainsi confirmer la valeur du pays élu par les acteurs eux-mêmes.

Il faut regarder cette mise en scène comme s'il s'agissait d'un chœur à plusieurs voix qui prend le relais d'une mélodie que l'on veut louangeuse, car la louange a la qualité d'exacerber non seulement la beauté de son objet mais la valeur du sujet sur qui elle rejaillit forcément. C'est dans cette valse d'aller-retour que j'aimerais vous entraîner avec une vingtaine de personnages. Ce "gloria cum laudae" commence tout

bonnement par Jacques Cartier, (1491-1557), le découvreur du Canada, alors que le vent est favorable il atteint l'Île-aux-Coudres le 6 septembre 1535, en identifiant en bon marin le seul mouillage sûr dans ce secteur du fleuve. Il y passe quelques heures, ce qui permet à l'explorateur de remarquer un grand nombre de tortues sur l'île et qu'il s'y trouve aussi une variété de beaux arbres dont bon nombre de coudriers ou noisetiers qui croissent en abondance, d'où le nom de l'île joliment attribué.² Puis, à sa suite, pour s'incliner devant nos grandes figures de l'Histoire, il y eût Samuel de Champlain (1567-1635), fondateur de Québec, qui, dans la seconde version de son récit de voyage de 1608 note, en ces termes, une observation de navigateur averti qui sera lourde de conséquence:

*“ Entre les deux [caps] y a une grande anse, où au fonds y a une petite rivière qui entre assez dedans les terres, et l'avons nommée la rivière platte ou malle baye, d'autant que le travers d'icelle la marée y court merveilleusement.”*³

Le voici donc baptisé — notre épice de la villégiature dans Charlevoix — par le Père de la Nouvelle-France, ce qui donne véritablement naissance au lieu qui se prépare à accueillir non seulement les marées mais aussi les personnes venues à sa rencontre. Comme autre visiteur de renom, on doit faire un petit saut dans le temps au cœur du XVIII^e siècle cette fois, car on ne peut garder sous silence le passage du naturaliste Pehr Kalm vers la fin de l'été de 1749 qui va durer une dizaine de jours. Disciple de Carl Von Linné, il va rapporter une mine de renseignements sur la botanique, la géologie, la minéralogie et bien entendu l'ethnologie d'ici, car Kalm (1716-1779) est un fin observateur des choses de son temps. En entrant en canot dans la Baie-Saint-Paul, le scientifique note dans son carnet:

“C'est un golfe qui, à cet endroit de la rive occidentale du Saint-Laurent, s'enfonce dans les terres; il est entouré des deux côtés par de hautes collines rocheuses... [et il ajoute au sujet de ce coin de pays] ressemble beaucoup à la Norvège”.

Il ne fallait pas en dire davantage pour enclencher la machine à faire rêver et se mettre ainsi à chercher ici et là des lieux

idylliques où s'établirent, surtout quand il s'agit de vacances. Évidemment, nos deux militaires écossais après la Conquête militaire de la Nouvelle-France, John Nairne (1731-1802), seigneur de Murray Bay (La Malbaie) et Malcolm Fraser (1733-1815), seigneur de Mount-Murray (Cap-à-l'Aigle), n'ont pas eu à lire les pages du Carnet de voyage du naturaliste suédois pour trouver dans Charlevoix un lieu qui méritait de s'y investir. D'autant que c'est là qu'ils ont — tous les deux à leur manière — fait connaître les charmes du lieu, principalement ceux de la pêche au saumon pour laquelle ils avaient une véritable passion. Et c'est par leur action d'accueil que Charlevoix a commencé à être une véritable destination pour voyageurs aguerris. Ce sont eux qui nous ont permis de dater l'origine de la villégiature dans Charlevoix et celle, par le fait même, du Canada tout entier. Ces lieux avaient été reconnus pour leurs qualités géophysiques certes, ce qui reste une dominante dans toute appréhension première d'un lieu, mais rapidement c'est la société humaine qui s'agite autour qui devient rapidement digne d'intérêt et de mention. À ce sujet Kalm avait fait quelques remarques ethnographiques, fort agréables au demeurant, à l'égard des hommes et des femmes du pays en général, en livrant ceci: “Je n'ai pas rencontré de gens qui soient aussi drôles qu'eux, toujours gais et de bonne humeur, profondément courageux et qui tiennent que rien n'est impossible à surmonter”.⁴ Outre ces compliments, il aura fallu attendre le premier Consul général de France à Québec, en poste de 1859 à 1863, Charles-Henri-Philippe Gaudrée-Boilleau disciple de Frédéric Le Play, le pionnier de la sociographie en Europe, pour élire Saint-Irénée comme terrain de ses enquêtes menées en 1861-62. De ces notes d'observation, le baron consul remarque une contrée “extrêmement pittoresque” qui évoque “quelques parties des montagnes du Jura” et il annonce en conclusion de son étude que les habitants, s'ils restent fidèles aux traditions “ils demeureront les maîtres du terrain que leur ont légué leurs pères.”⁵ Et c'est cette perception qui, progressivement, va dominer dans les propos de ceux qui viendront à sa suite, soit en ligne directe comme Léon Gérin qui va fonder les préceptes de la sociologie québécoise au cours des années 1920-1930, ou encore quelques autres avant ce dernier qui épouseront

le même angle de regard. Que ce soit l'historien de Toronto, George Mackinnon Wrong (1860-1948), ou son beau-frère l'écrivain et premier traducteur de Maria Chapdelaine, William Hume Blake (1861-1924), on s'entend pour dire que la société traditionnelle charlevoisienne est pleine de charmes.

*“ Ce sont d'interminables bavards, de bons conteurs d'histoire, friands de chansons et de danses.”*⁶

Ces dires empreints d'un certain lyrisme sont renchérissés par des ethnologues comme Marius Barbeau (1883-1969), Luc Lacourcière (1910-1989) et Jean Palardy (1905-1991) ou encore des artistes comme Clarence Gagnon (1881-1942), André Biéler (1896-1989), René Richard (1895-1982) ou encore Jean-Paul Lemieux (1904-1990), Marc-Aurèle Fortin, (1888-1970), Alfred Pellan (1906-1988), Patrick Morgan (1904-1984) et même aujourd'hui un André Dufour, tous vont perpétuer cette même vision magnifiée des gens du pays. De surcroît, certains littéraires ne vont pas se priver de leurs exaltations pour élever au rang des plus grands hérauts des hommes d'humble condition. D'abord Damase Potvin, un écrivain originaire de Grande-Baie au Saguenay, va créer un véritable monument à un “grand homme des bois” Thomas Fortin de Saint-Urbain. Dans *Thomas, le dernier de nos coureurs des bois*, publié en 1945, l'auteur lui fait un éloge sans pareil.

“Depuis des jours, des semaines, le guide marche dans les profondeurs mystérieuses de la forêt: pas feutrés, fusil au poing, regard fureteur. Il a suivi des pistes et a été chanceux. Des poursuites, dans l'inconnu des fourrés, ont duré des heures, mettant aux prises la sagacité instinctive de la bête et l'endurance réfléchie du chasseur, jusqu'au moment de l'issue heureuse de la lutte... Le guide, le chasseur c'est Thomas Fortin.” (p. 56)

Mais le chantre le plus sublime est certainement l'auteur de l'ouvrage fétiche en la matière *Menaud, maître-draveur*, publié en 1937 et qui fût un succès immédiat, l'adulé Félix-Antoine Savard (1896-1982). Dans une confession toute simple, publiée en 1973 dans *Journal et Souvenirs* t.1, 1961-62, sur un ton intime il nous confesse ceci:

“J’ai eu l’avantage de connaître beaucoup de ces hommes qu’on appelle chez nous des “hommes des bois”: les Fortin, les Simard, les Tremblay, et cet admirable forestier-luthier: Benjamin Girard. Ils étaient de grands civilisés. La plupart, originaires de Saint-Urbain en Charlevoix, nés aux portes de ce beau royaume du Parc, seigneurs des lacs et des hauts lieux de la libre forêt, avec quelle simple et naturelle courtoisie ils accueillaient, guidaient, protégeaient les visiteurs et les amis qui se confiaient en leur expérience” (p. 54)

Pour reprendre les termes de Marius Barbeau, quand on se réfère à Charlevoix il s’agit d’un “pays à part” où la civilisation paysanne et artisanale a atteint un paroxysme, un sommet de perfectionnement qu’il faut à tout prix préserver. Et c’est sur ce fond de conservatisme idyllique que l’on a fixé les éléments les plus tenaces du mythe charlevoisien. Puisé à même ces sources d’inspiration que fût, pour certains, la paysannerie, on a mis en place une matière qui allait jouer un rôle de mystification. Et l’on doit noter que toute cette construction mythique s’est faite avec la complicité des premiers concernés dans un montage qu’alimentaient la villégiature et le tourisme principalement. L’un avait besoin de l’autre et inversement pour enfin participer à une grande fête du lieu (une sorte de happening) où l’imaginaire et le réel s’entretennent mutuellement de façon dialogique. Et la complicité de l’un stimule l’activité de l’autre tandis que le mystificateur et le mystifié se confondent dans un même rôle, celui de créer le tableau nécessaire à la survie de l’un et de l’autre. Le “pays des gourganes” s’est construit à coup de mots, de qualificatifs, d’épithètes, d’adjectifs et de superlatifs. Tous les matériaux nécessaires à créer le récit fondateur du lieu, celui qui donne naissance à une destination qui a une destinée et qui porte avec brio son destin.

Construire un récit

Une fois le décor bien campé et la plupart des personnages identifiés, il s’agit de savoir maintenant, dans cette troisième et dernière partie, quelle sera la structure narrative sur laquelle viendra s’appuyer le récit et comment l’historien, ici grand metteur en scène, assignera les rôles à l’un et à l’autre. Il devient clair

que la distribution se fera en sept (7) catégories de rôle-clé (voir Tableau ci-joint) où le premier groupe d’acteurs passe par le découvreur jusqu’au géologue d’aujourd’hui, car c’est lui qui saisit le premier le pays dans sa matière brute et physique. Deuxièmement le bâtisseur, l’entrepreneur, devient le second rôle nécessaire au déroulement de l’histoire. Troisièmement, l’habitant qui est au cœur de cette aventure joue le rôle qui lui revient, à savoir le principal tout simplement. Quatrièmement, l’enquêteur, le sociographe ou l’ethnographe vient appuyer le caractère typique du personnage central en le soutenant; en faisant surtout valoir les qualités autochtones de l’habitant. Puis cinquièmement, le lyrique, artiste, écrivain ou cinéaste, qui s’inspire pleinement du lieu et de ceux qui l’habitent. Sixièmement, le connaisseur, l’antiquaire qui sait reconnaître la valeur patrimoniale des biens, gage de qualité assurée qu’il vient ici autoriser. Et le dernier, septièmement, le spirituel qui soupèse “à pleine mesure d’âme” le pays profond. Il faut donc comprendre que chaque catégorie d’acteurs participe à la construction du récit et que les sept, une fois regroupés, forment un tout qui permet de raconter le pays.

En effet, le discours du Géographe est essentiel pour revivifier le décor et le rendre encore plus vivant. Que ce soit le découvreur, l’explorateur le naturaliste ou le géologue, cette partition assure l’assise de base à toute construction. Puis les paroles du Bâtisseur proviennent de celui qui met les mains à la pâte, qui entreprend de construire, d’aménager l’espace en question. Sa partie fait que le rêve devient réalité qu’il fait bon d’évoquer pour assurer la narration. L’Habitant occupe évidemment une place centrale dans cette histoire, il est à la fois, sujet et objet, il est au cœur du récit. Sa parole est d’or, tout ce qu’il dit ou fait devient sacré. L’Enquêteur, pour sa part, est le sociographe, l’ethnologue, l’historien, l’archéologue, le linguiste, le folkloriste qui vient attester du pittoresque, de la singularité de la culture du lieu. Son propos participe à l’édification scientifique, à la légitimation en quelque sorte du lieu et de ceux et celles qui l’habitent. Ils autorisent la véacité, l’authenticité en arborant le label des connaissances universelles qu’il applique à la localité. La partition Lyrique, de son côté, est un ingrédient

absolument nécessaire pour faire lever la pâte. Il agit ici comme le levain avec sa manière d’alléger le solide et le rendre onctueux et plus comestible. Du coup, il enrichit le produit en donnant une poésie aux choses les plus ordinaires, les plus terre-à-terre. Il permet une certaine légèreté de l’être. Le Connaisseur pour sa part, du haut de sa science de grand amateur de belles choses, sait reconnaître la valeur de ces dernières et son jugement ennoblit la matière qu’il nous est donné d’apprécier. Cet esthète est là pour appuyer des choix qui s’imposent et sa touche vient qualifier d’antiquité ce qui a traversé le temps avec honneur. Et enfin, le Spirituel est celui qui sait révéler le génie qui vit au-dedans des choses, des êtres et du monde, et son intervention suggère le plus souvent une élévation de l’esprit. Il est supérieur parce qu’il a une vue qui lui permet de rendre compte ce qui n’est pas toujours visible à l’œil nu. Il révèle le sens caché de la vie et dans ses considérations, il embrasse à la fois l’univers dans sa totalité et l’infiniment petit qui se trouve dans l’intimité de chacun d’entre nous. Il est la lumière qui permet de voir en toutes choses et en tout être, il va au fond de l’âme, celle qui habite l’univers. C’est là sa marque, son rôle. Et voici que nos acteurs connaissent maintenant leur rôle, chacun, chacune à sa manière participera à la mise en villégiature de Charlevoix. On peut ajouter qu’ils interviennent à tour de rôle dans un ordre progressif et leur entrée en scène correspond évidemment au déroulement du temps passé, sur deux cents ans en l’occurrence. Mais le récit s’étale lui en trois (3) épisodes qui correspondent à des périodes historiques qui s’organisent en trois (3) actes, comme au théâtre.

Globalement, nous suggérons que pour qu’il y ait mise en villégiature, il doit y avoir une première période de **reconnaissance** durant laquelle plusieurs acteurs interviennent à la faveur du pays. Puis il y en a celle de l’**effervescence** qui assiste à l’implantation active, la mise en place du phénomène lui-même qui s’installe non sans une certaine fébrilité. Et enfin, une dernière phase qui s’exprime par la durée dans le temps et que l’on pourrait intituler l’**endurance** au sens où c’est elle qui fait perdurer le phénomène dans le temps et dans l’espace et qui le maintient à travers des séquences continues d’incertitude et de gloire. Et cette histoire pour l’instant ne connaît pas de fin puisqu’elle poursuit

sa route encore aujourd'hui. Voilà comment on peut dessiner à gros traits la mise en villégiature de Charlevoix, comme s'il s'agissait d'un processus qui, pour s'enclencher, a besoin d'un décor, de personnages et d'un récit. La dynamisation de ce vaste tableau mouvant s'active quand s'entrechoquent nos divers acteurs au cours des phases de la reconnaissance des lieux, de l'effervescence du phénomène et de l'endurance qui l'a autorisé à se rendre jusqu'à nous.

En guise de conclusion: l'histoire en tant que théâtre

Au cours de cette brève démonstration, nous avons pu constater la maigreur des moyens dont nous disposons pour rendre compte de façon satisfaisante de la mouvance capricieuse d'un phénomène aussi important, capital, voire définisseur de l'identité culturelle de la région de Charlevoix. C'est en cela que réside l'immense défi de renouveler aujourd'hui notre regard sur l'histoire de ce coin de pays et tenter de voir comment l'on peut se ressaisir devant un si riche tableau et trouver le moyen de l'actualiser afin que le présent — notre actuel — ait une prise un tant soit peu réelle sur le passé et non le contraire. De ce point de vue, la muséologie nous apprend à réfléchir autrement et nous oblige du coup à transcender les frontières établies par les disciplines qui créent, soit des connaissances relativement sûres, mais qui se communiquent souvent difficilement. Par ailleurs, si l'on applique les principes processuels et systémiques de la muséologie à ce phénomène historique qui perdure depuis deux cent ans, on verra que la villégiature s'est développée d'une façon remarquable en une sorte de micro-système parce que les conditions étaient ici réunies pour permettre sa mise en forme. Charlevoix possède en effet des propriétés spécifiques qui ont favorisé le développement de la villégiature et que nous avons tenté d'identifier en qualifiant le rôle que chaque acteur ait pu jouer au cours de cette histoire. L'approche muséologique ici devrait nous aider, non pas à disséquer davantage le phénomène pour des fins d'analyse pointue comme l'histoire sait le faire, mais à revoir le tout dans sa globalité comme appartenant effectivement à un ensemble plus vaste que la somme de ses parties. C'est là où le théâtre (ou tout médium sensible) devient intéressant. Bien qu'il soit une totale illusion (créer et mettre en scène à l'aide d'artifices une tranche de vie exprimée sur un mode dramatique), il

n'est pas pour autant moins réel car il peut nous livrer une part de nous-même que l'on reconnaît comme authentique et ultimement que l'on peut s'approprier. Il nous semble que cette mise en scène de la villégiature pourrait explorer de nouveaux modes de mise en valeur en se référant notamment au modèle de la "Fabuleuse histoire du Royaume" qui fête ses quinze ans de vie cette année et qui épouse le mode-spectacle de l'ancien pageant (ou cavalcade historique). Ou encore prendre appui sur les "Légendes fantastiques" qui relèvent du même esprit. Le Son et Lumière est une forme éloquente de mise en valeur des lieux marqués par le temps et l'Homme. À moins que le Mur des Québécois à la Place Royale à Québec inspirerait davantage des projets d'envergure où la force du tableau, vivant ou fixe, réel ou virtuel, viendrait permettre une synthèse que le public est en droit d'avoir.

À tenter de modéliser une histoire complexe comme celle de la villégiature dans Charlevoix qui a des ramifications dans toutes les disciplines et tous les champs de l'activité humaine, nous savons que nous forçons ici quelque peu la compréhension du phénomène. Félix-Antoine Savard soulignait à juste titre que "Charlevoix est le comté métaphysique du Québec" c'est-à-dire qu'il est habité par un esprit qui l'englobe et que l'on a le devoir de révéler le plus complètement possible, car il n'est de pays réel sans une âme. Et c'est ce pays que nous souhaiterions mettre au jour mais pour ce faire, il faut nous en donner les moyens (intellectuels d'abord) et nous mettre dès maintenant à la tâche dans la mouvance de cette dynamique nouvelle.

PS. : Pour certains éléments de détails liés à l'espace et au temps de Charlevoix, nous nous sommes référés à bon nombre d'ouvrages, notamment ceux de Wrong, Des Gagniers, Gauthier et Perron.

NOTES :

- 1- J. Lalemant, *Relations*, (1663), Chap. II p. 3.
- 2- M. Bideaux, *Jacques Cartier, relations*, Montréal, PUM [1986]: 135-136.
- 3- C.-H. Laverdière, *Œuvres de Champlain*, [1870] T.1 p. 57.
- 4- *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, p. 413.
- 5- C.H.P. Gauldrée-Boilleau, "Paysan de Saint-Irénée de Charlevoix en 1861 et 1862", dans *Paysans et ouvriers d'autrefois*, [1968]:17 à 76.
- 6- G.M. Wrong, *A canadian manor*, [1908]:182.

SEPT (7) CATÉGORIES D'ACTEURS PARTICIPANT AU RÉCIT DE LA MISE EN VILLÉGIATURE DE CHARLEVOIX

1. LE GÉOGRAPHE

(découvreur, explorateur, naturaliste, géologue):

Jacques Cartier, Samuel de Champlain, Pehr Kalm, Jehan Rondot, etc...

2. LE BÂTISSEUR

(constructeur, entrepreneur, industriel, politicien):

John Nairne, Malcolm Fraser, Jean-Olivier Chamard, Rodolphe Forget, les Audet, Desgagné, etc...

3. L'HABITANT

(défricheur, colon, agriculteur, forestier):

Thomas Fortin, Louis Simard, Isidore Gauthier, Sarah Girard, le Père Abel, etc...

4. L'ENQUÊTEUR

(sociographe, ethnographe, historien, folkloriste, chroniqueur, archéologue):

Charles-Henri-Philippe Gauldrée-Boilleau, George M. Wrong, Marius Barbeau, Luc Lacourcière, Jean Palardy, Louis Pelletier, Serge Gauthier, Normand Perron, etc...

5. LE LYRIQUE

(artiste-peintre, photographe, cinéaste, écrivain):

Clarence Gagnon, William Hume Blake, Marc-Aurèle Fortin, Alfred Pellan, Jean-Paul Lemieux, Patrick Morgan, René Richard, André Biéler, Damase Potvin, Pierre Perrault, etc...

6. LE CONNAISSEUR

(amateur, collectionneur, antiquaire): William Coverdale, May Cole, etc...

7. LE SPIRITUEL

(théologien, philosophe, poète):

Plusieurs bons curés de paroisse et au sommet de ces derniers, Monseigneur Félix-Antoine Savard

Encyclobec vise l'exploitation de l'énorme potentiel offert par les nouvelles technologies en matière de transfert de connaissances non seulement vers le grand public mais aussi vers la communauté scientifique.

On retrouvera sur Encyclobec des informations complètes et classées sur différents aspects du territoire, de l'économie, de la société et de la culture de chacune des régions du Québec. Le projet s'inscrit ainsi dans la continuité du chantier des histoires régionales entrepris au début des années 1980 à l'Institut québécois de recherche sur la culture, devenu un centre de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS) en 1994. Ce vaste chantier a donné lieu jusqu'ici à 16 publications, ce qui totalise environ 8 000 pages de texte. Ces travaux sur les régions du Québec ont permis aussi d'amasser un matériel considérable (index, statistiques et autres données...) qui sera rendu progressivement disponible aux utilisateurs. Les chercheurs en provenance des milieux régionaux qui ont

collaboré à la réalisation des synthèses d'histoire régionale ainsi que d'autres collaborateurs seront par ailleurs appelés à participer au projet Encyclobec.

Ce projet permettra d'abord de diffuser, dans une première section, du matériel de haute qualité qui puisse non seulement répondre aux besoins du public, jeune et plus âgé, d'ici et d'ailleurs, mais aussi servir de matériau pour d'autres fins, tel l'enseignement. Encyclobec privilégie ainsi le transfert de savoirs acquis lors de recherches menées sur les régions du Québec. Les articles publiés dans la section à l'intention du grand public auront une longueur de 500 à 1000 mots.

Encyclobec a également comme objectif de développer deux autres sections qui présenteront des regards spécialisés sur les régions québécoises et qui rendront accessibles des matériaux (index, banques de photographies, caricatures, données statistiques...), des outils de veille et de recherche sur les régions du Québec.

Encyclobec pourra par conséquent répondre à des utilisateurs aux exigences très différentes, du simple amateur de culture à la recherche d'informations sur les régions du Québec à l'enseignant en quête de matériel pédagogique en passant par le scientifique à la recherche de données et d'articles spécialisés.

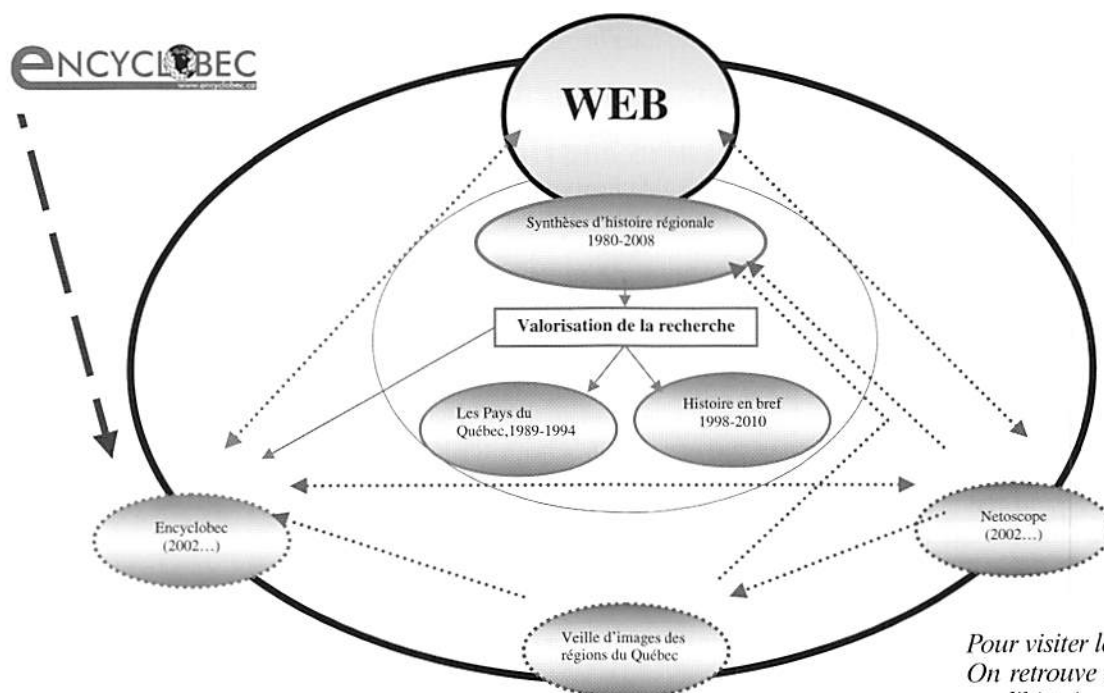
En somme, Encyclobec, un site dont le développement se veut permanent, illustre parfaitement le potentiel de diffusion et de gestion du savoir d'une nouvelle technologie offert à un large bassin d'utilisateurs par ses qualités intrinsèques d'interactivité (plusieurs utilisateurs connectés ensemble) et d'internavigabilité (la possibilité de naviguer à l'intérieur de plusieurs niveaux et espaces de lecture).

*NORMAND PERRON
INRS, coordonnateur
du projet Encyclobec*

*JÉRÔME COUTARD
Assistant-coordonnateur*

ENCYCLOBEC

LES RÉGIONS DU QUÉBEC : Un passé et un présent à découvrir



*Pour visiter le site : encyclobec.ca
On retrouve sur le site 100 textes
sur l'histoire de Charlevoix*

Le Charlevoix folklorique de Marius Barbeau

Par Serge Gauthier

Charlevoix, une histoire de regards. Le thème de notre Congrès n'est pas anodin. Peut-on dire que les régions ou les territoires sont toujours en état de découverte ou de redécouverte sous le regard des visiteurs, explorateurs, touristes, scientifiques de toutes sortes et espèces? Peut-être bien... Dans le cas de Charlevoix la question est très pertinente car ce territoire est vraiment reconnu parce ce qu'on en dit tout autant sinon plus que parce qu'il est concrètement. À titre d'exemple, les visiteurs de passage dans Charlevoix croient souvent d'après leur impression préliminaire que cette région est plus peuplée qu'elle ne l'est en réalité (seulement 30 000 habitants).

C'est que Charlevoix a été l'objet de multiples regards, lesquels ne sont ni totalement vrais, ni totalement faux, pas plus exacts que déformés mais qu'il faut plutôt retenir comme des observations et non comme l'expression précise d'une réalité historique indiscutable. Les regards sont trompeurs, dit-on souvent. Cela est vrai mais toute forme de regard possède sa vérité et ce sont de multiples regards venus de l'extérieur ou de l'intérieur de Charlevoix qui façonnent l'histoire de cette région culturellement si intéressante et attachante.

Nous pourrions retenir bien des regards en lien avec Charlevoix. Toutefois, comme nous avons étudié davantage celui du folkloriste Marius Barbeau, nous nous attarderons à la composition d'un certain regard folklorique au sujet de Charlevoix qui a eu son importance à partir du début du milieu du 19^e siècle et jusqu'à nos jours. Tentons maintenant de découvrir le Charlevoix folklorique de Marius Barbeau.

QUI EST MARIUS BARBEAU?

Il faut constater que Marius Barbeau n'est pas un nom si reconnu que cela de nos jours. J'ai rédigé une biographie de ce personnage sous le titre de *Marius Barbeau le grand sourcier* afin de le faire mieux connaître notamment aux plus jeunes. Je ne pense pas que cela soit suffisant pour redonner tous ses mérites à cet important personnage et je crois qu'il convient ici de faire un résumé -quand même rapide- de sa carrière et de sa vie.

Né le 5 mars 1883 à Sainte-Marie de Beauce, Marius Barbeau fait des études classiques au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Il étudie ensuite le Droit à l'Université Laval à Québec. Il obtient une Bourse Rhodes au terme de ses études de Droit et il choisit d'étudier l'anthropologie à l'Université d'Oxford en Angleterre de 1907 à 1910. Il se perfectionne aussi à l'Université de Paris en suivant les cours du célèbre anthropologue français Marcel Mauss. De retour au Canada, Marius Barbeau est nommé ethnologue au Musée national du Canada à Ottawa à compter de 1911 et il reste à l'emploi de cette institution jusqu'à sa retraite en 1949. Il s'intéresse d'abord à la culture amérindienne puis au folklore des Français d'Amérique dont il explore plusieurs facettes notamment les contes, les légendes et les chansons mais aussi l'artisanat et l'art populaire. Il publie des centaines d'ouvrages et d'articles sur ces questions. Dans les années 1940, Marius Barbeau participe à la création des Archives de Folklore de l'Université Laval avec Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard. Barbeau est alors professeur invité en folklore à l'Université Laval. Il meurt à Ottawa (où il résidait) en février 1969. Il a travaillé sans relâche jusqu'à la fin de sa vie ne cessant jamais de recueillir et de colliger une abondante matière folklorique qu'il a relevée sur le terrain tout au long de sa vie.

Marius Barbeau a effectué des enquêtes de folklore dans plusieurs régions du Québec et du Canada: Kamouraska, la Gaspésie, l'Acadie notamment. Cependant, ses enquêtes dans Charlevoix sont sans nul doute parmi les plus marquantes de sa longue carrière surtout si l'on tient compte des nombreuses publications et articles qui en découlent. Barbeau se rend pour la première fois en Charlevoix en 1916, voyageur anonyme en quête de folklore. Son regard et son approche de folkloriste marqueront grandement l'histoire culturelle de cette région.

LE CHARLEVOIX FOLKLORIQUE DE MARIUS BARBEAU

Il y a l'histoire et le folklore. Ce n'est pas la même chose. Mais une question se pose à la fin du 19^e siècle et au début

du 20^e qui peut nous sembler aujourd'hui fort saugrenue: la région de Charlevoix possède-t-elle une histoire? Un historien ontarien de l'Université de Toronto qui était aussi un villégiateur à La Malbaie du nom de George Wrong semble vouloir résoudre bien vite la question dans son ouvrage intitulé *A Canadian Manor and Its Seigneurs*² paru en 1908 où il écrit:

« En dépit d'agréables séjours estivaux à Murray Bay, personne n'aurait cru que cet endroit possède une histoire. Le secteur et sa population semblent simples, peu développés, neufs. »

En fait, George Wrong résout finalement la question assez rapidement en racontant dans son livre l'histoire des seigneurs écossais de La Malbaie et non celle de la population locale francophone. Il s'agit d'un problème historique de fond et longtemps l'histoire des Charlevoisiens francophones est demeurée quelque peu occultée. Cela est désormais chose du passé notamment avec la parution de *l'Histoire de Charlevoix*³ publiée dans la collection des Histoires régionales de l'INRS - Culture et Société et que j'ai rédigé avec Normand Perron.

Mais revenons à Marius Barbeau. Croyait-il aussi que Charlevoix ne possédait pas d'histoire lors de son passage dans cette région? En fait, le folkloriste Barbeau va bien plus loin que l'historien Wrong en tenant au sujet de son arrivée au quai de Pointe-au-Pic -car Barbeau voyageait sur les bateaux de croisière de la Canada Steamship Lines- ces propos forts surprenants:

« Il n'y avait pas encore, à cette date, un chemin de fer pour desservir ce territoire. Toute cette région était encore comme enveloppée dans un isolement splendide, comme la princesse des contes qui attendaient le baiser de Petit-Jean pour la réveiller... »⁴

Isolement splendide? Région endormie? Marius Barbeau se présente en découvreur folklorique de Charlevoix et ne tient dans ce propos acunement compte de l'histoire du lieu qui comporte pourtant plus de deux cents ans de peuplement

sédentaire lors de sa venue en Charlevoix en 1916! C'est que son approche est celle d'un folkloriste. Son regard cherche les traits de folklore. Il ne faut donc jamais associer le regard folklorique de Marius Barbeau à une description historique. Le Charlevoix folklorique de Marius Barbeau se compose à même une re-création effectuée par ce folkloriste et il ne faut y voir qu'un regard, qu'une perception.

Afin de mieux comprendre de quoi se compose le regard folklorique de Marius Barbeau nous allons maintenant retenir certaines images permettant de découvrir les grands thèmes de la vision folklorique de Marius Barbeau sur Charlevoix.

UNE MISE EN IMAGE

Bien des angles auraient pu être retenus afin de mieux cerner le regard folklorique que pose Marius Barbeau sur Charlevoix. Nous avons choisi celle de la mise en image produite autour des textes de Barbeau qui nous assure une compréhension facile des thèmes et sujets qui intéressent le folkloriste. Nous avons aussi voulu signaler le prolongement du regard de Marius Barbeau chez le cinéaste Pierre Perrault et aussi chez Pierre Gauvreau l'auteur du téléroman *Le temps d'une paix* afin de bien montrer que son approche folklorique a eu une grande influence. Mais à ce sujet, il faudrait en reparler encore plus longuement. Contentons-nous donc en ce qui nous concerne aujourd'hui de simplement regarder certaines traces de ce regard folklorique.

1. LES PERSONNAGES

Type 1: Le conteur de contes

Sur cette photo de la Collection Marius Barbeau, l'on voit la représentation d'un conteur typique selon Barbeau: très vieux, visage raviné, mains calleuses. C'est pour



Figure 1

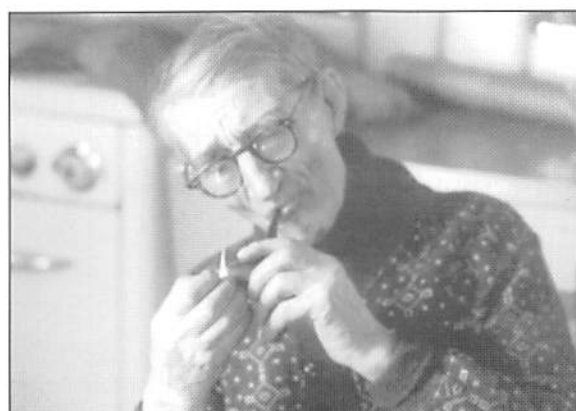


Figure 2



Figure 3

Barbeau un type d'informateur idéal qu'il retrouve dans Charlevoix. (Figure 1)

Chez Pierre Perrault, le conteur de contes sera Alexis Tremblay de l'île aux Coudres. (Figure 2). L'artiste ontarien George Pepper nous livre aussi une autre version du conteur de contes. (Figure 3)

Type 2: La femme au bonnet

Le pendant féminin du conteur de contes est sans nul doute la femme au bonnet qui elle aussi apparaît comme une informatrice idéale.

Cette photo de la collection Marius Barbeau présente une femme portant un bonnet. Une conteuse de folklore. Aussi retrouvée dans Charlevoix. (Figure 4)

Chez Pierre Perrault, la femme au bonnet c'est Marie Tremblay de l'île aux Coudres, l'épouse d'Alexis Tremblay.



Figure 4

Pierre Gauvreau présente aussi une femme au bonnet dans le téléroman « le temps d'une paix » avec le personnage de Mémère Bouchard.

Type 3: Le marginal ou l'excentrique

Alexis Lapointe dit le Trotteur est le personnage fou ou excentrique par excellence de Marius Barbeau. Se retrouvent aussi dans cette catégorie pour Marius Barbeau: Louis Simard dit l'Aveugle et Flavien Boily le Ramancheur.

Pour Pierre Perrault, le personnage excentrique-type c'est grand Louis Harvey de l'île aux Coudres. (Figure 5)

Dans le téléroman de Pierre Gauvreau, le personnage excentrique c'est Ti-Coune.



Figure 5



Figure 6

2. LA VIE QUOTIDIENNE

Retenons maintenant les images associées par Barbeau à la vie quotidienne des Charlevoisiens. Une des scènes les plus fréquentes associées à la vie agricole est celle de la récolte des patates ici dessinée à l'intention de Barbeau par George Pepper. (Figure 6)

Le four est pain est pour Barbeau l'image même de l'autarcie domestique des habitants de Charlevoix. Il est dessiné ici par George Pepper. (Figure 7)

La maison traditionnelle de l'habitant de Charlevoix est un lieu hautement folklorique pour Barbeau et fort pittoresque. Sans faute de goût ou modernisme apparent.

La chaise berçante est très importante c'est là où le conteur de contes s'assoit pour raconter ses histoires. Le berceau (le ber) est le témoin de la natalité importante qui existe au début du 20e siècle dans la région de Charlevoix. Sans doute, le ber garantit la continuité du milieu folklorique selon Barbeau.



Figure 7

La mère de famille

Un peu plus de réalisme ici. Kathleen Daly nous montre un figure de mère de famille presque triste. Sa vie ne serait-elle pas bien plus misérable que le récit folklorique le laisse croire? (Figure 8)

L'église

La « maison de Dieu » est le symbole par excellence autour du quotidien des habitants de Charlevoix et de leur univers folklorique. La religion module les travaux et les jours. Cette illustration de A.Y. Jackson l'exprime très clairement. (Figure 9)

Il y aussi des représentations de croix de chemin très présentes dans les ouvrages de Barbeau au sujet de Charlevoix.

Un regard orienté

Ces images pittoresques nous révèlent un peu le Charlevoix folklorique de Marius Barbeau. Ce n'est aucunement un Charlevoix objectivement fidèle au Charlevoix historique du début du 20e siècle. Ce Charlevoix folklorique de Marius Barbeau est issu de perceptions folkloriques et ne prétend pas à autre chose. Barbeau fait oeuvre de folkloriste pas d'historien. Son regard est orienté. Il comporte au préalable une vision du monde ou un point de vue.

Tentons maintenant de décrire les caractéristiques plus précises du regard folklorique de Marius Barbeau au sujet de Charlevoix. Tout d'abord, Marius Barbeau s'intéresse aux cultures dites « primitives » ou sauvages. Il recherche ce primitif dans le folklore des Français d'Amérique comme il le fait avec les cultures amérindiennes. Barbeau retient de Charlevoix un cadre imagé quasi médiéval peuplé de conteurs et de fantaisie.

Barbeau cherche en fait à retrouver une source orale française « pure » dans ses



Figure 8

enquêtes sur le terrain. Le paysan de Charlevoix lui offre un folklore venu de France. Mais le folkloriste Barbeau doit justifier la « pureté de ce folklore ». Il cherche ainsi à isoler une région comme Charlevoix afin de garantir l'authenticité de sa source. D'où les expressions « splendide isolement » ou encore l'idée d'une source de folklore providentiellement intacte. D'où l'idée et par la suite l'émergence d'un Charlevoix folklorique qui a eu des suites notamment avec Pierre Perrault et Pierre Gauvreau.

En résumé, le regard posé par Marius Barbeau dans Charlevoix est issu d'une approche folklorique et même volontairement folklorisante. Il ne faut pas y chercher autre chose qu'une représentation de Charlevoix réalisée par un folkloriste sans autre objectif que de recueillir sur place du folklore. L'affaire n'est cependant pas sans intérêt: le folklore recueilli par Marius Barbeau demeure une documentation intéressante et un témoignage sur une certaine tradition française orale retrouvée en Amérique du Nord. Mais il ne faut pas confondre l'histoire et le folklore sinon le Charlevoix folklorique de Marius Barbeau risque de nous faire oublier et négliger des facettes essentielles de l'histoire régionale locale. Car, en fait, Charlevoix c'est bien plus qu'une région folklorique.

Notes :

- 1- Gauthier, Serge. Marius Barbeau. *Le grand sourcier*. Montréal, XYZ éditeur, 2001. 141 pages
- 2- Wrong, George McKinnon. *A Canadian Manor and its Seigneurs*. Toronto, McMillan, 1908. 295 pages.
- 3- Perron, Normand et Serge Gauthier. *Histoire de Charlevoix*. Québec, PUL-IQRC, 2000. 395 pages. Gauthier, Serge et Normand Perron. *Charlevoix-histoire en bref*. Québec, Éditions de l'IQRC, 2002. 173 pages.
- 4- Barbeau, Marius. *Le Saguenay Légendaire*. Montréal, Beauchemin, 1968. p. 75.

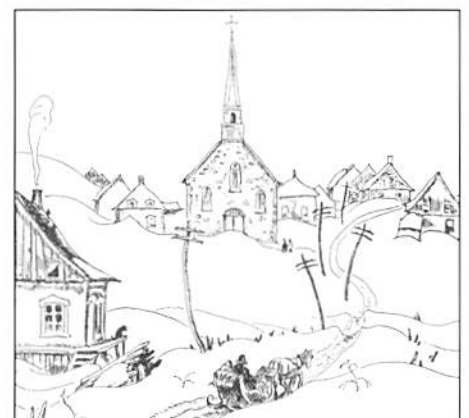


Figure 9

Regards anciens sur l'arrière-pays de Charlevoix

Par Guy Godin

« Le lendemain, avec un peu de Vent et de Marée, nous allâmes mouiller au-dessus de L'Isle aux Coudres, qui est à quinze lieues de Québec et de Tadoussac. On la laisse à gauche, et ce passage est dangereux, quand on n'a pas le Vent à souhait. Il est rapide, étroit et d'un bon quart de lieue. Du temps de CHAMPLAIN, il était beaucoup plus aisé ; mais en 1663 un tremblement de terre déracina une Montagne, la lança sur L'Isle aux Coudres, qu'elle agrandit de moitié, et à la place, où était cette Montagne, il parut un Couffre, dont il ne fait pas bon de s'approcher. »

(François-Xavier de Charlevoix)

LES TROIS PAYS

Pendant longtemps, les escarpements de la côte, vus en contre-bas de la route dominant le large panorama de la mer, les échancrures du rivage prêtant à l'exploration des baies et des anses au pied des caps ont constitué pour moi les attraits du pays charlevoisien. Depuis une vingtaine d'années, ce sont les montagnes du pays de la forêt qui ont exercé leur séduction. Ma participation à la lutte contre le « Cataclysme appréhendé » de la destruction de la vallée de la Jacques-Cartier (devenue depuis un parc très fréquenté) explique pour une bonne part ce nouvel intérêt. J'ai découvert que les arrière-pays sont remplis de gorges de toutes dimensions, depuis le Saguenay jusqu'à Portneuf, celle de la Jacques-Cartier étant la plus imposante par son étendue. Les Hautes-Gorges de la rivière Malbaie l'emportent par la beauté et la variété des sommets et par le phénomène unique de l'Équerre en plein milieu.

LE TRIANGLE DE CHARLEVOIX

En Charlevoix, trois sommets méritent une attention spéciale car ils forment un triangle qui, non seulement intègre le paysage de la mer et de l'arrière-pays, mais porte encore bien vives les traces des bouleversements géologiques dont est faite l'histoire du territoire. Le mont du lac des Cygnes, très fréquenté par les randonneurs, est à la limite Nord-Ouest de l'astrolème, dont le mont des Éboulements marque le centre. En périphérie de l'astrolème au Nord-Est, le mont Acropole près de l'Équerre des Hautes-

Gorges témoigne d'autres types de bouleversements et fait le pont avec le reste du bouclier canadien :

« Cette vallée surnommée les Eaux-Mortes est splendide. Faille profonde, encaissée par de hautes montagnes, elle est le lieu géologique le plus extraordinaire de Charlevoix. (Mgr Savard, Carnets du soir intérieur 2, p. 130) »

Du sommet du mont du lac des Cygnes, on domine l'astrolème de Charlevoix, avec le mont des Éboulements bien visible à 25 km au Sud-Est et, par des échappées entre les montagnes, des parties du fleuve et de la Côte-Sud. À plusieurs endroits sur la route au sommet des côtes, le mont des Éboulements se profile à l'horizon ; sa forme typique de centre d'astrolème se dessine très nettement depuis L'Île-aux-Coudres et, en sens inverse, quand on descend de la Passe-des-Monts près du Mont-à-Peine. Au sommet de l'Acropole, c'est le sol rocaillieux de la toundra à la végétation rampante ; en vue plongeante, c'est la splendeur des Hautes-Gorges et tout autour, des lacs et des montagnes aux formes très variées : monde lunaire dans les frimas d'automne.

PREMIÈRES IMPRESSIONS DES HAUTES-GORGES

Au barrage des Érables, la montagne enserme puissamment la rivière : à l'est, les trois pans de la paroi verticale de l'Acropole dominant l'écluse des Érables et à l'ouest, les dents de scie impressionnantes du mont Félix-Antoine-Savard.

Plus haut, cette montagne bizarre en forme de table se renversant vers le fond de la gorge ; puis la Pomme d'Or aux falaises escarpées appuyées sur un cône de déjection considérable ; sur la face opposée, les hauts crans de la montagne arrondie qui domine les deux bras de l'Équerre, le pignon de la Romane, au fond, fermant et ouvrant tout à la fois une perspective vers quelque mystérieux au-delà.

Dans le bras de l'ouest, le relief torturé de la montagne du Lac Scott avec le filet blanc de la chute du même nom ; puis la Muraille de roc que le couchant teint de rose et enfin, les courbes adoucies de la

montagne de la Coulée à Girard, qui semble s'incliner pour s'abreuver aux eaux vives des Crans serrés.

Qui pénètre dans le secret de cette vallée est séduit par les sortilèges des lumières du levant et du couchant, créant sur les parois une fantasmagorie d'ombres vibrantes, sorties tout droit de la longue histoire géologique du Pré-Cambrien. Celle-ci raconte à sa manière l'histoire du monde depuis le commencement, comme l'ont montré plusieurs études scientifiques. Pour la suite du monde, l'intervention de l'homme doit être à la hauteur de la valeur exceptionnelle de ce territoire, et s'imposer la rigueur nécessaire pour en préserver la fragilité.

UN EXPLORATEUR GRIMPEUR

Entre le 17 juin et le 18 août 1830, Nicholas Andrews réalisa le mandat d'explorer l'étendue triangulaire de terre bornée par le cap Tourmente, Tadoussac et « le côté le plus occidental de la Baie des Ha-Ha ». (1) Dès sa première incursion sur le territoire, il utilisa une procédure qu'il répétera fréquemment au cours de son voyage. Parti de Saint-Urbain en direction N.N.O. à 6 heures du matin, l'équipe atteignit le sommet d'une très haute montagne à 2 heures (le mont du lac des Cygnes). « De cette élévation nous distinguons le rivage méridional du Saint-Laurent depuis Saint Thomas jusqu'à Kamouraska, l'Île aux Coudres, les Éboulements, et partie de la Baie Saint-Paul. Nous mîmes trois heures à descendre de l'autre côté de la montagne... Nous étions extrêmement fatigués... et nos habits étaient en lambeaux. » Ainsi pouvait-il prendre note de la topographie des montagnes, du nombre des lacs et de la diversité des peuplements forestiers. Il gravit plusieurs montagnes de l'arrière-pays entre Baie Saint-Paul et La Malbaie, dont on peut penser que l'une fut le Gros Mont, d'après la description qu'il donne du spectacle qu'il découvre au sommet.

À La Malbaie il veut voir le sentier du Petit Saguenay en suivant le cours de la rivière. Après avoir tenté de remonter la rivière en canot, il rebroussa chemin à cause de la force des rapides. Au « pont d'en haut », des Indiens lui montrent le chemin d'hiver

de l'Anse-Saint-Jean ; puis il part avec eux par un brûlé à l'est de la rivière, passe par le moulin Harris sur la ligne de la seigneurie de La Malbaie (probablement au confluent de la rivière Snigole), et marche en direction N.N.O. à bonne distance des lacs Saint-Antoine et aux Américains, et campe au petit lac à Poléon. Le lendemain, il atteint l'extrémité occidentale du lac Noir. Un peu plus haut, il prend la direction du retour, soit le S.S.E., disant que jusque là il a marché direction N. et N.N.E., ce qui semble contredire ce qu'il a dit auparavant. Il gravit une montagne (Élie ou Jérémie ?) : « Du sommet de cette montagne je découvris toute la chaîne de montagnes, au nord du Saguenay, et de la Sainte-Marguerite, aussi bien que celles du Saguenay aux environs de la Trinité. »

Revenant vers La Malbaie par le brûlé, il compte, à partir d'une hauteur, « sept lacs qui se succèdent, dont certains sont situés dans la seigneurie de La Malbaie ». On revient, « aussi noirs que des nègres », les vêtements déchirés en lambeaux par les branches des arbres brûlés encore debout.

En canot, l'équipe longe la rive nord du Fleuve jusqu'à Tadoussac, puis la rive ouest du Saguenay jusqu'à la Baie, avec de nombreux arrêts et escalades pour prendre la mesure de l'intérieur. Un peu à l'est de la Baie des Rochers, on fait une rencontre du troisième type :

« Nous fûmes poursuivis par un poisson monstrueux, ce qui nous fit gagner de nouveau la terre. Cet animal demeura quatre heures aux environs de nous et il paraissait nous guetter. Il venait quelquefois à vingt pieds du rocher où nous étions.

Il avait au moins vingt-cinq pieds de long, et la forme d'un brochet exactement ; il avait les mâchoires longues de cinq à six pieds avec une rangée de larges dents de couleur jaunâtre, de chaque côté. Il se tenait quelquefois près d'une minute à la surface de l'eau. »

Ce rocher-refuge était peut-être ce rocher de forme spéciale, à la limite des comtés de Chicoutimi et de Charlevoix, qui avait, nous dit Mgr Savard, fondé l'appellation de la Ligne du Serpent pour désigner cette limite.

UN ARPENTEUR QUI ATTRAPE LE « MAL DE RAQUETTE »

En 1835, l'arpenteur W.H. Davies présente le « Journal d'une exploration pour constater la possibilité d'ouvrir un chemin entre le Saguenay et le fleuve Saint-Laurent ». (2) Le rapport est long et riche en détails de toutes sortes sur les avatars de l'expédition, mais les indications topographiques sont parfois difficiles à interpréter. Dès le premier jour, il aperçoit au loin la vallée des Hautes-Gorges :

« Partout où l'œil pouvait pénétrer s'offrait une chaîne continue de montagnes, courant N.E. et S.O., bordée de précipices, et qui ne présentaient aucune vallée, excepté celle où la rivière Malbaie se fraie un passage et se précipite à travers une gorge étroite. Nous pouvions tracer cette chaîne de montagne jusque dans les profondeurs de la Baie Saint-Paul. »

Davies était parvenu à la hauteur du seul passage qu'il avait cru voir de La Malbaie à environ quatre lieues au nord, « entre deux cimes remarquables », sans doute

le Mont-à-Peine et le sommet des Farouches. Il avait tout d'abord suivi un ancien chemin, puis un « sentier sauvage ». Le lendemain, il se rend au Premier lac des Marais, « bordé de montagnes coulées à pic, qui s'étendent à l'est jusqu'au bord de l'eau » (montagne à Moïse) ; puis il gagne le Deuxième et le troisième lac des Marais, se heurtant toujours à la barrière des montagnes à l'ouest. Des hommes envoyés en éclaireurs ont escaladé une montagne très élevée à 5 milles de là, d'où ils ont aperçu le Saint-Laurent à environ 8 lieues (Le mont Élie sans doute). Partout « des gorges étroites entre les montagnes servant de lit aux torrents... Le seul passage qui s'offrait, était celui que nous suivions ». Plutôt que de rebrousser chemin, il se dirige vers le Petit Saguenay par le lac au Sable, le lac au Bouleau, le lac Emmurailé et les chutes tumultueuses de la rivière. De là, à l'Anse-Saint-Jean, à l'estuaire de la rivière Éternité et à la Grande Baie, d'où il revient à La Malbaie par Saint-Urbain.

On est à la fin de mars : l'équipe est tour à tour gênée par le doux temps et assaillie par la neige aveuglante d'un nord-ouest en rafales glaciales. Tel jour, on s'enfonça tellement dans la neige fondante qu'on doit attendre que le froid tombe avec la nuit pour établir le campement. Parti du Petit Saguenay en direction de la Baie l'arpenteur, qui s'était laissé devancer par son équipe, est soudainement saisi par le « mal de raquette ». Incapable de faire un pas de plus, il se traîne pendant deux milles et demi avant que ses hommes ne viennent le déposer sur une traîne sauvage pour le conduire à la baie de la rivière Éternité où il se repose pendant deux jours. Il reprend la route avec une canne, se piquant de devancer ses hommes « quoiqu'il souffrait beaucoup ».

Au retour vers Saint-Urbain par la rivière Ha ! Ha !, il rencontre un groupe de cinq Malécites qui viennent clandestinement chaque année faire la chasse aux castors :

« J'appris de ces sauvages que la route que j'avais résolu de suivre était la seule où l'on pût ouvrir un chemin jusqu'à la Baie Saint-Paul ; qu'il n'y avait pas d'autre passage pour traverser les montagnes... Qu'ils en avaient cherché un pendant plusieurs années derrière La Malbaie et les Éboulements, pour arriver aux établissements ; mais que leurs tentatives avaient été vaines. »



L'Équerre

Coll. Guy Godin

UN INGÉNIEUR QUI SAIT CE QU'IL VEUT

En 1847, l'ingénieur James Stewart est chargé de vérifier une ligne de chemin proposée par trois explorateurs locaux pour atteindre la Grande Baie depuis le lac Nairne, ligne qui deviendra le chemin de Sainte-Agnès. Il conclut qu'il en coûterait très cher pour faire un bon chemin ; il propose une estimation pour un chemin « pour passer à cheval et qui pourrait aussi servir de chemin d'hiver pour les traînes n'ayant qu'une charge légère » (3). Tout au long de son parcours, il trouvera des traces des Indiens près des petits lacs et des rivières. À cinq milles du lac Nairne, il traverse un brûlé sur une distance de deux milles, puis un second depuis le huitième mille jusqu'au quatorzième (secteur du Vieux Pont) de telle sorte que les hauts monts sont parfaitement visibles au nord de la rivière. Après avoir vainement cherché pendant deux jours un endroit où faire passer un chemin en remontant la rivière, il la traverse et s'engage dans la coulée de la Grosse Épinette entre le mont Élie et le mont Jérémie. Il note que vers le nord-ouest surtout, « les côtes sont très rapprochées, s'élèvent à une grande hauteur toujours abruptes, et souvent nues et escarpées. » Au 18e mille (mont Élie), elles dominent leur base d'au moins mille pieds.

Au 24e mille, il se heurte à l'obstacle que les trois explorateurs prétendaient avoir surmonté : « rien de moins qu'un précipice de roc plus d'un quart de mille de longueur sur le bord du lac. » (Ce roc a été dynamité en 1975 pour faire passer le chemin forestier) L'ingénieur rebrousse chemin, atteint le petit lac d'En Haut, redescend vers le lac Basile (la plus mauvaise descente de la ligne) contourne la pointe ouest du lac et se dirige par la coulée nord-ouest vers le lac Épinglette. Les renseignements des trois explorateurs sont si fautifs qu'il doute qu'ils n'aient jamais visité les lieux. Certains passages sont si impraticables qu'il pense que les Indiens eux-mêmes ne les pratiquaient pas.

Retenu quatre jours par la neige et la pluie (en septembre) au lac Épinglette il envoie le guide Étienne Pedeneau explorer la vallée : en direction sud, on aperçoit le pignon de la Romane, plus loin à gauche la montagne de l'Équerre et, entre les deux à une quinzaine de kilomètres le sommet de l'Acropole. À un quart de mille de la rivière, on descend subitement sur une corniche plusieurs cent pieds au-dessus de la rivière « et si escarpée et coupée qu'on ne peut la descendre qu'avec difficulté ». Pedeneau se souvenait d'avoir déjà remonté la rivière jusqu'à cet endroit et que des Indiens avaient affirmés que

la vallée de l'Épinglette leur servait de passage vers le petit lac Saint-Jean. Je serais porté à croire qu'ils y accédaient plutôt par le lac Basile que par la rivière Malbaie, les parois de la chute du ruisseau Blanc n'étant pas très adaptées au transport du gros gibier.

Onésime Tremblay dit Lacouriette a raconté (1920) à Mgr Victor Tremblay une aventure où il faillit périr dans ces parages vers 1850. Parti de la Baie avec le sac de malle entre Noël et le Jour de l'An, il abandonne ses raquettes mouillées et gelées au petit lac Saint-Jean. En traversant une rivière, il est emporté par les glaces et se jette à l'eau pour éviter des rapides qu'il sait être dangereux, « puis il marche à quatre pattes pendant deux jours et deux nuits, sans manger, sur trois lieues par le lac Basile au camp des Américains. Le Dr Vincent mandé à son secours ayant oublié ses scies, « on m'enlève le gros orteil du pied droit à l'aide de forces (sic) à tondre les moutons, maniée par deux hommes ». Il fut un an sans pouvoir marcher. (4)

LE CHEMIN DES QUATORZE LACS

C'est le nom que j'ai donné à la piste indienne de raquettes reliant l'Anse-Saint-Jean à La Malbaie qui fut la première voie terrestre de communications entre Charlevoix et le Saguenay. Elle fut parcourue en deux jours et demi en voiture à l'hiver 1843 par l'arpenteur J.-B. Duberger guidé par l'Indien Noël en passant par quatorze lacs. Je me crois en mesure, dans un prochain article, d'identifier précisément ces lacs, depuis le lac Moreau au sud du mont Édouard jusqu'au Premier lac des Marais au nord de Clermont, passant, entre autres, par le lac au Sable, le lac à Noël (du nom du guide) et le lac de la Rivière près du mont Laure Gaudreault. Je me contente de citer, dans l'original anglais, un court extrait du rapport de l'arpenteur : (5)

« This passage over to Anse St. Jean is the most advantageous way to be found of any I know of for a (?) communication on foot. The advantage of crossing over fourteen lakes, the ascents and descents so very mild, the brûlés and green woods so very clear of underbush makes the way very agreeable. It is a great pity that the mountains around these lakes are so rocky and precipitous and impassable that, had it been for this circumstance, it could have been very possible of making a very direct communication from Murray Bay to Grand Bay. »

L'arpenteur était loin de soupçonner que, vingt ans plus tard (1862), le chemin des Marais emprunterait la partie inférieure de cette vallée pour rejoindre par la Passe de Roches l'embranchement de l'Anse-Saint-Jean que lui-même aura tracé en 1858.

HOMME DE LETTRES, HOMME DES BOIS

Dans son ouvrage *Brown Waters* (1915), William Hume Blake écrivait que depuis la création du Parc des Laurentides, la faune, très menacée par une exploitation excessive et par le braconnage, avait commencé à renaître. L'un des précurseurs du Parc, il fut membre du Club La Roche sur la rivière Malbaie (Grands Jardins). Il parcourut le territoire pendant la seconde moitié du siècle dernier. Il avait constaté qu'il est plus facile de traverser ce territoire du sud au nord que d'ouest en est à cause des nombreuses vallées de grandes rivières. Déjà il savait que, sur le plateau laurentien, la plupart des grandes rivières ont leurs sources à peu de distance les unes des autres, certaines coulant vers le nord pour ensuite retourner se déverser dans le fleuve Saint-Laurent, d'autres se déversant dans le lac Saint-Jean après un cours inverse.

Selon lui, l'équipage idéal pour circuler sur ce territoire consistait en un canot léger porté par un homme, suivi d'un second portant la tente, les provisions et la batterie de cuisine et enfin le monsieur et son bagage personnel, ainsi que des couvertures, une canne à pêche, un fusil, un appareil à photo et autres vétilles. Derrière un humour typiquement anglais, les écrits de cet avocat torontois révèlent un écologiste avant la lettre. Grand ami des Canadiens français, il publia la première traduction anglaise de *Maria Chapdelaine*.

Au cours d'une randonnée avec Thomas Fortin dans la vallée de la Cruche à la recherche de grosses truites, Blake explore deux lacs désignés par des surnoms curieux : Lake of the Long Blue Ones (l. à Moreau) et Lake of the Fat Red Ones (l. du Gros Ruisseau). On croyait communément que la couleur des truites variait par adaptation avec leur environnement. Chez les bleues, la truite est surabondante mais petite : la plus grosse prise pesait une livre et quart ; elle était brillante comme un hareng... race dégénérée ? En route Blake décrit les quelque 25 kilomètres par lesquels la rivière coule entre les Crans serrés et les sommets des Hautes-Gorges :

« La rivière plonge plus de mille pieds par des cascades et des rapides furieux dans une gorge si sauvage que personne ne peut y passer. Après ce bouillonnement, la rivière se repose dans un canyon (les hautes-Gorges) où des arbres majestueux et des ruisseaux s'élançant des crêtes donnent un repère pour mesurer les murs formidables contrairement aux falaises semblables du fjord du Saguenay devant lesquelles l'œil reste pantois. »

Dans son ouvrage *In a Fishing Country* (1922), il rappelle d'autres souvenirs de pêche. Mouchant vainement au confluent de la rivière et d'un ruisseau, Blake s'est senti légèrement touché à la main gauche qu'il avait laissé tremper dans l'eau. La sensation se répétant, il se pencha et aperçut un gros saumon inspectant gentiment son pouce du bout de sa bouche, et la bête s'enfonça brusquement. L'auteur nous assure que, pour garantir la vérité de l'aventure, il se garde bien de la décrire avec toute la perfection requise par une histoire de pêche. Il avait décidé d'aller donner un coup de pied à un autre saumon qui n'avait pas eu l'élémentaire politesse de reconnaître la présence de ce moucheur debout dans le courant ; le saumon prit la mouche juste au moment du premier pas ! Une

belle prise de vingt livres, mais dépourvue de tout savoir-vivre.

Cela se passait lors de l'exploration que l'auteur fit avec quatorze villégiateurs anglophones dans les Hautes-Gorges en août 1890 (6) pour, entre autres objectifs vérifier jusqu'où le saumon pouvait remonter dans cette rivière qui avait mérité le surnom de la rivière Saumonais. À deux reprises, des membres de l'équipe firent l'ascension du sommet sud du mont Félix-Antoine-Savard, que l'on nomma montagne Kodak (mais aucune photo ne nous est parvenue). De là-haut, à droite, on aperçoit le Saint-Laurent et les confins de La Malbaie. Tout autour du ruban d'argent de la rivière au fond de la vallée, c'est une féerie de montagnes, comme d'immenses blocs de pierre dont des géants se joueraient en bondissant.

On était campé aux Érables, non loin de l'estuaire de la rivière des Martres. On remonta les trois-quarts des gorges en canot, le reste à pied jusqu'à la Coulée à Girard, au-delà de laquelle on se heurte à la succession de chutes et de rapides des Crans serrés que les saumons ne sauraient franchir. Le guide Gaspard Simard ne semblait pas très sûr de lui. Au cours

de la marche de la deuxième journée, il prétendait retrouver des repères pour ensuite se dédire, tout ce qu'il annonçait se réalisait autrement qu'il ne l'avait prédit, au point que Blake le traitera avec un certain amusement de « plus grand menteur du pays ». Le guide finira par avouer que ses souvenirs confus s'expliquaient par le fait qu'il était venu dans ce secteur il y avait très longtemps en hiver : « La neige et la glace étaient amoncelées sur la rivière et les chutes beaucoup plus hautes qu'en été. » Il se souvenait très bien de l'endroit où il avait campé et tué un orignal et il était sûr qu'il y avait une grande quantité de chutes et de rapides en amont jusqu'au pont de la Cruche. Il avait très probablement fait partie de l'équipe de l'arpenteur Gagnon qui avait eu le mandat de faire le relevé complet de la rivière Malbaie en 1872. Il remonta la rivière, profitant de la glace qui recouvrait tous les rapides et presque toutes les chutes - fait très rare selon ses hommes - et produisit une carte très intéressante. (7)

Dans sa description de la remontée des Eaux-Mortes (appelée The Falls Expedition) jusqu'aux Crans serrés, W.H. Blake décrit à deux reprises « l'éblouissant panorama » de l'Équerre, dont il dira : « Ici les géants se sentiraient à l'aise, mais les fils de l'homme sont plutôt insignifiants ». En amont, entre des sommets arrondis à l'ouest et des parois abruptes à l'est, des rapides tumultueux venus de loin s'apaisent dans une sorte de grand étang. C'est le début des Eaux-Mortes qui, en aval, reflètent calmement la forêt dense et les hautes falaises de la Montagne des Érables (l'Acropole) dont le lointain colore et atténue la rugosité. Le sourd tonnerre de deux grandes chutes se mêle à la douce musique des rapides. Campés sur l'île de sable de l'Équerre, on admire le coucher de soleil dont la pourpre enflamme la rivière et s'attarde sur les crêtes jusqu'au lever d'une lune éthérée, à laquelle ne répond plus que la lueur vacillante d'un feu de camp que les « Grands Gardiens Solitaires » doivent regarder avec dédain. Aux deux chutes, il donne successivement les noms suivants : en aval, la décharge de la Cabanne, en amont, la décharge de la Mine d'Argent... telles deux traits d'écume et d'embruns sur la face noire des hautes parois.



Coll. Guy Godin

Autre vue de l'Équerre

Aucun Québécois ne rejetterait cette description humoristique proposée par un membre de l'expédition :

« Aux érables, pas de problème avec les maringouins, à moins que vous ne grimpez dans un arbre... Les mouches noires françaises occupent le premier étage car leur poids spécifique est supérieur à celui des maringouins. Les brûlots paient le prix simple du rez-de-chaussée, mais la bonne mère nature les tient enchaînés durant le jour...ce sont des petits gars facétieux le soir venu, si actifs et si énergétiques qu'il serait difficile de ne pas éprouver de tendresse envers eux si leur présence ne nous laissait pas la sensation d'un malade en train d'essayer des vêtements d'occasion. Les mouches noires, elles, respectent un horaire de travail rigoureux, selon les règles syndicales conformes à la Convention : Quand le soleil rouge descend vers son repos, illuminant les cimes des montagnes de flammes glorieuses, ce n'est pas ce spectacle qui vous réjouit, mais la disparition des mouches silencieuses... cédant la place aux maringouins chanteurs. »

Dans une veine plus poétique, voici comment Blake décrit un temps couvert sur les Eaux-Mortes le 10 août 1890 :

« Ciel couvert avec de forts vents sur les hauteurs, mais pas un souffle à la surface des eaux. Les nuages filant à quelque deux mille pieds de hauteur cachaient les sommets rugueux et, de chaque côté, les rochers escarpés et les précipices brillaient de mouillure. Parfois un torrent de nuées silencieuses s'engouffrait dans une gorge tapissée de sapinages, jusqu'à ce que l'avalanche floconneuse paraisse s'apprêter à nous ensevelir. Lorsqu'un courant ascendant emportait les vapeurs en gigantesques guirlandes tournoyantes, la forme des montagnes se révélait de façon furtive et incertaine, mystérieusement immense. Du crachin de pluie passait de temps à autre, messenger du déluge qui nous attendait plus loin. D'énormes rochers reposaient ça et là sur le lit de la rivière, et l'on pouvait voir, nous dominant de plusieurs centaines de pieds, les points d'où ils s'étaient détachés. Le fond de la gorge est totalement habité par une forêt d'arbres qui sont des géants, à comparer aux populations rabougries bien connues des Laurentides. Au centre, entre ses bancs de sable jaune, la rivière suit un cours paisible comme si,

de toute son existence ingénue, elle n'avait jamais entendu parler de rapides impétueux ou de chutes écumantes. »

UN OISEAU ENVOÛTANT, UN LAC FASCINANT

Après un commentaire sur la fête de l'Épiphanie dans telle page de son journal, Mgr Savard écrit, soulignant d'un trait marqué : « Hantise du huard du lac Basile, pur oiseau solitaire au bec perforateur du son. » Huard qui a inspiré une des plus belles proses de l'auteur. À l'oiseau envoûtant répond la fascination de son lac :

« Bien loin de derrière le grand mur bleu qui encerclé tout le noble domaine des forêts jusqu'aux mers, il est un lac - le Basile - et de tous les saphirs taillés dans la montagne c'est le plus beau en aucun lieu jamais offert au soleil, à la nuit. Un géant de pierre en garde l'entrée ; des cimes chenues l'entourent au-dessus desquelles, de la basilique règne, quand vient l'hiver, le dôme de cristal. » (8)

De ce passage biffé dans le manuscrit, le roman ne retiendra qu'une indication plus topographique que lyrique. Mais le mal était fait : à la fin du roman, c'est dans ce décor que l'auteur situera l'équipée rageuse qui conduira Menaud à la folie, dans le trou de neige du « dernier tirant de la montée, pendant que tous les démons de la tempête hurlaient dans les renversis ». Mais c'est à la même montagne que Mgr Savard apprenait à répéter les notes du *Salve Regina* à l'heure sacrée où il essayait de se réconcilier l'âme avec la nature que Dieu a faite.

Si j'avais une montagne de Charlevoix à emporter avec moi sur une île déserte ! Serait-ce le jeune émerveillement de ma première ascension du mont du lac des Cygnes en 1946, ignorant totalement que je venais de poser les pieds sur le rebord d'un gigantesque cratère ? Ou encore, à quelques jours de la pleine possession de mes trois-quarts de siècle au sommet du mont Élie - en compagnie de mon ami Mathias Dufour fils d'Élie - l'affrontement d'un norouët glacial qui avait re-

pris le souffle tumultueux et acharné de sa toundra natale, pendant que les pointes de diamant des parois de Jérémie agressaient la lumière et les placides rondeurs d'Élie ?

J'opterais finalement pour deux montagnes : l'Équerre, avec à l'arrière-plan la Romane que je suis fier d'avoir baptisée, et la Basilique neigeuse avec le lac qu'elle domine... souvenir de rafales verticales d'un orage s'abattant sur notre canot près de l'Équerre et aspirant les Eaux-Mortes en un tumulte de vagues qui mirent longtemps à se calmer... ou encore l'image du huard qui :

« ... dès l'aube, sur le lac de la plus haute montagne module et jusqu'au soir. Du sein des ombres poreuses sortent des voix craintives et belles comme le divin silence... Et longtemps, longtemps, au-dessus des ténèbres flotte et chante son cœur mélodieux. »

(Québec, Pâques 2003)

NOTES :

- 1- Voir son rapport in *Journal de la chambre de l'Assemblée*, 1831, Vol. 40, Appendice C.
- 2- Idem, 1835, Vol. 45, Appendice BB.
- 3- Idem, 1848, Vol. 7, Appendice N. - Voir le relevé de l'arpenteur Fortin, Archives de l'arpentage, chemin 26 b. - Voir aussi : Guy Godin, « Les chemins de Charlevoix vers le Saguenay », in *Revue d'histoire de Charlevoix*, no 25, 1997.
- 4- Voir Archives de la Société historique du Saguenay, Mémoires, no 11.
- 5- Voir Archives de l'Arpentage, chemin 37.
- 6- Voir A.M. Grier *The Camp at les Érables*, Warwick, 1890. Pour des commentaires sur cette expédition, voir Guy Godin, in *Revue d'histoire de Charlevoix* : « L'énigme de la Mine d'argent », no 31, 1999 ; « L'expédition des chutes dans les Hautes-Gorges de la rivière Malbaie », no 41, 2002.
- 7- Archives de l'Arpentage, Carte R 19.
- 8- Voir Guy Godin, in *Revue d'histoire de Charlevoix* : « À la recherche des montagnes de Menaud », no 23, 1996 ; « Le caribou et le huard » no 25, 1997 ; « Le lac Basile, un lac fascinant », no 35, 2000.

Rodolphe Forget.

Par Christian Harvey

Financier retors ou villégiateur-mécène?

Le titre de la présente conférence peut, à prime abord, apparaître comme surprenant. Or, celui-ci affirme plutôt un constat implacable : les opinions parfois tranchées à l'égard de la vie et de l'œuvre de Rodolphe Forget. En effet, ce personnage flamboyant s'avère, selon un biographe, l'une des personnalités les plus controversées du début du 20^e siècle au Canada¹. Pour reprendre une expression issue de *l'Histoire de Charlevoix*², on se déplace ainsi, dans le cas des commentaires sur Rodolphe Forget, «du terrible au merveilleux». À cet égard, l'exposition portant sur les cent ans du Domaine Forget proposée par le Musée régional de Charlevoix s'inscrit dans cette perspective du «merveilleux», du «villégiateur-mécène». De l'autre côté, notons le premier tome de la biographie d'Olivar Asselin où la perspective du «terrible», du «financier retors» est défendue³. Nous voulons ici proposer une approche plus globale du personnage.

Cette conférence n'a pas pour objectif de relater l'ensemble des aspects de la vie de ce personnage mais bel et bien de cerner ses liens multiples avec la région de Charlevoix. À cet effet, il importe, selon nous, afin de mieux

situer le personnage, de présenter son histoire familiale et professionnelle. Puis, d'analyser quatre facettes de son action dans Charlevoix à titre d'homme d'affaires, d'homme politique, de mécène et de villégiateur. Ensuite, nous pourrions observer les diverses commémorations relatives au personnage de sa mort à aujourd'hui.

LES ORIGINES DE LA FAMILLE FORGET :

Quelques notes généalogiques

L'ancêtre de la famille Forget, Nicolas Forget ou Froget dit Despatis, s'établit au Canada vers le milieu du 17^e siècle. Originaire de la Normandie, il s'installe alors dans les environs de Montréal. Nicolas Forget épouse en premières noces Madeleine Martin, fille d'Abraham Martin, célèbre propriétaire des plaines du même nom à Québec. Ses descendants s'installent principalement à Terrebonne, à Repentigny, à Lachenaye et à Saint-François.

Certains Forget participent activement aux révoltes de 1837-1838. En effet, Charles, Étienne et Jean-Baptiste Forget de Saint-Janvier combattent auprès du commandant Chénier à Saint-Eustache.

Rodolphe Forget naît le 10 décembre 1861 à Terrebonne, alors au Bas-Canada, de David Forget, avocat, et d'Angèle Limoges. Il est le seul garçon d'une famille de 4 enfants. Ce fait sera d'une grande importance sur le cours de sa vie. Sa mère, Angèle Limoges, est la demi-sœur de L.O. Taillon élu premier ministre du Québec en 1892.

Rodolphe Forget a contracté deux mariages. Le 12 octobre 1885, à Montréal, il épouse Alexandra Tourville qui décède en 1891. Une fille, Marguerite, naît de ce mariage. Le 3 avril 1894, il épouse Blanche McDonald, fille du surintendant de l'Intercolonial Alexander Roderick McDonald. Le couple a quatre enfants dont trois fils (Gilles, Maurice et Jacques), et, une fille, la célèbre suffragette Thérèse Casgrain.

Rodolphe Forget aurait probablement poursuivi une carrière en tant que professionnel, avocat comme son père, si un membre de sa famille ne l'avait pris sous son aile.

Louis-Joseph et Rodolphe Forget

Rodolphe Forget débute ses études au collège Masson de Terrebonne. À quinze



Billet de la Banque internationale du Canada à l'effigie de Rodolphe Forget.

ans, son oncle Louis-Joseph Forget, sans fils, l'invite à le rejoindre à Montréal là où il dirige la L.J. Forget et Compagnie, la plus importante maison de courtage de Montréal. On raconte alors qu'elle effectuait de gros placements pour l'Église catholique. Louis-Joseph Forget, devenu sénateur en 1896, constitue le premier courtier canadien-français à siéger à la Bourse de Montréal (formée en 1874) et l'un des membres de la nouvelle bourgeoisie d'expression française. Une piste à suivre pour le neveu. Bien sûr, à ses débuts, le rôle de Rodolphe se limite à peu de choses comme de s'assurer de la propreté de la plaque de l'entreprise à l'extérieur... Il poursuit ses études le soir et, celles-ci enfin terminées, Rodolphe est embauché en 1890 par son oncle à titre d'associé. Or, plus fonceur que son oncle, c'est à titre d'investisseur davantage que de courtier qu'il s'impose à la Bourse de Montréal.

En cette fin du 19^e siècle, Rodolphe Forget entend bien tirer partie de l'expansion rapide de l'activité industrielle au Canada. À cet effet, il acquiert dès 1890 des actions dans l'industrie hydroélectrique, principalement de la Compagnie royale d'électricité. Cette entreprise possède alors d'importants contrats pour l'éclairage des rues de Montréal. En 1900, Forget possède 90% des actions et entreprend une restructuration de ses activités. La Compagnie royale d'électricité signe des contrats avec les municipalités de Longueuil, de Saint-Laurent et d'Outremont puis cède son secteur industriel. Des tractations avec Herbert Samuel Holt, principal actionnaire de la Compagnie de gaz de Montréal, mènent à la création de la Montreal, Light, Heat and Power en 1901. La nouvelle entreprise se voit octroyée un monopole pour les produits de chauffage et d'éclairage respectivement de trente et de vingt ans pour l'île de Montréal! Il tente par la suite de reproduire le même modèle pour la ville de Québec. Les résultats ne se font pas attendre pour Forget; dès 1907, il fait partie du cercle des millionnaires. Rodolphe voit également à s'assurer un accès aux capitaux étrangers.

À cette époque, Londres est le centre financier de la planète. Rodolphe Forget désire alors contrebalancer cette dépendance par un accès plus direct au marché des capitaux français afin de

financer ses divers projets. En août 1907, Forget quitte son oncle et ouvre une maison de courtage à Paris. Il endenche les démarches afin d'obtenir, de la part du gouvernement canadien, une charte nécessaire à la création d'une banque. En 1911, la Banque internationale du Canada est créée et prospère pendant plus de dix mois...

Charlevoix, un lieu d'investissement économique

À la fin du 19^e siècle, la région de Charlevoix possède une économie polyvalente axée principalement sur la pratique de l'agriculture, de l'exploitation forestière et du cabotage. Le développement industriel se fait toujours attendre en raison notamment du manque de capitaux et du faible pouvoir d'eau. Rodolphe Forget représente un cas un peu unique à cette époque. En effet, il entend investir dans la région de Charlevoix et ce à plusieurs niveaux.

La Richelieu & Navigation Company figure parmi les entreprises où Rodolphe et son oncle jouent un rôle majeur. Cette entreprise offre alors un service de transport par bateaux à vapeur et propose la Croisière du Saguenay. Sa clientèle formée de riches montréalais, ontariens et américains suit ainsi un trajet la menant dans le Fjord du Saguenay. Pointe-au-Pic constitue alors une étape obligée. En 1894, Louis-Joseph Forget prend la présidence de l'entreprise et Rodolphe accède au Conseil d'administration. En 1899, la Richelieu & Navigation Company fait construire le premier Manoir Richelieu à Pointe-au-Pic. Rodolphe Forget en devient à son tour président en 1904. Une fusion survenue en 1913 vient créer la Canada Steamship Lines qui assure la relève.

Forget s'intéresse également à l'exploitation des pâtes et papiers ainsi qu'à l'hydroélectricité dans Charlevoix. Dès 1903, Forget entre au Conseil d'administration de la Labrador Electric and Pulp Co qui exploite un barrage électrique à Clermont et en devient peu à peu l'actionnaire majoritaire. En 1906, il fonde la Murray Bay Lumber and Pulp Company, devenue en 1909 la East Canada Power and Pulp Co Limited. Par la suite, il fait l'acquisition de la Labrador Electric and Pulp qui dessert en électricité La Malbaie et ses environs. En 1911, les travaux de construction de l'usine de pâte

mécanique débutent. En 1912, l'usine enclenche ses activités. À la suite de la faillite de la East Canada, les frères Timothée et Charles Donohue deviennent les propriétaires de l'entreprise qui amène la création du géant des pâtes et papiers Donohue aujourd'hui sous le contrôle d'Abitibi Consolidated.

En 1904, l'une des promesses de Rodolphe Forget est la construction d'une ligne de chemin de fer devant relier la région à Saint-Joachim. Forget fonde à cet effet en 1905 la Compagnie Québec, Charlevoix et Saguenay qui doit se charger des travaux. L'investisseur croit alors dans un avenir rapproché qu'un chemin de fer se continuerait jusqu'à la Côte-Nord, voire le Labrador. Il tente de convaincre des investisseurs que ces régions sont parmi les plus riches de la province de Québec. L'entreprise connaît toutefois des difficultés financières. Les travaux débutent en 1910-1911. Le premier train atteint La Malbaie le 1^{er} juillet 1919. Néanmoins, dès l'année suivante, le service journalier doit être interrompu en raison de la faible demande. Seul l'Hôpital Sainte-Anne tire grandement partie de cette ligne de chemin de fer. Ainsi, des patients en provenance d'ailleurs au Québec peuvent se rendre à Baie-Saint-Paul plus facilement.

Forget, député de Charlevoix

Pourquoi Rodolphe Forget a-t-il choisi la région de Charlevoix afin de devenir député à la Chambre des Communes? Par amour des paysages? Peut-être. Or, cela peut s'expliquer par divers dossiers controversés impliquant Forget et tout spécialement le monopole de la Montreal Light, Heat and Power à Montréal.

En effet, l'entreprise peut élever à sa guise les tarifs de ces produits et ce aux dépens souvent des citoyens de faibles revenus. Des chroniqueurs ouvriers (Jules Helbronner, J.-A. Rodier) de *La Presse* et Olivar Asselin s'attaquent vivement à ce «trust». L'équipe d'Horminas Laporte élue à la mairie de Montréal en 1903 place cette question au cœur de son administration. Forget et son oncle tentent de contrer la grogne grandissante à leur égard sur le front de l'information et de la politique. C'est à ce moment que Rodolphe Forget décide de se présenter en politique.

Forget offre sa candidature dans Charlevoix aux élections fédérales de 1904 sous la bannière conservatrice. Il ne cache pas sa volonté de servir ses propres intérêts économiques d'abord et avant tout. Rodolphe Forget et son oncle désirent jouir d'une influence politique et mènent le projet de s'emparer de *La Presse*, journal libéral critiquant le monopole de Montreal Light, Heat and Power. Le projet avorte, mais le scandale fait la une des journaux montréalais. Par chance, les électeurs de Charlevoix ne sont pas vraiment au courant de cette histoire montréalaise... L'adversaire de Forget à l'élection de 1904 est le libéral Charles Angers. Olivar Asselin participe alors activement à la campagne aux côtés de ce dernier. Cinglant, il résume sa vision du candidat Forget: «Combien le comté, messieurs? Je vous achète! J'ai besoin de vous pour MES AFFAIRES! J'ai encore des compagnies à lancer, des monopoles à créer, des rivaux à étrangler, des moutons à tondre, des yeux à faire pleurer, des bourses à vider. La législature de Québec est à ma merci, mais Ottawa résiste [...]». Il multiplie les cadeaux aux curés, fait venir Mgr Bruchési par bateau à Saint-Irénée... Il l'emporte de justesse par moins de cent voix.

Rodolphe Forget représente la circonscription électorale de Charlevoix de 1904 à 1917 mais ne devient jamais ministre. En 1911, il se présente également dans la circonscription de Montmorency où il l'emporte. Rodolphe Forget s'affiche comme un conservateur indépendant et un nationaliste canadien-français. À cet effet, il défend notamment la cause des francophones dans l'Ouest. Toutefois, son héritage à titre d'homme politique apparaît à cet égard minime pour Charlevoix. Quelques questions posées en Chambre tournent essentiellement autour de ses transactions controversées. Même le chemin de fer, une promesse électorale, n'est-il pas avant tout une entreprise privée gérée par l'homme d'affaires?

Forget, villégiateur et mécène

Rodolphe Forget a été également un villégiateur important dans Charlevoix. Contrairement aux villégiateurs anglophones, davantage intéressés par le secteur de Murray Bay, l'homme d'affaires s'installe, de même que des personnalités comme Adolphe-Basile Routhier et Joseph Lavergne, dans le petit village de Saint-Irénée. En 1901, débute la construction du domaine Gil'Mont - qu'il nomme en

l'honneur de son fils Gilles - qui comprend une résidence principale et une dizaine de bâtiments secondaires. Après sa mort, sa famille conserve ce domaine jusqu'en 1946, date où il est cédé aux Petites Franciscaines de Marie. En 1977, l'École de Musique de Charlevoix s'en porte acquéreur et, depuis 1981, c'est la corporation du Domaine Forget qui voit à la gestion de ce centre de formation musicale. Il s'agit là d'un patrimoine architectural et naturel unique.

De plus, Rodolphe Forget fait une œuvre de mécénat importante dans la région. Évidemment, pas toujours d'une manière totalement désintéressée... Ce sont les communautés religieuses et les Fabriques qui bénéficient le plus des dons de l'homme d'affaires et, plus particulièrement, l'Hospice Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul. Quelques exemples : en 1908, il finance l'achat d'une nouvelle cloche, d'un orgue Casavant et d'une peinture de la Vierge pour la nouvelle église de Baie-Saint-Paul; en 1915, il offre 1 000\$ pour la reconstruction du presbytère de Saint-Placide.

En 1907, il fait venir de France les Sœurs de la Charité de Saint-Louis qui s'installent à Saint-Irénée afin d'offrir une éducation payée par Forget à des résidents de la région. L'écrivain Jean-Charles Harvey, auteur du très controversé ouvrage *les Demi-civilisés*, est l'un des étudiants qui bénéficie de l'œuvre de Rodolphe Forget. L'école ferme ses portes en 1912.

Vers 1908, Forget fait construire une ferme modèle à Baie-Saint-Paul afin d'offrir aux agriculteurs de la région d'améliorer la génétique de leurs animaux. Cette ferme était érigée sur le site de l'actuel aréna de Baie-Saint-Paul.

Rodolphe Forget dans la mémoire collective

Rodolphe Forget décède le 19 février 1919, à Montréal. Depuis cette date, plusieurs nominations et commémorations rendent hommage à ce personnage dans la région de Charlevoix.

En 1923, un buste en bronze est sculpté par l'artiste Henri Hébert et placé au domaine Gil'Mont. Le projet n'avait pas été reçu avec enthousiasme par tout le monde : *“On veut ériger un monument à Rodolphe Forget. [...] Un monument à un homme déshonoré, frappé d'une condamnation*

infamante, dont on travaillait à obtenir l'extradition quant il est mort. [...] Comme canadienne et comme catholique, je serai humiliée si ce pauvre homme a un monument. L'or ne suffit pas à tout faire accepter”.

*Laure Conan, 6 février 1920.
Lettre à Mgr Eugène Lapointe.*

Évidemment, Laure Conan, de son vrai nom Félicité Angers, était la sœur de Charles Angers, adversaire politique de Forget. Cela explique le ton résolument sec de sa missive.

Aussi, trois rues de Charlevoix portent aujourd'hui le nom de Forget et sont situées à Baie-Saint-Paul, à Clermont et à La Malbaie. Le 3 septembre 1969, la nouvelle école primaire de Baie-Saint-Paul prend le nom de Rodolphe-Forget. Toutefois, c'est sans conteste le Domaine Forget, devenu une école de musique en 1977, qui perpétue de la manière la plus durable le souvenir de Rodolphe Forget.

Financier retors et villégiateur-mécène

Rodolphe Forget doit être considéré, avant tout, comme un homme d'affaires. Mais que serait la région de Charlevoix sans ces infrastructures héritées de son initiative? Voilà un legs majeur. Son héritage politique semble, pour sa part, fort limité. Il est difficile de voir dans sa carrière politique autre chose qu'un moyen de mener ses affaires. À titre de villégiateur, il a laissé un domaine d'une grande beauté, devenu un important centre musical. Son œuvre de mécénat offre un appui ponctuel important, notamment pour les communautés religieuses et les Fabriques.

Ainsi, Rodolphe Forget, avec les nuances apportées plus haut, peut être considéré comme un financier qui, comme il se doit, est un peu retors et comme un villégiateur-mécène. Voilà une formule qui permet de donner une perspective plus globale de la vie et de l'œuvre de Rodolphe Forget.

Notes:

- 1- Jack JEDWAB. "Forget, Rodolphe", *DBC*, Presses de l'Université Laval. XIV. p. 399
- 2- Serge GAUTHIER et Normand PERRON. *Histoire de Charlevoix*. Québec, Presses de l'Université Laval. 2000. 387 p.
- 3- Hélène PELLETIER-BAILLARGEON. *Olivar Asselin et son temps. Le militant*. Montréal, Fides, 1996. 780 p.

Innovation et agriculture charlevoisienne

1850-1950

Normand Perron, INRS
Institut national
de la recherche scientifique
Urbanisation, Culture et Société

La région de Charlevoix a été souvent perçue comme une société conservatrice, presque figée dans le temps. L'agriculture n'a pas échappé à cette représentation d'un milieu réfractaire aux idées nouvelles. Mais qu'en est-il vraiment ? Une étude minutieuse du changement agricole¹ suggère des conclusions nuancées sur la capacité d'innovation des paysans charlevoisiens. Nous l'avons abordé ici par le canal de l'intervention de l'État et la réponse des agriculteurs.

La période retenue s'étend des environs des années 1850 à 1950. L'année 1850 correspond à la publication du rapport Taché, dont les recommandations doivent sortir l'agriculture de son marasme. Pour sa part, l'année 1950 nous situe à une époque où les changements en agriculture sont de plus en plus rapides et où s'annonce l'ère de l'agro-business.

À compter du milieu du XIX^e siècle, l'État et les élites ont invité les agriculteurs charlevoisiens, comme leurs collègues québécois, à participer au projet de modernisation de l'agriculture. L'État est intervenu en privilégiant l'action des agents locaux comme relais pour convaincre les agriculteurs des bienfaits de l'innovation. Il croit que la diffusion des connaissances agricoles passe par l'influence qu'exercent un ou quelques innovateurs du milieu. L'innovateur peut être un notable, un gros agriculteur qui, à la fois, se distingue par l'adoption de pratiques innovatrices. Ce sont les individus qui introduisent les idées nouvelles dans le milieu local. Ils appartiennent au groupe des innovateurs, les autres groupes étant les premiers adoptants, la majorité précoce, la majorité tardive et les retardataires. Aussi l'État a-t-il favorisé, dans cette optique, l'émergence d'associations agricoles régionales et locales et incité les élites du milieu à s'engager en faveur de la modernisation de l'agriculture. Il a misé sur la recherche d'engagement de la part de la collectivité locale².

Que signifie innover et comment les Charlevoisiens ont-ils répondu au projet de l'État ? Ils ont répondu en tenant compte de leur milieu, de leur environnement. Il faut en effet retenir que le geste d'innover n'est pas sans conséquence et il faut s'interroger sur la signification de l'innovation sur l'individu, la famille, la société. L'adoption d'innovations peut briser la cohésion de la famille dans la société rurale traditionnelle. Pour la société rurale elle-même, innover comporte un risque pour sa propre existence, car c'est une société qui se reproduit d'autant plus facilement qu'elle résiste aux forces exogènes. Le simple fait d'innover signifie pour l'innovateur se démarquer³ des autres membres de sa collectivité. Une innovation dont fait sienne un groupe d'agriculteurs peut accroître les disparités économiques, une situation lourde de conséquences dans le cas, par exemple, d'une société égalitaire peu investie du capitalisme. Adopter une innovation, ce n'est pas simplement acquérir un bien, changer une manière de faire. C'est aussi en accepter les effets sur la famille et sur l'environnement immédiat, quoique ces effets n'aient pas toujours été prévisibles. Innover n'est alors pas libre de toutes contraintes individuelles et sociales. Il y a un choix à exercer.

Le changement est aussi social et pas seulement une question de transfert de techniques. Si la décision d'innover est d'abord la décision d'un individu, il reste néanmoins que toute décision a aussi un enjeu collectif. Le géographe Thorsten Hägerstrand, qui s'est intéressé à la diffusion des innovations, ne voit d'ailleurs la personne humaine ni comme un objet psychologique, ni comme un être isolé, mais comme un être dans un environnement. La signification que porte une nouveauté peut entraîner son rejet et la connaissance d'une innovation ne signifie donc pas qu'elle est acceptée et adoptée⁴. L'attitude collective favorable ou défavorable face à l'innovation joue un rôle déterminant dans le processus d'adoption d'une nouveauté. Chose certaine, la décision d'innover dépasse le simple geste économique d'introduction d'une nouvelle

technique ou d'un nouvel équipement. L'enjeu à caractère souvent irréversible est aussi social et culturel. Et c'est sans compter que le geste d'innover relève aussi de la situation financière de l'individu, car il a un coût économique. En bref, l'individu, dans son milieu, décide en fonction de ses propres valeurs face au changement, de la perception qu'il a d'autrui, de celle de la réalité plus objective que constitue l'évolution de son milieu de vie et enfin de sa situation économique personnelle.

Voyons maintenant la situation des agriculteurs charlevoisiens, d'abord en rapport avec le milieu où ils vivent, puis dans leur participation à la vie des associations agricoles et, en troisième lieu, à travers quelques aspects de la transformation de l'agriculture.

1. L'espace observé

Charlevoix⁵ est une région au territoire bien délimité. Pour les fins de cette recherche, il comprend l'île aux Coudres et un espace dont les limites sur le littoral s'étendent, d'est en ouest, de Baie-des-Rochers à Petite-Rivière-Saint-François et vers l'intérieur des terres, tout au plus à quelques dizaines de kilomètres du littoral. La région est habitée par une population homogène, ce qui peut permettre de mieux cerner certaines particularités sociales et économiques.

L'ancienneté du peuplement est une caractéristique de ce milieu, ce qui laisse sous-entendre que nous sommes alors en présence d'une société bien articulée, aux traditions bien établies. Cela signifie aussi que le projet de modernisation de l'agriculture devait s'imposer dans un milieu où de vieilles habitudes et manières de faire étaient bien ancrées.

1.1 Les conditions naturelles

Charlevoix se voit généralement accorder assez peu de mérites agricoles. Dans le contexte de la deuxième moitié du XX^e siècle, les conditions d'exploitation agricole sont souvent jugées difficiles en raison d'un potentiel pédologique limité et d'un climat assez rude, en particulier sur

les plateaux⁶. Toutefois, à une époque où l'agriculture est encore faiblement commercialisée, ces restrictions ont moins d'importance. Les objectifs fixés à l'agriculture sont en effet plus modestes. Mais d'une manière générale, les conditions naturelles sont assez peu favorables à la production agricole dans Charlevoix et les performances de l'agriculture peuvent s'en ressentir.

L'existence de conditions agricoles variées est à retenir et oblige à des nuances. Tous les agriculteurs n'ont peut-être pas le même intérêt à mettre en pratique les innovations proposées. Des observations intéressantes peuvent par ailleurs être faites sur l'agriculture pratiquée dans les basses terres et celle qui a cours sur les plateaux de la région. Dans les basses terres, en 1850, le peuplement est ancien et l'économie plus diversifiée. Sur les plateaux, il est certain que les agriculteurs produisent dans un environnement plus contraignant, qu'il s'agisse de la terre, du climat, de la facilité d'accès aux moyens de transport fluvial, ferroviaire, terrestre. Des conditions pédoclimatiques moins favorables et une plus grande dépendance envers l'économie forestière ont pu obliger les agriculteurs à opter pour des pratiques agricoles adaptées aux exigences de ce milieu⁷. À l'intérieur même de Charlevoix, il faut donc retenir l'existence d'écarts entre les terres des plateaux et les terres des vallées et de l'île aux Coudres. Les conditions dans lesquelles travaillent les agriculteurs peuvent influencer leur réceptivité vis-à-vis les innovations et surtout leur volonté de mettre en pratique ce qu'on leur propose.

Sans être à l'avant-garde, ce milieu agricole n'est pas pour autant hostile au progrès. Des agriculteurs se sont même distingués, entre autres dans l'élevage du dindon et du poulet. Dans le cas de l'élevage des animaux à fourrure, ils se sont engagés dans une activité assez risquée en raison de son caractère spéculatif. Les agriculteurs de cette région ont découvert la coopération agricole. Ils ont participé à des concours du Mérite agricole et certains ont su s'illustrer. Ils se sont laissés séduire par les fertilisants minéraux et les nouveaux instruments aratoires. Ils ont

bénéficié de sociétés d'agricultures, de cercles agricoles, de conférences, de fermes de démonstrations, de cours abrégés d'agriculture. Ils ont recouru à différents programmes gouvernementaux pour améliorer leurs fermes et ils ont envoyé des jeunes étudier dans des écoles d'agriculture. Ils ne sont donc pas insensibles à ces choses nouvelles qui s'offrent à eux. Pris sous cet angle, Charlevoix ressemble au reste du Québec.

1.2 Les communications

L'accessibilité aux marchés en fonction des facilités de communication mérite également quelque attention. Dans le passage de l'agriculture ancienne à l'agriculture moderne, l'accès aux marchés paraît une condition de réussite. Jean Hamelin et Yves Roby, dans leur *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, relèvent l'importance des moyens de communication pour l'agriculture : l'ouverture de fromageries a maintes fois suivi l'arrivée du chemin de fer. Charlevoix n'a pas de lien ferroviaire avec Québec et le reste de la province avant 1910. Par contre, la région possède une importante façade maritime et le transport des denrées agricoles par goélette à l'extérieur de la région est tout à fait possible au XIX^e siècle⁸, en particulier vers le marché de Québec, à proximité, et même vers celui de Montréal. Cet accès à des marchés était de plus à la portée d'une majorité d'agriculteurs, même de ceux qui sont établis à l'intérieur des terres et dont les fermes ne sont jamais très éloignées du fleuve. L'accès à des marchés extérieurs paraît d'autant plus important que le marché local est très restreint. De 15 000 en 1850, la population locale passe à 28 000, cent ans plus tard. Sur les marchés, ajoutons qu'à la fin du XIX^e siècle, les environs de La Malbaie bénéficient de la présence de quelque 10 000 villégiateurs lors de la saison estivale, ce qui n'est pas à dédaigner.

L'absence d'un chemin de fer dans Charlevoix jusque dans les années 1910 a pu nuire au développement

agricole de la région, mais pas au point d'empêcher les agriculteurs de prendre le tournant de l'industrie laitière et de mettre en place un réseau de fabriques, surtout des fromageries, comme dans la majorité des comtés du Québec. De plus, les limites de la navigation pendant l'hiver ont probablement été à cette époque sans effets tangibles sur l'évolution des fabriques. Il est bien connu que les fabriques fonctionnent pour la plupart entre mai et novembre.

1.3 Le milieu socio-économique

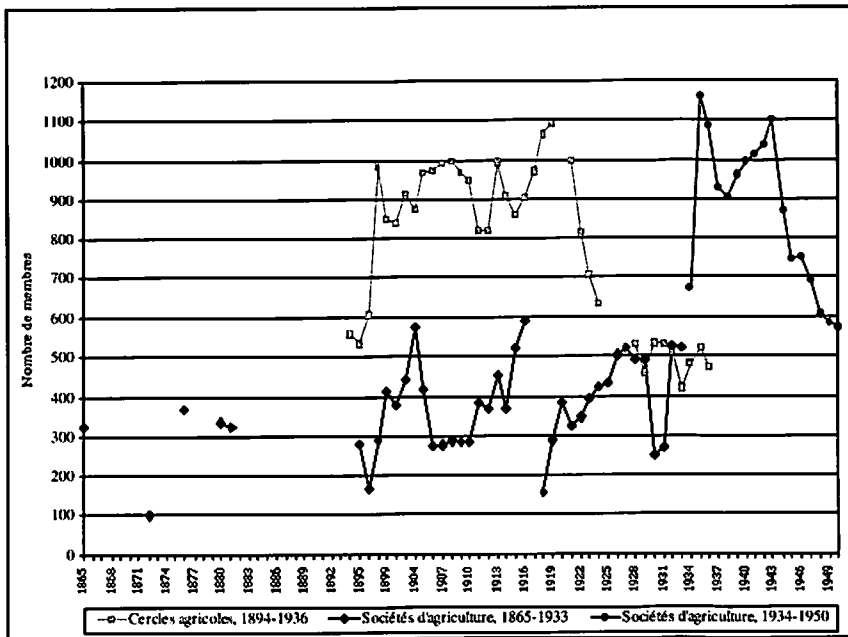
Enfin, la réputation de société traditionnelle et conservatrice que l'on prête à Charlevoix et à ses agriculteurs est-elle sans appel ? L'image d'un milieu attaché à ses traditions et peu ouvert au progrès, à laquelle a contribué la publicité de l'industrie touristique⁹ et même des chercheurs comme Raoul Blanchard¹⁰, appelle à quelques réserves. Rien ne permet d'affirmer qu'au siècle passé, les agriculteurs y furent si différents de ceux des autres régions du Québec. Une étude récente¹¹ révèle plutôt que les transformations agricoles de Charlevoix vers 1830 vont dans le même sens que celles du reste du Bas-Canada. Loin d'y être réfractaire, les agriculteurs s'adaptent plutôt aux changements en cours dans la première moitié du XIX^e siècle.

Les conditions agricoles et géographiques qui caractérisent Charlevoix peuvent néanmoins peser dans la décision des agriculteurs d'innover. Le milieu naturel est somme toute difficile. Par contre, rien ne laisse croire que les agriculteurs de cette région sont rebelles à tout changement.

2. L'agriculteur face aux propositions d'innovation

Les agriculteurs charlevoisiens ont-ils été réceptifs aux invitations ? Ont-ils montré un intérêt à la vie de leurs principales associations agricoles, en l'occurrence les sociétés d'agriculture et les cercles agricoles ? Se sont-ils impliqués dans les activités de ces associations ? C'est ce que nous proposons d'examiner en s'attardant aux recrutements des sociétés

Figure 1 : Nombre de membres des sociétés d'agriculture et des cercles agricoles de Charlevoix, 1865-1950



Sources : Documents de la session du Québec, Rapport au Commissaire de l'Agriculture, voir les rapports entre 1866 et 1914 ; Annuaire statistique du Québec, voir les années 1914-1934 ; Fonds de la Société d'agriculture de Charlevoix n° 2 du comté de Charlevoix, Société d'histoire de Charlevoix ; Registre des sociétés d'agriculture 1904-1913 et Registre des Sociétés d'agriculture 1926-1973, Archives nationales du Québec à Québec (dorénavant ANQ-Q), Fonds Agriculture, E9/1960-01-029/291, Localisation : 1C05-1405A/1 ; Registre des cercles agricoles, ANQ-Q, Fonds Agriculture, E9/1960-01-029/292-299, Localisation : 1A06-1501A/1, 1A06-1502A/1, 1A06-1503A/1, 1A06-1504A/1, 1A06-1506A/1, 1A06-2101A/1, 1A06-2103A.

d'agriculture et des cercles agricoles et en étudiant brièvement la participation des agriculteurs aux concours.

2.1 Le recrutement chez les sociétés d'agriculture

Les données disponibles sur les deux sociétés d'agriculture du comté de Charlevoix, même incomplètes, donnent un bon aperçu de l'intérêt qu'elles suscitent chez les agriculteurs (figure 1). Les séries présentées couvrent la période 1865 à 1950, mais les données sont difficilement comparables pour les raisons suivantes : 1. la présence des cercles agricoles à compter 1893 peut affecter le recrutement des sociétés d'agriculture ; 2. à partir des années 1930, les membres des cercles agricoles sont aussi membres des sociétés d'agriculture, ce qui gonfle les effectifs de ces dernières. Selon les recensements du Canada de 1881, de 1921 et de 1951, le comté de Charlevoix compte 2 009, 1 585 et 1 469 agriculteurs possédant des fermes de plus de quatre hectares. Sur la base du nombre total d'agriculteurs, le pourcentage

d'agriculteurs qui sont membres des sociétés d'agriculture de Charlevoix tend à s'accroître. Il atteint environ 16 % en 1881, passe à 20 % en 1921 et, trente ans plus tard, atteint 39 %, mais les sociétés d'agriculture sont alors devenues des fédérations de cercles locaux.

La majorité des membres des sociétés d'agriculture proviennent de La Malbaie et de Baie-Saint-Paul. À la fin des années 1870, c'est plus de la moitié d'eux qui habitent ces deux localités. Ces dernières accueillent, précisons-le, les sièges des deux sociétés d'agriculture du comté de Charlevoix. Le tableau 1 montre bien que La Malbaie et Baie-Saint-Paul sont surreprésentées, puisque ces deux municipalités ne comptent que 31,7 % et 38,7% des agriculteurs possédant des fermes de plus de 4 hectares en 1881.

2.2 Le recrutement chez les cercles agricoles

Si l'officialisation des cercles agricoles a pu avoir comme objectif d'éveiller un plus grand nombre d'agriculteurs à l'importance de l'agriculture, l'objectif est alors aussitôt atteint. Ces cercles doivent, rappelons-le, être capables de répondre à des priorités

locales. À cet égard, il est assez significatif de suivre les intérêts des agriculteurs de l'île aux Coudres et de Petite-Rivière, par exemple. Les membres de ces cercles ont peu d'intérêt pour les grandes cultures et la production laitière. Par contre, ils se préoccupent de cultures fruitières, à laquelle il faut ajouter la production de la pomme de terre sur l'île. Dans Charlevoix, dès les premières années de leur existence, les cercles agricoles parviennent à doubler et même tripler le nombre de membres que comptent des sociétés d'agriculture (figure 1). Cela est révélateur du nombre de nouveaux agriculteurs rejoints, même si certains d'entre eux ont pu être à la fois membres d'une société d'agriculture et d'un cercle agricole. Les données de cette figure indiquent bien l'attrait des agriculteurs pour les cercles agricoles, particulièrement entre 1893 et les années 1920.

Cette performance signifie-t-elle pour autant que les cercles agricoles ont attiré dans leurs rangs la majorité des agriculteurs et qu'ils ont pu faire bien mieux que les sociétés d'agriculture ? Une analyse des effectifs des cercles agricoles fournit un élément de la réponse. Le tableau 2 dresse un bilan du nombre des agriculteurs qui sont membres des cercles agricoles et donne le pourcentage d'agriculteurs membres parmi ceux qui possèdent des fermes de plus de 4 hectares. La principale observation qui se dégage de ce tableau est qu'un peu moins de 50 % des agriculteurs sont membres des cercles agricoles au cours de la période 1894-1913. Ni les appels du curé, du député, du conférencier de passage, ni les avantages offerts pour l'achat des graines de semence, ni la modeste cotisation à payer pour devenir membre ne permettront un meilleur recrutement.

L'examen des cercles agricoles en 1894 et en 1913 montre des performances de recrutement très variables. Les cercles de La Malbaie et de Baie-Saint-Paul attirent peu d'agriculteurs, cette situation étant peut-être attribuable, rappelons-le, à la présence des sociétés d'agriculture dans ces municipalités. À l'inverse, certains cercles agricoles ont un nombre de membres supérieur au total de fermes de plus de 4 hectares du territoire qu'ils desservent. C'est que le cercle agricole recrute alors plus d'un agriculteur par famille, par exemple, le père et un fils, une pratique qu'encouragent ceux qui font la promotion des associations agricoles. Peut-être acquiert-on ainsi davantage de graines de semence ? Le recrutement de certains cercles, entre autres ceux de Saint-Placide et de Petite-Rivière (tableau 2), surprend, compte

tenu du bien peu de vertus des terres agricoles de ces municipalités.

L'effectif des cercles agricoles, tout comme celui des sociétés d'agriculture par ailleurs, diminue d'environ 30 % dans la décennie 1920, comparativement à la décennie précédente. Cela résulte des difficultés de l'agriculture, mais cette baisse s'explique peut-être aussi par l'existence de nombreuses associations, ce qui favorise la dispersion des agriculteurs. Ces derniers sont alors tiraillés entre les deux sociétés d'agriculture, les cercles agricoles, les deux sociétés d'horticulture, la société avicole, les cercles spécialisés, comme celui des producteurs de pomme de terre à l'île aux Coudres, les syndicats d'éleveurs et les coopératives agricoles. Et c'était sans compter la participation possible de leurs conjointes aux activités des cercles de fermières. Enfin, toutes ces associations sous le patronage du ministère de l'Agriculture ont probablement subi la concurrence des cercles de l'Union catholique des cultivateurs (UCC), mais il n'est toutefois pas aisé d'en relier le déclin¹².

2.3 La participation des agriculteurs aux concours

Le concours est un moyen privilégié d'affirmer les forces du progrès et de lutter contre l'inertie. L'État fait d'ailleurs obligation aux associations agricoles d'organiser des concours. Le ministère de l'Agriculture tient pour sa part son prestigieux concours du Mérite agricole, qui est le concours des concours. Mais la grande majorité des concours ont relevé de la responsabilité des associations agricoles locales et à c'est à ces concours que nous nous sommes attardés. La participation à un concours suppose la mise en pratique de connaissances acquises, ce qui a une signification différente du geste de les acquérir. Le concours encourage l'application de méthodes nouvelles et les exemples de succès de petits groupes d'innovateurs doivent convaincre une majorité d'adopter ces pratiques¹³.

L'étude des concours paraît donc un bon indicateur pour suivre la participation des agriculteurs à la vie de leur association agricole. Le concours exige de la part de l'agriculteur un engagement à plus long terme et même une dépense monétaire. Les rapports détaillés d'un ensemble de concours tenus entre 1912 et 1925 par la Société d'agriculture n° 2 du comté de Charlevoix ont permis de dresser un

bilan de la participation des membres d'une association agricole à cette activité privilégiée. La majorité des participants exploitent des fermes dans l'un ou l'autre des rangs de Baie-Saint-Paul ; un petit nombre proviennent des Éboulements, de Saint-Urbain et de l'île aux Coudres.

Ces agriculteurs s'inscrivent surtout à des concours d'avoine, de blé, de trèfle, sur pied ou de semence, et à quelques concours sur la culture du Siam, du tabac ainsi que sur l'élevage des volailles et sur l'alimentation du mouton. S'ajoutent en 1918 des concours horticoles et un concours pour encourager la production en masse de denrées agricoles pour répondre à la demande de Guerre. Au total, en treize ans, pas moins de 43 concours autorisés par le ministère de l'Agriculture ont été tenus. Les concours concernant la culture de l'avoine l'emportent par leur nombre ; ce sont eux qui suscitent aussi le plus grand nombre d'inscriptions, souvent une quarantaine de candidats et plus.

Au total, 305 agriculteurs différents ont participé à des concours autorisés par le ministère de l'Agriculture entre 1912 et

1925. Ils ont totalisé 820 participations. La figure 2 présente comment se distribue la participation aux concours de la Société d'agriculture n° 2. Un grand nombre d'agriculteurs, soit 58,4 %, participent une seule fois à un concours. Ils sont responsables de 22,4 % des inscriptions. De tous les participants, 36,4 % se sont inscrits entre deux et neuf concours, ce qui représente 46,4 % des inscriptions. Enfin, seulement 5,3 % des participants s'inscrivent à plus de dix reprises, mais ils comptent pour 31,2 % du total des inscriptions. Trois d'entre eux concourent 20 fois et plus.

Les données disponibles sur la Société d'agriculture n° 2 ne permettent pas de connaître avec précision le recrutement entre 1912 et 1925. Seul est connu le total de membres des sociétés d'agriculture dans le comté. Les données qui précèdent et qui suivent ces années laissent croire que la Société d'agriculture n° 2 compte entre 200 et 300 membres (tableau 2) avec des variations qui peuvent être importantes d'une année à l'autre. Sur la base de l'hypothèse que cette société d'agriculture regroupe 60 % des agriculteurs membres des deux

Tableau 1 : Agriculteurs des sociétés d'agriculture abonnés au Journal d'Agriculture, comté de Charlevoix, 1878-1880

	1878		1879		1880		1881	
	Nombre d'abonnés				Nombre de fermes			
	Lieux d'origine	En %*	Lieux d'origine	En %*	Lieux d'origine	En %*	Nombre de fermes**	En %***
Société d'agriculture n° 1								
Murray Bay ****	107	60,5	90	54,5	109	59,9	281	31,7
Saint-Fidèle	30	16,9	28	17,0	19	10,4	137	15,4
Sainte-Agnès	28	15,8	38	23,0	45	24,7	288	32,5
Saint-Irénée	9	5,1	7	4,2	5	2,7	97	10,9
Port-au-Persil (Saint-Siméon)	3	1,7	2	1,2	4	2,2	84	9,5
Total	177	100,0	165	100,0	182	100,0	887	100,0
Société d'agriculture n° 2								
Baie-Saint-Paul****	94	58,0	68	66,0	97	71,3	434	38,7
Saint-Urbain	31	19,1	18	17,5	17	12,5	121	10,8
Saint-Louis-de-l'Île-aux-Coudres	19	11,7	1	1,0	1	0,7	88	7,8
Les Éboulements	11	6,8	8	7,8	15	11,0	257	22,9
Settrington (Saint-Hilarion)	6	3,7	8	7,8	6	4,4	127	11,3
Petite-Rivière-Saint-François	1	0,6	-	-	-	-	95	8,5
Total	162	100,0	103	100,0	136	100,0	1 122	100,0
Grand total	337		268		318		2 009	

* Le % a été calculé sur le nombre d'abonnés de chacune des sociétés d'agriculture.

** Le nombre total de fermes de plus de 4 hectares a été donné à titre indicatif.

*** % de fermes de cette municipalité dans le territoire de la société d'agriculture.

**** La Malbaie-Pointe-au-Pic.

***** En 1878, deux abonnés proviennent de Saint-Placide.

sociétés d'agriculture du comté de Charlevoix, nous pouvons estimer que la Société d'agriculture n° 2 a enregistré quelque 3 000 membres entre 1912 et 1925. Trois cent cinq (305) d'entre eux se sont inscrits à un ou plusieurs concours, soit 10 %. Même si cette participation peut dépasser 10 % en raison de l'incertitude des données, il demeure qu'elle est faible.

Il faut conclure que la majorité des membres ignorent les concours. Ils n'apparaissent pas comme un exercice où les agriculteurs peuvent se comparer. Mais l'État et les dirigeants de la Société d'agriculture n° 2 ont pu espérer que ceux qui participent avec régularité et que ceux qui gagnent ces concours aient été pris en exemple, conformément à leurs attentes.

3. Les transformations de l'agriculture charlevoisienne

En dépit des conditions naturelles difficiles et d'un intérêt en apparence mitigé des agriculteurs, force est d'admettre que des changements en profondeur sont survenus au fil des décennies. Les cultures des céréales ont évolué à la faveur de l'avoine et la récolte de foin, essentielle à une agriculture axée

sur la production de lait, s'est accrue progressivement. Le tournant laitier que le Québec a pris vers les années 1880 vaut aussi pour la région de Charlevoix, ce qui signifie le développement des fabriques de beurre et de fromage. De plus, certaines spécialités, comme l'élevage du dindon et même celui des animaux à fourrure, ont attiré les agriculteurs de cette région.

Mais ce qui est peut-être le plus intéressant dans l'étude du changement agricole, c'est le progrès qualitatif des méthodes culturales. Que ce soit dans la culture des champs, dans la production du lait, dans l'utilisation des fabriques de beurre et de fromage, dans l'élevage des animaux, dans l'outillage et l'amélioration des bâtiments de ferme, la nouvelle agriculture supposait l'adoption de manières de faire différentes. Nous nous sommes intéressés ici à quelques aspects des méthodes culturales afin d'établir si les agriculteurs ont appliqué les connaissances reçues. La manière dont les agriculteurs adoptent et appliquent une innovation est particulièrement importante pour comprendre le degré de réussite de l'opération de communication. Ont-ils adopté de nouvelles pratiques sans bien les maîtriser, ou encore sans en avoir bien compris toutes les exigences ?

Tableau 2 : Pourcentage d'agriculteurs membres des cercles agricoles de Charlevoix, 1894-1913

Municipalités	Moyenne/an	Nombre d'agriculteurs*	% d'agriculteurs membres des cercles agricoles
	1894-1913	1911	
La Malbaie	78,6	275	28,6
Saint-Fidèle	86,0	135	63,7
Saint-Irénée	97,3	126	77,2
Saint-Siméon	78,6	117	67,2
Sainte-Agnès	86,0	247	34,8
Baie-Saint-Paul	59,1	370	16,0
Les Éboulements	77,3	238	32,5
Petite-Rivière-Saint-François	83,6	104	80,4
Saint-Hilarion	101,4	124	81,8
Saint-Louis-de-l'Île-aux-Coudres	90,6	103	87,9
Saint-Placide**	71,8	70	102,6
Saint-Urbain	95,2	128	74,4
Moyenne des cercles	83,8	169,75	49,4

La Malbaie : 9 années : 1895, 1895, 1897-1902, 1913
 Petite-Rivière-Saint-François : 12 années : 1902-1913
 Saint-Louis-de-l'Île-aux-Coudres : 18 années : 1896-1913
 Saint-Placide : 17 années : 1897-1913
 Saint-Urbain : 12 années : 1894-1900 et 1904-1908
 Autres : 20 années

* Fermes de 4 hectares et plus.

** À Saint-Placide, il y a 80 familles en 1912. (Paroisse de Saint-Placide, Cahiers de prônes, 1911.) Le cercle de cette localité compte plus de 100 membres à 8 reprises.

Sources : Rapports des cercles agricoles publiés dans les Documents de la Session du Québec, 1894-1914 ; Recensement du Canada, 1911.

3.1 La chaux et les fertilisants

Il n'est pas possible de mesurer très précisément l'emploi de la chaux. Chose certaine, les terres jaunes, légères, graveleuses ou sablonneuses, en abondance dans cette région, pêchent par leur acidité (pH inférieur à 7), d'où leur besoin de chaux.

Par les rapports d'évaluation des fermes de quelques participants des concours du Mérite agricole et des commandes passées par la Société d'agriculture n° 2 du comté de Charlevoix dans les premières décennies du XX^e siècle, nous savons que des agriculteurs font usage de chaux. Comme pour les engrais, l'utilité de la chaux est reconnue et les cercles agricoles en font mention dans des expériences. Il s'agit essentiellement de chaux de tannerie ou de chaux obtenue à partir de fours où l'on brûle du calcaire et qui sont la propriété d'agriculteurs.

Au début des années 1930, les agriculteurs de Charlevoix épandent 200 à 300 tonnes de chaux par année¹⁴. L'inventaire des ressources naturelles du comté de Charlevoix réalisé au début des années 1940 tend à montrer encore un usage plutôt restreint de la chaux¹⁵. C'est surtout à Cap-à-l'Aigle, à Saint-Étienne-de-La Malbaie et à Rivière-du-Gouffre que les agriculteurs l'utilisent¹⁶ ; ailleurs, cet amendement est encore à peu près ignoré. Vers 1950, l'épandage de chaux atteint environ 1 300 tonnes¹⁷. Le chaulage des terres progresse donc après 1930, mais l'utilisation de la chaux reste peu répandue avec une moyenne de moins d'une tonne par ferme vers 1950. Une faible production locale et les coûts de transport élevés en ont longtemps limité l'usage. Cela n'est pas sans conséquences. Il en résulte des limites dans le choix des cultures, dont celle du trèfle qui pousse mal sur les terres jaunes acides.

La question des fertilisants pour restituer à la terre ce que les plantes lui prélèvent est jugée importante depuis le milieu du XIX^e siècle. Les journaux nationaux et locaux font connaître les engrais, décrivent des essais de culture et incitent les agriculteurs à l'expérimentation. Les engrais d'origine marine, les engrais des animaux et les fertilisants minéraux sont les trois principales sources de fertilisants disponibles. D'autres moyens sont connus pour améliorer les sols, en particulier l'enfouissement des fourrages verts, mais celui-ci est peu répandu.

Le varech est recherché par les agriculteurs de la côte charlevoisienne et ceux de l'île aux Coudres. Même chose pour le poisson. Certaines années, les agriculteurs auraient utilisé plus de 350 tonnes métriques de poisson pour engraisser leurs terres. À raison de 2 650 kilos à l'hectare (2 000 livres à l'arpent)¹⁸, c'est jusqu'à 136 hectares qu'ils auraient pu fertiliser ainsi chaque année. Un nombre de kilos à l'hectare moindre que celui qui est recommandé signifie que l'application s'est faite sur une plus grande superficie, ce qui a été impossible de vérifier. Chose certaine, les agriculteurs font tout pour se procurer du poisson et du varech, « une ressource précieuse pour l'agriculture dans ce comté », confirme un conférencier agricole en 1882¹⁹.

L'utilisation du poisson comme engrais persiste encore à la fin des années 1930 et dans les années 1940, en particulier chez les agriculteurs de l'île aux Coudres²⁰ et de Saint-Joseph-de-la-Rive. Vers 1940, les agriculteurs de ces municipalités utilisent 300 à 400 tonnes d'engrais de mer, soit du varech et du poisson. Cette pratique existe aussi à Saint-Fidèle²¹.

L'engrais d'origine animale est une autre source importante. Dans le système de polyculture-élevage, l'accroissement du cheptel devait permettre de fournir les engrais nécessaires aux terres. Un indice a été construit à partir du nombre de têtes de gros cheptel et du nombre d'hectares améliorés. Le gros cheptel réunit les chevaux, les bêtes à cornes, les moutons et les porcs. Les volailles ont été exclues, de même que les animaux à fourrure. Les superficies améliorées regroupent les terres ensemencées, celles qui sont en pâturage, celles qui sont utilisées pour les jardins et les vergers.

La figure 3 indique que les superficies améliorées augmentent beaucoup plus vite que le gros cheptel, du moins jusque vers 1870-1880. À partir des années 1880, l'importance du gros cheptel par hectare amélioré tend à s'accroître. Le pic de 1911 résulte de l'accroissement soudain et temporaire du nombre de porcs déclarés dans le recensement de 1911.

À l'échelle régionale, l'écart entre 1871 et 1951 ne dépasse pas un (1) animal/hectare. Il n'est pas possible de connaître le nombre de tonnes d'engrais que le gros cheptel a produit²², mais il semble bien que la quantité de fumier disponible à

l'hectare a peu crû. Vers 1930, la quantité d'engrais d'origine animale n'est donc guère plus importante que 50 ou 60 ans plus tôt, si l'on se fie au rapport que l'on peut établir entre le gros cheptel et le nombre d'hectares en culture.

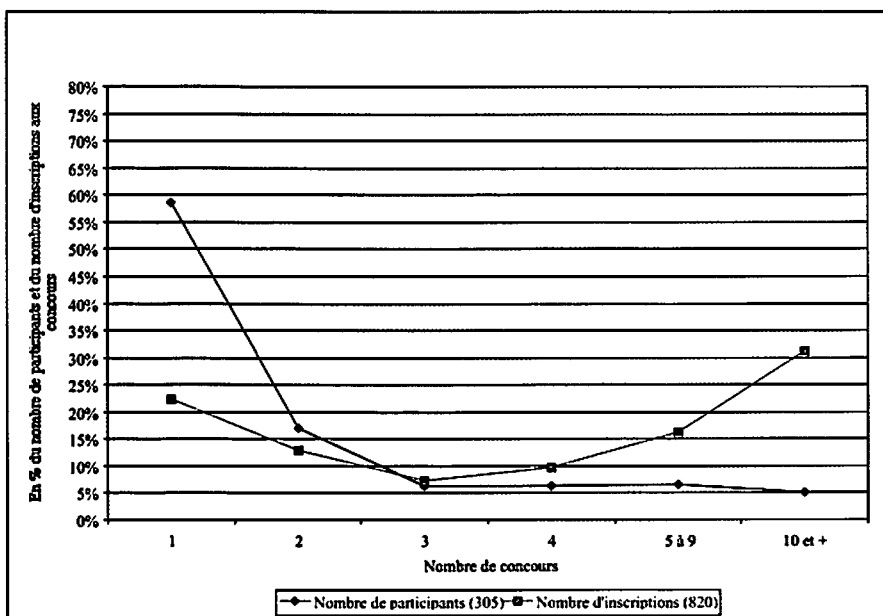
Reste les fertilisants minéraux - ou engrais chimiques qui est le terme le plus souvent utilisé. Comme pour la chaux, les propagandistes agricoles font la promotion des fertilisants minéraux déjà au XIX^e siècle. Il faut restituer au sol ce que les plantes lui prélèvent en azote, en phosphore ou acide phosphorique et en potasse. Ce sont là les trois principaux éléments que les plantes prélèvent du sol pour leur croissance. Pour les éléments de fertilité, la loi du minimum est connue, loi qui veut que le rendement d'une plante dépende de l'élément présent en plus petite quantité dans le sol²³. À titre d'exemple, si un sol dispose d'azote pour produire 25 hectolitres d'avoine à l'hectare, d'acide phosphorique pour produire 20 hectolitres à l'hectare et de potasse pour produire 15 hectolitres à l'hectare, il produira, en vertu de la loi du minimum, 15 hectolitres à l'hectare.

Même si fertilisants minéraux et leurs vertus ont vite été connus dans Charlevoix, leur usage reste longtemps restreint. Les quelques tentatives du ministère de l'Agriculture pour les faire connaître ont semblé peu efficaces,

comme celle de 1881 où il oblige les sociétés d'agriculture à acheter des engrais qu'il a acquis. L'expérience fut sans lendemain. Il y a assez peu d'incitations à l'achat des fertilisants minéraux. Au début des années 1920, il rappelle même à l'ordre les sociétés d'agriculture qui voulaient utiliser leurs fonds pour l'achat de fertilisants minéraux. Un règlement entré en vigueur en 1921 par le Conseil d'agriculture leur interdit cette pratique²⁴. Mais une dizaine d'années plus tard, les choses ont changé et le ministère de l'Agriculture prône même l'achat coopératif par les sociétés d'agriculture et les associations coopératives. L'engagement du ministère de l'Agriculture va encore plus loin avec l'arrivée d'Adélarde Godbout à sa direction. Conscient que l'achat et les coûts de transport de ces fertilisants sont très élevés, il décide d'en subventionner le transport.

C'est surtout à partir de cette époque que l'utilisation des fertilisants minéraux commence à se répandre dans la région de Charlevoix. Jusque-là, leur utilisation aura été plutôt limitée. En 1930, les dépenses moyennes s'élèvent à 30,30 \$ pour les 329 fermes du comté qui ont déclaré faire usage de fertilisants minéraux, selon le Recensement du Canada. Ces 329 fermes ne représentent que 23,4 % des exploitations de 4 hectares et plus. Au début des années 1940, malgré l'aide financière de l'État pour l'achat et le transport des fertilisants minéraux, l'inventaire des

Figure 2 : Répartition du nombre de participations des membres de la Société d'agriculture n° 2 du comté de Charlevoix aux concours tenus entre 1912 et 1925 en % du nombre de participants et du nombre d'inscriptions.



Source : Fonds de la Société d'agriculture n° 2 du comté de Charlevoix, *Dossiers Concours, Société d'histoire de Charlevoix*.

ressources naturelles et industrielles réalisé dans le comté de Charlevoix²⁵ montre un usage encore assez peu répandu des fertilisants minéraux. Les achats sont alors de quelque 700 tonnes, dont 225 tonnes par les agriculteurs de l'île aux Coudres qui savent en reconnaître l'utilité pour la culture des pommes de terre.

Outre les considérations financières, d'autres facteurs ont pu faire obstacle à l'usage des fertilisants minéraux. Dans l'enquête menée par le ministère de l'Industrie et du Commerce sur le comté de Charlevoix au début des années 1940, quelques explications sont avancées du faible emploi des fertilisants minéraux. Outre les coûts trop élevés, il y a aussi les difficultés de transport, en particulier dans les zones d'altitude élevée, explication qui vaut aussi pour le transport de la chaux²⁶. Leur localisation peut donc être un facteur discriminant pour une partie des fermes. Mais il y a aussi la croyance populaire du peu d'efficacité des fertilisants minéraux. Il semble bien que les agriculteurs n'utilisent pas toujours les bons engrais et qu'ils ont pu, du moins jusque dans les premières décennies du XX^e siècle, être bernés par les fabricants quant à la composition des fertilisants.

3.2 Les labours et le hersage

La réussite des cultures dépend aussi du labourage et du hersage des terres. Il n'y a aucun doute que certaines pratiques avaient changé au cours des décennies. Mais diverses habitudes ont la vie dure. Celle de

faire les labours au printemps plutôt qu'à l'automne était déjà critiquée à la fin du XIX^e siècle²⁷. Une quarantaine d'années plus tard, les agriculteurs préfèrent toujours faire ainsi en raison du terrain accidenté, ce qui diminue les effets de l'érosion. Mais cela oblige à semer plus tardivement, un facteur négatif dans une région où la saison végétative est relativement courte²⁸. Concernant le hersage, nous en savons peu de chose, si ce n'est que les agriculteurs qui effectuent des labours à la mi-mai ont peu de temps pour bien herser les terrains, puisqu'il faut semer rapidement. L'incapacité à maîtriser l'envahissement des mauvaises herbes dans les cultures laisse croire, entre autres, que le hersage est insuffisant. Les mauvaises herbes, qui nuisent à la productivité des champs, étaient un problème dans les années 1880. Elles le sont encore vers 1900 et elles continuent d'être un fléau au début des années 1940²⁹.

3.3 Les semences et les récoltes

L'obtention d'un bon rendement exige aussi que les agriculteurs utilisent des graines de qualité, ce qui n'est pas toujours le cas même au début des années 1940 : « On ne prend aucun soin des semences, le criblage est complètement négligé. Trois centres de criblage ont été organisés par les agronomes, mais ils sont inopérants depuis trois ans³⁰ ».

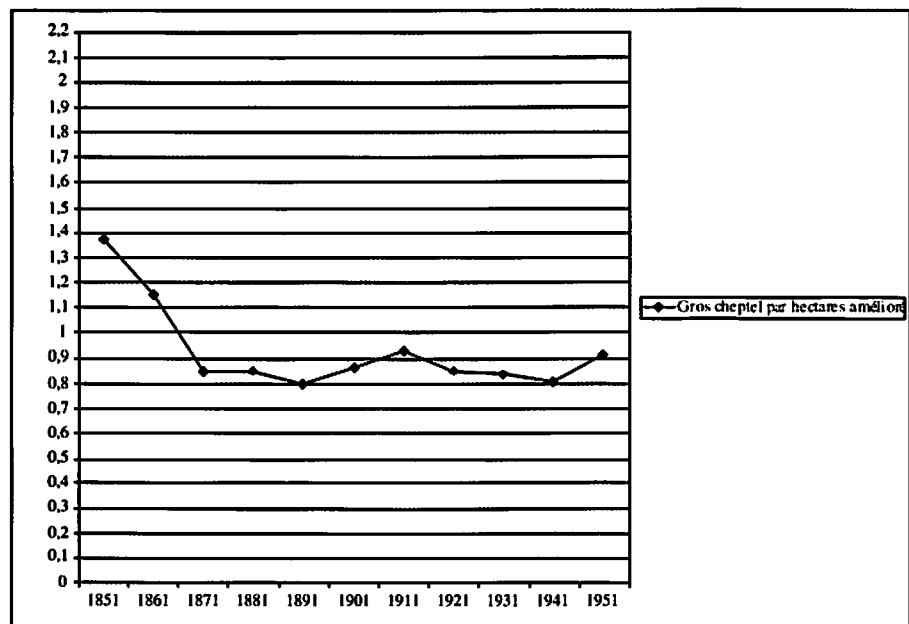
Pourtant, pour le ministère de l'Agriculture comme pour les associations agricoles, les graines de semence sont demeurées une préoccupation constante depuis le milieu

du XIX^e siècle. Dans les décennies qui suivront, l'intérêt pour les graines de semence reste aussi fort, le ministère de l'Agriculture résistant assez souvent aux demandes de dérogation aux règlements que les sociétés d'agriculture faisaient avec la remise de leur programme d'opération. Les concours de semence organisés par les associations agricoles ont pour but d'inciter les agriculteurs à produire des semences de qualité. Toutefois, malgré ces concours et les incitatifs monétaires pour favoriser l'usage du crible, les agriculteurs de Charlevoix ne produisent que quelques centaines de kilos de graines de trèfle vers la fin des années 1910³¹. Le problème de la qualité des graines de semence persiste donc longtemps.

Enfin, certaines pratiques peu compatibles avec l'amélioration des rendements subsistent encore dans les premières décennies du XX^e siècle. L'une d'elles révèle le peu de préoccupations pour les cultures. « On manque de talent grandement sur une chose, dit le curé de Saint-Placide en 1923. On fait des semences assez dispendieuses [...] et ce qui est triste, on laisse gaspiller une bonne partie de sa récolte par les volailles – surtout les dindes. Ce qui est plus triste encore, c'est qu'on les laisse courir à volonté chez les voisins³² ». À La Malbaie, où l'agriculture est plus prospère qu'à Saint-Placide, le curé, en 1927, doit demander à ses paroissiens de prendre soin des volailles et des gros animaux en raison des dommages qu'ils causent aux récoltes³³. Et ce n'est guère mieux à l'île aux Coudres avec tous les animaux qui errent sur les chemins³⁴. Pareil problème révèle que certaines habitudes ont changé bien lentement. À la veille des années 1930, le problème des clôtures n'est toujours pas totalement résolu, peut-on conclure.

Prise dans sa globalité, la question du renouvellement des méthodes culturales est assez complexe. Le succès d'un changement dépend de la réussite de toutes les étapes d'un processus. L'agriculteur qui laboure bien la terre, la herse convenablement pour détruire les mauvaises herbes, la fertilise, utilise de bonnes semences, ne pourra obtenir des améliorations significatives pour certaines cultures à moins d'avoir chaulé les terres acides qu'il cultive. Un seul point négligé peut donc ruiner les efforts faits ailleurs. Dans Charlevoix, à la fin des années 1940, le manque de chaux des terres est encore important. Aussi les agriculteurs ont-ils pu adopter de nouvelles cultures sans pour autant obtenir les succès escomptés. Dans

Figure 3 :
Évolution gros cheptel par hectare amélioré dans Charlevoix, 1851-1951



Source : Recensements du Canada, 1852-1951.

ce cas, l'implantation d'une innovation a partiellement réussi.

Conclusion

Trois points méritent une attention particulière. En premier lieu, il importe de retenir que l'innovation est un défi pour l'agriculteur qui est confronté à un environnement physique, économique, social et culturel. L'innovation est plus qu'un simple changement technique. C'est aussi une remise en cause d'un ordre établi qui peut toucher la famille et la société dans laquelle vit l'agriculteur. Tous ne sont pas prêts à suivre les plus progressifs.

En deuxième lieu, il y a encore la terre qu'il cultive et l'accessibilité de sa ferme à des marchés. L'agriculteur est donc confronté à un environnement physique. En dépit d'un environnement trop souvent peu favorable, les agriculteurs charlevoisiens ont participé au mouvement de modernisation de l'agriculture en joignant les rangs des associations agricoles et en s'engageant dans diverses spécialités.

En troisième lieu, les lents progrès dans les méthodes culturales ont semblé contribuer au cliché d'un milieu agricole peu innovateur. Ce constat fait aussi ressortir la complexité du changement. Ainsi il était à peu près illusoire d'améliorer sensiblement le rendement de la terre sans une utilisation suffisante de la chaux et des engrais. La seule carence en chaux annihilait presque tous les efforts mis dans la transformation des méthodes culturales, ce qui est une autre facette de la complexité du changement pris dans sa totalité.

Notes:

- 1- Voir Normand Perron, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix, 1850-1950*, Québec, PUL, 2003.
- 2- Les chercheurs et praticiens des communications en milieu rural concluent aujourd'hui à l'importance de la recherche d'engagement de la part de la collectivité locale. Voir en particulier Maryvonne Bodiguel, *Les paysans face au progrès*, [Paris], Presses de la fondation nationale des sciences politiques, [1971], 178 p.
- 3- Dans *Introduction à la sociologie générale* (Montréal, Éditions HMH, 1969, Tome III, p. 436), Guy Rocher souligne que les sociologues, les psychologues sociaux et économistes croient qu'une "société dans laquelle le succès ou la réussite personnelle n'est pas assez fortement valorisée peut difficilement s'industrialiser."
- 4- Torsten Hägerstrand, *Innovation, Diffusion as a Spatial Process*, Chicago, University of Chicago Press, 1967, p. 138.
- 5- Dans le cadre de la réalisation d'une synthèse historique sur cette région, les travaux de recherche qui y ont été menés à la fin des années 1990 ont permis d'acquérir une connaissance fine du territoire étudié. Voir Normand Perron et Serge Gauthier, *Histoire de Charlevoix*, [Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval/Institut québécois de recherche sur la culture, 2000], 391 p.
- 6- Voir Esdras Minville, sous la direction de, *L'agriculture*, Montréal, Fides et École des hautes études commerciales, 1943, en particulier les pages 58-62.
- 7- Une étude sur l'agriculture dans le Bas-Saint-Laurent témoigne d'ailleurs des particularités du développement agricole selon l'appartenance des agriculteurs aux basses ou aux hautes terres. Voir Jean-Charles Fortin, "Histoire de l'agriculture dans le Bas-Saint-Laurent, 1891-1951, L'entreprise agricole dans deux contextes distincts : basses terres littorales et plateaux appalachiens", Mémoire de maîtrise (Développement régional), Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 1989, 190 f.
- 8- Voir France Normand, "La navigation intérieure à Québec au dernier quart du XIX^e siècle", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 43, n° 3, hiver 1990, p. 323-351.
- 9- Serge Gauthier, "Charlevoix ou la création d'une région folklorique (1916-1980)", Thèse de Ph.D. (Ethnologie historique), Québec, Université Laval. Cette thèse est en cours. Les promoteurs de l'industrie touristique et les folkloristes, entre autres, ont contribué à construire une image de Charlevoix comme un espace géographique isolé. Ici, plus qu'ailleurs, les valeurs traditionnelles de la société francophone auraient échappé en partie au modernisme qui ailleurs a transformé les sociétés nord-américaines.
- 10- Raoul Blanchard, *L'est du Canada français*, "Province de Québec", Montréal, Librairie Beauchemin, 1935, p. 343-359.
- 11- Lynda Villeneuve, "La socio-économie de Charlevoix au début des années 1830", Mémoire de maîtrise (Géographie), Québec, Université Laval, 1992, 252 p. Voir en particulier la conclusion. Du même auteur, voir aussi *Paysage, mythe et territorialité : Charlevoix au XIX^e siècle. Pour une nouvelle approche du paysage*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999, 335 p.
- 12- Jean-Pierre Kesteman, avec la collaboration de Guy Boisclair et Jean-Marc Kirouac, *Histoire du syndicalisme agricole au Québec. UCC-UPA. 1924-1984*, [Montréal], Boréal Express, [1984], p. 125-126.
- 13- *Le Journal d'Agriculture et d'Horticulture*, 22 octobre 1900, p. 170-171.
- 14- *Documents de la Session du Québec*, vol. 67, n° 1, 1932-1933, Rapport du ministre de l'Agriculture, 1932-33, Service de l'économie rurale, p. 53 ; *ibid.*, vol. 68, n° 2, 1933, p. 58.
- 15- Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles, 1942. Comté municipal de Charlevoix*, Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, 1942, p. 23.
- 16- *Ibid.*, p. 64, 149, 166.
- 17- Québec (province), *Rapport du ministre de l'Agriculture*, Service de la grande culture, 1952-1960.
- 18- La quantité de 2 000 livres par arpent, soit 2 653 kilos par hectare, est ce que recommande l'auteur d'un article intitulé "Le poisson et le varech employés comme engrais". Voir *Le Journal d'Agriculture et d'Horticulture*, 22 mai 1901, p. 512-513.
- 19- *Le Courrier de Charlevoix*, 19 mars 1896, p. 2. Publié aussi dans *Le Journal d'agriculture illustré*, novembre 1882, p. 158-159, sous le titre "Écho des Cercles. L'agriculture dans Charlevoix", par B. Lippens, rapport au ministre de l'Agriculture, le 19 juillet 1882.
- 20- *Documents de la Session du Québec*, Rapport du ministre de l'Agriculture, 1938-1939, Concours du Mérite agricole, 1939, p. 274. Un concurrent au concours du Mérite agricole raconte aux juges qu'il achète du hareng à l'île Verte pour engraisser ses champs de pommes de terre et explique comment il l'utilise : "Un hareng par plantons [plant], un peu d'engrais chimique, un peu de fumier, et vous ne manquez pas votre coup".
- 21- Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, *op. cit.*, p. 106, 165, 185, 190.
- 22- La quantité de fumier produit par un animal dépend de son espèce, de son âge et de son poids et de l'alimentation. La quantité disponible pour l'épandage pourra aussi dépendre du mode de conservation du fumier : l'absence d'équipement adéquat peut se traduire par une perte importante de la partie liquide du fumier.
- 23- Les professeurs de l'École supérieure d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, *Manuel d'agriculture, Tome 1, Les champs*, Québec, L'Action Catholique, 1947, p. 166.
- 24- Amendement à l'article 13 des règlements du Conseil d'Agriculture, approuvé par arrêté ministériel en date du 9 avril 1920. L'amendement s'applique à partir du 1er janvier 1921. (Oscar Lessard aux Officiers des sociétés d'agriculture et des cercles agricoles, Québec, 23 septembre 1920, Société d'histoire de Charlevoix, Fonds de la Société d'agriculture n° 2 du comté de Charlevoix, Dossier Correspondance du Ministère de l'Agriculture, Conseil de l'Agriculture.)
- 25- J'ai obtenu cette évaluation de l'emploi des fertilisants minéraux en compilant des informations recueillies dans les différentes municipalités du comté. Voir Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, *op. cit.*, p. 64, 69, 74, 89, 101, 106, 172, 119, 130, 146, 152, 159, 165, 177, 185.
- 26- Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, *op. cit.*, p. 23. En 1944, dans les environs de Baie-Saint-Paul, les agriculteurs se plaignent à propos de la localisation d'un concasseur et d'un pulvérisateur de pierre calcaire. Le transport de la chaux est difficile parce que l'endroit est inaccessible. Voir la lettre du Secrétaire-trésorier de la division n° 2 du comté de Charlevoix, à Jacques E. Carrier, agronome (Baie-Saint-Paul), Baie-Saint-Paul, 23 septembre 1944, Société d'histoire de Charlevoix, Fonds de la Société d'agriculture n° 2.
- 27- *Le Journal d'Agriculture illustré*, 15 octobre 1896, p. 75.
- 28- Dans Charlevoix, au début des années 1940, les labours se font autant au printemps qu'à l'automne à peu près dans toutes les municipalités. Voir Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, *op. cit.*, p. 30, 63, 68, 94, 101, 106, 118, 126, 138, 146, 170, 177, 184.
- 29- Le problème des mauvaises herbes est évoqué fréquemment à diverses époques. Voir entre autres *Le Journal d'agriculture illustré*, novembre 1882, p. 158-159, sous le titre "Écho des Cercles. L'agriculture dans Charlevoix", par B. Lippens, rapport au ministre de l'agriculture, le 19 juillet 1882 ; *l'Écho de Charlevoix* (6 juillet 1899), p. 5 ; *Le Progrès du Saguenay*, 4 janvier 1923, p. 1 ; Paroisse des Éboulements, Cahiers de prônes, 9 mars 1930 ; Québec (province), *Rapport du ministre de l'Agriculture*, 1945-1946, p. 31.
- 30- Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, *op. cit.*, p. 30.
- 31- *Annuaire statistique du Québec*, 1923, p. 230.
- 32- Paroisse de Saint-Placide, Cahiers de prônes, XVIII^e dimanche de la Pentecôte, 1923, p. 337.
- 33- Paroisse de La Malbaie, Cahiers de prônes, 18 septembre 1927.
- 34- Paroisse de Saint-Louis de l'île-aux-Coudres, Cahiers de prônes, XII^e dimanche de la Pentecôte, 1923, p. 217 ; *ibid.*, XVII^e dimanche de la Pentecôte 1923, p. 319 ; *ibid.*, 1926, p. 31.

The tar industry at Baie-Saint-Paul 1670-1760

Par: Brad Loewen
Université de Montréal

L'industrie du goudron (tar industry) en Nouvelle-France naît à Baie-Saint-Paul en 1669 sous l'intendance de Jean Talon. Cette initiative s'inscrivait dans la stratégie de Jean-Baptiste Colbert d'assurer à la France son autonomie industrielle depuis que le commerce du goudron fut contrôlé par son rival économique, la Hollande. Les connaissances techniques nécessaires à la production du goudron à une échelle industrielle furent obtenues par l'embauche d'experts suédois. Peu après, ces connaissances furent implantées dans les Landes (France), puis sont appliquées à leur tour dans la vallée du Gouffre, à Baie-Saint-Paul. La production de goudron cesse cependant lorsque se heurtent des intérêts rivaux dans la colonie au sujet des terres où sont érigées les fabriques de goudron et des privilèges qui y sont associés. La production réapparaît au début du 18^e siècle lorsque d'autres experts du sud-ouest de la France sont envoyés à Baie-Saint-Paul. Finalement, sous l'intendance du néocolbertiste Gilles Hocquart, une nouvelle phase dans la production de goudron s'amorce liée au défrichage des terres pour l'agriculture, donnant ainsi une nouvelle base à l'économie locale durant les années 1730 et 1740.

Historians agree that the New France tar industry was born at Baie-Saint-Paul during the intendency of Jean Talon and, when the trade was reinvigorated under Gilles Hocquart in the 1730s, the valley of the Gouffre was again its principal centre. Subsequent perceptions and interpretations of this history¹ have been largely influenced by the work of two scholars. In 1927, Joseph-Noël Fauteux published his seminal *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français* in which he devoted a full chapter to the tar trade.² His sources were above all the official colonial correspondence,³ combined with 18th-century journals.⁴ Fauteux is also remembered for his somewhat harsh evaluation of Talon's industrial initiatives or rather, of the colony's unreadiness for such ambitious projects.⁵ Indeed, many of Talon's projects quickly withered away after the Intendant's departure in 1672 and were

not revived until the twenty-year intendency of Gilles Hocquart, from 1729 to 1748. Another scholar, canon Joseph Girard, published a detailed study of Talon's tarworks at Baie-Saint-Paul in 1934.⁶ If anything, Girard's interpretation was even harsher. His principal source was the legal file compiled by the Québec Seminary in 1672-1676 in a successful effort to expel the tarworks' new owners from Seminary lands. The tarworkers appear as unscrupulous speculators who misused their concession to gain control of the Baie-Saint-Paul waterfront, but were justly evinced by Monseigneur Laval who wished to establish a mission on these same lands. Both Fauteux and Girard paint Talon's initiative as a failure, which raises the question of why Baie-Saint-Paul re-emerged as the centre of the New France tar trade 60 years later. More recently, Paul Médéric Tremblay, working from a genealogical perspective, unearthed information from the intervening period and provided a counterpoint to the views of Fauteux and Girard. Although the State took a less prominent role in its development during these years, tar remained an important part of Baie-Saint-Paul history, not only in the giant and extremely well documented seigneurie of Beaupré west of the Gouffre river, owned by the Québec Seminary, but also in two small seigneuries to the east that are relatively unknown, the seigneuries du Gouffre and des Éboulements.

Colbertisme as context

The three phases of the Baie-Saint-Paul tar industry are respectively synchronized with the rise of Jean-Baptiste Colbert's policy of intervention in the French economy in the 1660s, the eclipse of these policies following the Dutch wars of 1672-1678, and the period of *néocolbertisme* under the Minister of State Fleury beginning in 1726. Inspired by a desire for economic autarchy, Colbert used state instruments to promote or create industries that were deemed vital to the French national interest. Frequently, these industries were also related to Colbert's project of

building a national Marine that would be able to compete with Holland, England and Spain. In practice, the Minister preferred a two-step *modus operandi* in launching a new industry. Initially, the State would finance the infrastructure and technical training. Once operational, the industry was transferred to private hands in exchange for the annual delivery to State warehouses of a fixed amount of produce at a fixed price, above which the new owners could produce and sell as best they might.⁷ Not surprisingly, Colbert's use of state instruments to stimulate industry was supported by the rising bourgeoisie, especially in the Atlantic ports where the risks and potential of maritime trade were keenly appreciated. At a time when political differences regularly spilled over into the religious debates of the time, the proponents of Colbert's national vision within the Marine, the bourgeoisie and the influential Paris Academies were broadly aligned with the Gallican, Jansenist and Franciscan movements. Their opponents were the landed French nobility and the Roman and Jesuit religious hierarchies. *Colbertisme* was more than a simple industrial initiative; it was tied to the ambitions and fluctuating political fortunes of the French bourgeoisie. In the 1660s, many of the Intendants who obtained sweeping new powers under Colbert's reformed administration, including Talon, were converts to *colbertisme*. They fell into disfavour during the later reign of Louis XIV and only after 1726, under Fleury, were *colbertiste* Intendants, Academicians and naval officers again named, among them Gilles Hocquart.

The Landes experiment, 1663-1678

The case of tar is an interesting example of *colbertiste* policy in action. Used as a waterproofing agent on ship's hulls and rigging, tar was essential to the creation of a national Marine. Yet most of its production took place in the Baltic under Dutch commercial control. To satisfy its appetite for tar, the French Marine relied on the very nation it was meant to confront. Tar also played a unifying role in the construction of a national Marine.

Traditionally, shipbuilders on the different coasts of France used various materials for protecting hull timbers from rot and shipworms. Whereas coal tar, or bitumen, was available throughout the Mediterranean since Antiquity, pitch obtained from the resin of live pines was traditionally used in the Atlantic ports and wood tar, obtained through dry distillation of dead trees, was marketed by the Dutch in the northern ports since the 15th century. Such regional diversity was an obstacle to a national Marine, since a vessel coated with pitch in Bayonne or La Rochelle could not be easily repaired in the Levant or Channel ports where pitch was unavailable. Of the three substances, wood tar was cheapest to produce industrially, easiest to use and, ultimately, could make a difference between French self-sufficiency and dependence on Dutch imports.

The Dutch were in fact the first to transform tar production into a commercially viable industry. Since time immemorial, small amounts of tar were distilled throughout Europe. It was obtained by slowly heating dead pine wood so that the resin inside became liquid and trickled out, while the wood was transformed into charcoal. Traditionally, however, tar extraction was a marginal activity intended to gain a final benefit from a dead tree.⁸ In a sustainable forest economy, tar was secondary to products such as rosin, pitch and turpentine made by collecting and heating the resin of live trees, much as maple syrup is produced today. Large-scale tar production bore a heavy environmental cost since it implied killing the trees.⁹ In the 16th century, Dutch merchants began encouraging the German peasants of Brandenburg to clear their forests and convert their lands to wheat production. Dead trees that were unsuited for timber could be profitably converted into tar. When German forests were depleted, Dutch tar merchants turned to Sweden and finally, in the 18th century, to Finland, or Ostrobothnia as it was then called. Industrial tar production required continual access to new forests, as well the cooperation of a forest population that was willing to abandon its subsistence way of life in favour of a grain-growing, cash economy. Dutch success in exploiting its Baltic hinterland and marketing bulk products such as wood, tar and wheat was the envy of customer nations such as France and England. As England sent its fleets into battle against Holland twice in the 1660s, Colbert also prepared his Marine for war.

To ensure a ready supply of tar, he turned first of all to the pine forests of the Landes where pitch was produced since the Middle Ages and, secondly, to the virgin forests of New France.

In 1663, acting under the orders of Colbert, the Intendant of Guyenne, Joseph Lombard, created a Royal Tar Manufacture, based at La Teste, near Arcachon in the Landes of Bordeaux. The peasant economy of this coastal region of sandy hills and lakes, extending from Médoc to Bayonne, was already based on the vast stands of maritime pine (*Pinus pinaster*) that were tapped for their resin. According to Lombard, "the pine is a source of prosperity in the Landes, and brings the inhabitants closer to a cash economy than in the rest of the country."¹⁰ Most of the resin trade was controlled by a certain Jean de Caupos, baron of Biscarrosse and "tout puissant en ces quartiers",¹¹ who purchased the resin products locally and marketed them in Arcachon and Bordeaux. Caupos and Lombard were to be Colbert's leading agents in the new venture, but the Manufacture still lacked the technical expertise to convert pines into tar on an industrial scale. In June 1663, the French ambassador in Sweden engaged the master *brûleur de goudron* Peter Arson (or Ericson) and his valet, or assistant, Hendrik Joos, and arranged their passage to the Landes. On a sandhill called Sanglarine, situated four leagues from La Teste and one league from Cazaux, the master tarworkers built their first oven and proceeded to demonstrate how tar was made. Lombard left a precise description of their operation:

"The said Arson and Joos had the workers collect about twenty cartloads of the driest dead pine wood, which was then split into pieces three feet long and one inch thick. At the same time, they brought in excavators for whom they traced an area where a basin was to be dug in the form of an inverted sugarloaf, four toises (8 m) in diameter and a toise and a half (3 m) in depth. Inside this basin, they had the workers excavate a drain to direct the tar [outside] to a recipient, and in the middle they placed a large stick upright, in the form of a large stave. The basin was then paved with tiles and mortar made of chalk and rich earth, the joints well sealed, and inside the basin they piled as much pine wood as possible. When the basin was full, Arson and Joos had the workers bring sod with which to cover the oven, and then they set the wood afire in the same manner as in a

*charcoal pit. Over three days and two nights, the wood was consumed as the tar flowed from it, and we all saw that the first experiment produced twelve barrels of good viscous tar."*¹²

In the following months, the industry radiated from the first oven and, by 1666, several hundred barrels were in storage at La Teste, waiting to be sent to the Brest arsenal. Plans were made for a warehouse holding 2,000 to 3,000 barrels.¹³ However, while Lombard and de Caupos were emphasizing their successes, the Manufacture was being sapped from within. Payment for tar was by weight, and peasants were caught placing rocks and earth inside the casks. As well, the customs at Buch was accused of tampering with weights.¹⁴ Quality was a frequent problem in the early years. The local people mixed green wood with dry dead wood, believing it to be better. When the wood was fired too hot, the resulting tar was too hard and would not penetrate the hemp ropes.

These growing pains were abruptly left without an expert remedy in 1664 when the two tarworkers, unaccustomed to the local climate, fell ill with fever and died. Another skilled craftsman named Elias Ahl¹⁵ was recruited in Sweden in 1666. His energy brought new success to the Manufacture which by now was operating ovens as far south as Bayonne. Elias Ahl was also a personality who shocked the French with his unusual manners. He smoked his pipe several times a day and carried a porringer (*écuelle*) for drinking *eau-de-vie* mixed with gunpowder. When his hosts worried that he too might catch fever, the *bon vivant* declared that when someone in his country fell ill, his friends and neighbours brought him food "and they all ate good meals until the patient died or recovered".¹⁶ This character also turned out to be a daring fraud. In November 1670, while in Rochefort to settle the Manufacture's accounts, he boarded a Flemish ship and escaped with 21,000 livres intended for advance payments and equipment for the peasant producers.¹⁷ This blow on the eve of the Dutch war nearly brought the Manufacture to its knees and only the tireless work of Joseph Lombard ensured that production continued.

In 1672, the year hostilities broke out, Lombard prepared a technical treatise in which he recapitulated the Swedish methods and made a census of all the new-style ovens operating in the Landes.

Lombard named over 70 ovens, mostly clustered west of lac Sanguinet, between Cazaux and Biscarosse, and in the central Landes between Labouheyre and Pissos.¹⁸ A decade after the first experiment, annual production had reached 3450 *barils* or nearly 300 *tonneaux*,¹⁹ enough to outfit over a hundred first-rate vessels²⁰ and fully a third of the Marine's annual consumption of 10,000 *barils*.²¹ With the return of peace, Colbert judged that the industry could henceforth live on its own, and withdrew the State from its earlier practice of advance contracts and guaranteed purchasing. The period of the Royal Manufacture thus came to a close. Despite its risks and early difficulties, the *colbertiste* experiment of implanting foreign technical knowledge in France, financing the start-up of a new industry and modernizing a traditional forest economy could justly be considered a model of its kind.

Birth and failure of Talon's tarworks at Baie-Saint-Paul, 1669-1676

While in La Rochelle in June 1669, Jean Talon hired three *brûleurs de goudron* from the "montagne d'Arcaxon", as well as a *valet* of the colourful Elias Ahl, to travel to Canada and "work in teaching the inhabitants to make tar just as they are presently teaching the villagers of the Landes".²² At the time, Talon was in France between two postings in Québec.²³ During his sojourn in France, from December 1668 to July 1669, Talon met with Colbert who did not hide his satisfaction with the youthful Intendant's accomplishments and introduced him to the King. This sojourn marked the conversion of Talon's industrial programme to the *colbertiste* formula of transplanting technical knowledge and eventually transferring the state's Manufactures to private hands. In addition to the *brûleurs de goudron*, he also hired other skilled craftsmen.²⁴ In many ways, the industrial initiatives undertaken by Talon were the colonial counterpart to Colbert's home policy of national autarchy. The principal trades encouraged by the Intendant were all related to the Marine and their surpluses were intended to stimulate the colony's maritime trade in general. In addition to the vital shipbuilding trade, Talon underwrote the production of hemp for ropemaking, tar for waterproofing timbers and ropes, cloth weaving for sails, a bakery for ship's biscuit and a brewery for ship's beer.²⁵

Although Talon remained in France only seven months, he was absent from

Québec for nearly two years, from November 1668 to August 1670. Sailing from La Rochelle on 15 July 1669, shortly after the four tar specialists were engaged, his ship was beaten back by contrary winds and failed to reach the New World. It was forced back to Lisbon where it wrecked while crossing the bar into the Tagus. After a winter in the Portuguese capital, the Intendant set out again in spring and reached Québec on 18 August 1670, after stranding once again near Tadoussac.²⁶ The lost months proved to be fatal for his Baie-Saint-Paul venture.

The master *brûleur de goudron* Arnaud Alix arrived in Québec before Talon, in the spring of 1670, along with his *valet* Ivan Dome²⁷ and two other tar professionals whose identities remain uncertain.²⁸ Possibly, they were another tradesman named Guy Vacher and the La Rochelle *négociant* Léonard Pitoin, both of whom were subsequently associated with the Baie-Saint-Paul tarworks (see below). Alix immediately set out for the valley of the Gouffre and, before the season ended, had built a tar oven according to the Swedish model, a workshop and a dwelling for the workers. He even demonstrated the feasibility of producing tar from the local red pine (*Pinus resinosa*) and scorched at their base enough trees to produce 1,500 feet of timber, killing them so that their sap would settle in the stump and mature into black tar.²⁹ Only one flaw appeared in his conquest of the Canadian forest. Without Talon's direction or any knowledge of the local geography or politics, he had erected the tarworks on the wrong side of the Gouffre river. Instead of choosing the King's Lands on the left bank where Talon had some jurisdiction, he placed it on right bank, within the seigneurie of Beaupré that belonged to Monseigneur Laval, who was hardly a friend of the Intendant marooned in Portugal. However, Laval was also preparing a sojourn in Paris³⁰ and the tar experiment pushed on. In the summer of 1671, leaving the trees scorched the previous year to further "ripen", Alix had dead pine wood brought to the tarworks, or *goudronnerie* as it came to be called, and produced the first batch of tar. Local inhabitants and soldiers were recruited to help, so as to learn the trade and diffuse their newfound knowledge throughout the colony. The experiment resulted in eight *barils* of tar, which Alix judged to be the equal of any that could be had in Europe. Two casks were sent to France, one to Dieppe and the other to La Rochelle, to

be evaluated by the Marine's inspectors.³¹ To this point, Talon's experiment closely mirrored that of Joseph Lombard in 1663. Talon now sought to transfer his investment to private hands, again following the Colbertian model. A local inhabitant, Pierre Dupré, had been recruited to learn the trade and was prepared to accompany Léonard Pitoin in running the new enterprise. The two men had complementary skills. Pitoin could read and write, and had the knowledge and contacts needed to carry out the commercial aspects of the tar trade. Dupré, while illiterate, was a steady frontiersman with the ability to carve an enterprise out of sheer wilderness. In August 1672, only weeks before Talon's departure, Pitoin and Dupré sat down with the Intendant to negotiate the transfer agreement.

The essential aspects of the agreement called for the two businessmen to assume the ownership and operation of the tarworks built and equipped at the King's cost. This included 8,000 red pines that had been scorched, a house "*sur solive*" built to lodge the master *goudronnier* and his workers, the oven itself and all the tools, equipment and utensils found in the workshop and the surrounding hills that were needed to operate the enterprise. Pitoin and Dupré were also authorized to prospect for other stands of red pine that could be exploited. For one year, they could retain the instruction of Arnaud Alix and the services of his *garçon*, Ivan Dome. Finally, the two received 80 *arpents* of land, to be taken "on the St. Lawrence beyond the little river that flows into the bay St. Paul". In exchange, Pitoin and Dupré agreed to remit free of charge, for eight years, a small number of *barils* of tar to the King's Warehouse, deliverable each year on the bank of the St. Lawrence at Baie-Saint-Paul. Above this tar provided at their cost, they were to all their produce to the State at the rate of 15 *livres* per *baril*. The King's Warehouse would furnish the casks and retained ownership thereof.

Two separate notarial contracts were eventually drawn up. The first, having been signed by Pitoin and Dupré on 27 August, was refused by Talon and thus cancelled.³² The second contract, dated 17 September, contained slightly different details and was duly signed by all parties.³³ Considering the legal wrangling that was to follow, it seems that Pitoin and Dupré based their subsequent actions on the first contract which granted them more concessions and was

less onerous in its demands on them. For example, the first contract specified that the State would pay the salaries of Alix and Dome, while the second stated only that the two workmen could be employed in the tarworks if Pitoin and Dupré so desired.³⁴ The first contract specified that each of the two partners would remit two *barils* free of charge annually for eight years, for a total of 32 *barils*. The second required them to provide together three *barils* free of charge annually for three years, followed by twelve *barils* annually for five years, for a total of 69 *barils*.³⁵

A critical difference was in the description of the eighty *arpents* of land accorded to Pitoin and Dupré. The first contract specified that fifty *arpents* would be taken "from the base of the hillside to the river" and another thirty *arpents* "from the base of the hillside going upstream along the said river of the concession".³⁶ The concession's proximity to the St. Lawrence was intended to afford them all the space and "comodity" needed to exploit the valley's timber for pitch, rosin and tar. In the second contract, the concession of land was described only as "eighty *arpents* for planting trees, to be taken on the St. Lawrence, beyond the little river flowing toward the bay St. Paul".³⁷ Perhaps no difference was intended, but the lack of precision in the second document left much open to interpretation.

During the following years, Pitoin and Dupré cleared land along the edge of the St. Lawrence, on the right bank of the Gouffre River, apparently believing that this was their right. Nonetheless, when Monseigneur Laval returned to Québec in 1675, he instructed his procuror Jean Dudouyt to take legal action to eject the two businessmen, who were forced to leave Baie-Saint-Paul the following spring, to their great chagrin.³⁸ In place of their enterprise, Laval would build a mission and a sawmill. Dudouyt's legal file, conserved at the Archives du Séminaire de Québec,³⁹ shows that Laval successfully contested the legality of the land titles given by Talon to the two businessmen at Baie-Saint-Paul and was able to show that they had never honoured their agreement with Talon to produce tar. Indeed, no reference can be found to suggest that the two *goudronniers* succeeded in producing more than a few casks of tar before the oven's masonry was shivered by an earthquake in 1673.⁴⁰ Nor do we find any evidence that Alix or Dome

continued their work in New France, although a certain Guy Vacher was hired to run the tarworks on 13 October 1672.⁴² A month later, Vacher was still in Québec where several notarial acts contain his signature over the next years. It seems doubtful that Vacher ever worked at Baie-Saint-Paul with Pitoin and Dupré and he may even have leagued against them for, in one 1674 act, his signature appears alongside that of the Seminary's procuror Dudouyt.⁴² In evicting the two businessmen, Dudouyt also gained control of their contract with Talon, which he promptly rescinded to the Keeper of the King's Warehouse, Philippe Gaultier de Comporté.⁴³ The latter, as member of the Conseil Souverain and Provost, dissolved the Manufacture on 13 June 1676.⁴⁴ Talon's experiment in tar production thus appeared to have ended brutally as a result of the initial error of placing the Manufacture in the seigneurie of Beaupré. Nevertheless, Léonard Pitoin, from his home in La Rochelle, sought to redress the situation through legal recourse until shortly before his death in 1679.⁴⁵

Of the questions remaining from Talon's venture, that of the tarworks' location has never been resolved. Joseph Girard reasoned that the *goudronnerie* lay on the right bank of the Gouffre, within the seigneurie of Beaupré.⁴⁶ According to his analysis, the oven was far from the St. Lawrence, for Pitoin and Dupré complained of the bad roads leading to it and sought to improve their situation by transferring their operations to the waterfront.⁴⁷ Girard's view is confirmed by the circa 1680 *Carte de la mine d'argent* by Jean-Baptiste Franquelin, which indicates the *goudronnerie* including the master's house on the right bank of the Gouffre, vis-à-vis the second forested mountain from the coast.⁴⁸ More precisely, a map dated 1716 by Paul Médéric contains the legend *Côte Saint-Lazare ou de la Vieille Goudronnerie* on the flanc of the Mont des Florents, some 8 km inland on the right bank of the Gouffre.⁴⁹ A final clue that Talon's tarworks may lie in this part of the valley comes from local toponymy. The old road along the right bank is named the chemin La-Ré-Mi, while in 1729 a tarworks in this area was named "la Rémy" (see below). As well, the stream spilling into the valley at the Mont des Florents is named the Rémy. No clear origin for these consonant yet somewhat improbable place names has been

documented previously.⁵⁰ However, the initial contract between Talon and the two *goudronniers* stipulated that the tar owed to the State was "payable each year on the day and feast of St. Rémy" (1 October).⁵¹ The place name may thus derive from the feast of St. Rémy, or "la Rémy", when the tar was hauled down to the St. Lawrence.⁵² If so, it is related historically to other place names in the valley such as the *ruisseau des Goudronniers* in the Bas-de-la-Baie (also called the *ruisseau Verreault*)⁵³ and the first and second *rangs de la Goudronnerie* on the left bank of the Gouffre.⁵⁴

An unexpected continuity, 1676-1729

The pitiless dismantling of Talon's experiment in *colbertiste* tar production begs the question of how the trade survived at Baie-Saint-Paul and even flourished a half-century later. When Dudouyt ceded the tarworks contract to Comporté, the affair was legally closed.⁵⁵ Yet Comporté, as Keeper of the King's Warehouse in Québec and responsible for equipping the military's boats, had an interest in maintaining production. As well, Pierre Dupré, the silent partner in Talon's original venture, remained in the Gouffre valley. When he and Léonard Pitoin were evicted from the seigneurie of Beaupré in 1676, Dupré moved to the King's lands on the left bank of the Gouffre where he homesteaded in the area of the *ruisseau de la Goudronnerie*.⁵⁶ Following Pitoin's deathbed renunciation of any claim on the tarworks in 1679, he too renounced his claim. Shortly after, in 1682, he received a small seigneurie on the left bank of the Gouffre, a concession that speaks eloquently of his continued good relations with the government.⁵⁷ Dupré chose not to improve his seigneurie by conceding farm lands. Instead, he exploited the forested hillsides, built a sawmill on the Ruisseau aux Rats musqués, some 8 km inland along the Gouffre.⁵⁸ It is not known whether he produced tar in this area known today as the *rang de la Goudronnerie*. In 1691, Dupré accompanied two shipwrights sent by the Intendant to prospect for timber. They reported that tar could be had from the local pine stands and, with a good master craftsman from France, it would be easy to use the old oven that still remained.⁵⁹ When Dupré died, his heirs foresook the secluded homestead on the Ruisseau des Rats musqués and built a new manor on the bank of the St. Lawrence. Respected, industrious but unable to read or write, Dupré left hardly any written legacy and his precise role in transmitting the

technical knowledge he gained from Arnaud Alix remains conjectural.

On the right bank of the Gouffre, in the seigneurie of Beaupré, no tar was produced until the end of the 17th century, for the Seminary account books from this period are silent on the subject.⁶⁰ In 1702, a Québec merchant named Lachenaye again raised the question of producing tar at the old oven.⁶¹ Finally, in 1706, the Intendant Michel Bégon responded by transferring to Baie-Saint-Paul, from Acadia, a master tarworker and three *garçons* from La Teste de Buch in the Landes.⁶² The four craftsmen worked at Baie-Saint-Paul in 1707 and 1708, but their salaries were deemed too expensive for the amount of tar produced.⁶³ Indeed, the King's Warehouse Keepers preferred soldiers from tarworking families rather than French craftsmen or local inhabitants, in order to reduce labour costs.⁶⁴ In this context, the Seminary indicated to the government in 1709 that it were ready to put its settlers to work in fabricating tar.⁶⁵ The Seminary seems to have honoured this intention for, in 1712, Baie-Saint-Paul was the first and only "parish" in New France to produce tar.⁶⁶ The following year, a forest fire swept through the valley, burning the tarworks to the ground. The grounds had to be cleared of debris, the workers' houses rebuilt and fresh timber prepared to feed the two existing ovens. By 1718, production had recovered to the pre-fire level of 200 to 300 *barils*.⁶⁷ The Intendant helped by sending an officer named Chevigny, who had prior tarworking skills, to direct the workmen.⁶⁸ As well, the King's Warehouse sent supplies, some of which were lost in June 1721 when the *canot* bringing them capsized in the Gouffre, drowning one man.⁶⁹ The travails of the reborn *goudronnerie* nevertheless bore some rewards, for the King's Warehouse no longer imported tar from Rochefort as it had done in the 17th century.⁷⁰ By no means, however, could the Seminary's tarworks be considered a great success.

A genuine tar industry was eventually founded by members of the Tremblay family. Of three brothers who came to Baie-Saint-Paul, two farmed on the right bank of the Gouffre while the third, Pierre, purchased the small seigneurie des Éboulements,⁷¹ next to that of Pierre Dupré, to the east along the St. Lawrence. Contrary to his discrete neighbour, Tremblay cleared land, recruited settlers and even exploited

timber on the King's land further inland, earning himself a slap on the wrist in 1710.⁷² In 1725, his sons began to produce tar.⁷³ The younger Pierre obtained the Intendant's authorization to build ovens and workers' lodgings on the heights of Cap-aux-Corbeaux.⁷⁴ His brother Michel obtained permission from the Seminary to build a new oven on the right bank between the Rémy River and the Rivière des Mares,⁷⁵ not far from the *Vieille Goudronnerie*. After Michel's death in 1728, two of his sons continued the enterprise. One, Michel, stayed with the tarworks on the Seminary's land and, in 1743, obtained the concession to the entire Rémy valley that was rich in timber. The other, Pierre, moved across the Gouffre in 1734 to work an oven on the left bank, at Cap-Martin. It is unclear whether he built a new oven or exploited an existing one dating from the time of Pierre Dupré, but his operation gave the area its present name of the *rang de la Goudronnerie*.⁷⁶ Thus, largely on their own initiative, the Tremblays were quickly making tar at three locations, one in each of the three seigneuries in the area: Cap-aux-Corbeaux in les Éboulements, La Rémy in Beaupré, and Cap-Martin in the Gouffre.⁷⁷ In the years 1726-1728, due entirely to the productivity of the Tremblay ovens, the King's Warehouse began exporting tar to Rochefort in significant quantities.⁷⁸ When a new Intendant determined to encourage tar production in New France arrived in September 1729, Baie-Saint-Paul already possessed a thriving industry.

The golden age of tar under Gilles Hocquart, 1729-1748

In France, the nomination of André Hercule de Fleury as Minister of State in 1726 signaled a return to *colbertiste* industrial policies. Fleury chose as his Intendant in New France the young and urbane Gilles Hocquart, who revived State interest in such colonial products as iron, ships and, not least, tar.⁷⁹ Hocquart's long intendency, from 1729 to 1748, brought the industrial success that had eluded Talon. His strategy for encouraging tar production, which by this date was thriving in the British colonies, was threefold. Firstly, he raised the price per *baril* offered by the King's Warehouse, from 15 to 25 *livres*. Secondly, recognizing the labour-intensive nature of tar production and the scarcity of manpower in the colony, he put his soldiers at the disposal of prospective entrepreneurs for the tasks of collecting wood and handling casks.⁸⁰ Thirdly, faced as Talon had been by the

lack of technical knowledge among potential producers, Hocquart sought to implant technical knowledge of the tar, pitch and resin trades. However, contrary to Talon and Bégon after him, Hocquart did not recruit skilled tradesmen but employed educated Marine guards, experiments and written treatises on the subject to diffuse knowledge more efficiently. Soon, tarworks were operating at six locations in New France.⁸¹

In 1732-1733, the officer in the Rigaud company by the name of Chevigny, who had already worked at Baie-Saint-Paul and appears to have had prior tarworking experience, travelled to Maransin in the Landes to gain additional training.⁸² He brought his knowledge to bear at Baie-Saint-Paul and elsewhere in 1734-1735. Chevigny knew the pitch and rosin trades, involving the extraction of resin from live trees and distilling it into yellow-coloured products of various densities, from liquid turpentine to tacky pitch (*brai jaune*) to hard rosin (*arcanson*). He also had the skills to separate the emulsifying components of tar into red turpentine and black pitch, both tacky (*brai noir*) and hardening (*poix*). His prized instrument was a 225-litre copper pot that he used to distill resinous products. Chevigny arrived in Baie-Saint-Paul in April 1734 to begin extracting resin from the local pines for the production of pitch and rosin. Travelling a league and a half inland (8,3 km) where the tarworks of La Rémy and Cap-Martin were located, he first tapped the white pines on the steep hillsides of the seigneurie du Gouffre, then crossed the river on 15 April to repeat the exercise in a grove of red pines, again working on the hillsides. He then repeated the work, spending eight days on the left bank where spring came earlier, then eight days on the right, until the sap apparently ceased to flow. The officer's zealous experiment persuaded him that the Baie-Saint-Paul climate was too cool for a profitable resin trade - or perhaps the seasonal contrast was too great - and he suggested that the Montréal region might be more suitable.⁸³

Hocquart also obtained a technical instruction on the tar and resin trades, written by two French master tarworkers named Miton and d'Erchigny who had hosted Chevigny in the Landes.⁸⁴ This work, the oldest known of its kind after Lombard's 1672 treatise, was distributed to interested colonists.⁸⁵ Interestingly, it was after this first attempt at educating tarworkers, in 1739, that the Lombard

treatise was published in Bordeaux.⁸⁶ Such scholarly exchanges on forestry subjects were increasingly frequent during the intendancy of Hocquart, as the forests of New France came to the attention of several members of the Académie royale des Sciences. Henri-Louis Duhamel du Monceau corresponded with a doctor in Québec named Gaultier who provided him with daily temperature readings from 1742 to 1744, using a thermometer developed by Réaumur after the coldest French winter in memory in 1709.⁸⁷ Gaultier also provided a text on Canadian methods of making dry pitch and rosin that Duhamel du Monceau published in 1755.⁸⁸ In 1749, the doctor accompanied Pehr Kalm on his excursion to Baie-Saint-Paul, where the member of the Swedish Royal Academy visited a "tar pit" at the foot of Cap-aux-Corbeaux. Kalm was surprised by the oven's small size but was reassured that larger ones existed further inland. The botanist concluded, apparently without guessing the historical meaning of his words, that the Baie-Saint-Paul ovens were precisely like those of his own country.⁸⁹ Such a density of trans-Atlantic exchanges would have been unthinkable at the time of Jean Talon and underscores the evolution of scientific and technical knowledge in the colony since the early 1670s.

Conclusion

By way of conclusion, a few extracts from an ongoing enquiry into the memory of the tarworks at Baie-Saint-Paul help to understand the social importance of this historical industry. Most people in the rural Baie-Saint-Paul area are aware of the large oven whose remains emerge from a field beside the rang de la Goudronnerie, even though its history is largely unknown. The ruin is a setting for childhood memories as well as the occasional adult story. Versions of traditional *contes*, with moral overtones, integrate the themes of a cash economy, notarized property titles and avarice, and are adapted to the tarworks sites. It is tempting to see these stories as an outgrowth of the modernizing impact of *colbertiste* policies. As well, in a radius of two or three kilometres around the *goudronnerie*, we find vestiges and memories of an extended tarworkers' landscape. Firstly, in the forested hillsides, trees bearing the characteristic vertical scars for extracting resin were still standing as late as the 1950s, presumably dating from the French régime. Residents who selectively harvest white or red pines on the hillsides are aware of large stumps

known as *souches à goudron* that were left to "ripen" but were never used. The lines of woodland "roads" do not change, even though they may be left to grow over during a generation when access to a specific area is not needed. Such physical remnants of the tar industry are embedded in local landscape knowledge. Secondly, in farmland areas around Baie-Saint-Paul, residents see their agricultural landscape as a tangible link to the 18th-century tarworks. According to local family traditions, clearing the pine forests for tar allowed the lands to be tilled by future generations. Today's farms on the upper terraces are seen as a legacy of the pioneering tarworkers. Thus, while the oven on the rang de la Goudronnerie is a visible repository of cultural memory, neighbouring forest and farming lands are also replete with vestiges and memories of the proto-agricultural landscape, all knitted together into a coherent whole.



Notes :

- 1 Cf. N. Perron and S. Gauthier, *Histoire de Charlevoix*, Collection "Les Régions du Québec" (Québec: Presses de l'Université Laval, 2000), pp. 94-96.
- 2 J.-N. Fauteux, *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français*, 2 vols. (Québec, 1927), II, p. 308-330.
- 3 National Archives of Canada (NAC), Ottawa. Série C 11 A, Correspondance générale, vols. 2 (1666, p. 337), 3 (1670, pp. 82, 88, 90, 190), 4 (1673, p. 90), 11 (1691, pp. 497-502), 24 (1706, pp. 86-97), 28 (1708, pp. 191-204), 29-4 (1708, pp. 821-823), 36 (1718, pp. 24-28, 127-129), 41 (1720, pp. 18-25), 49 bis (no date, pp. 350-352), 51 (1729, pp. 218-221), 53 (1729, pp. 151-154), 55 (1731, pp. 41-45), 58 (1732, p. 412), 59 (1733, pp. 57-58), 64 (1735, pp. 39-46), 71 (1739, pp. 215-220), 83 (1745, pp. 374-386).
- 4 G. de Catalogne, "Mémoire de Gédéon de Catalogne sur les plans des seigneuries et habitations des gouvernements de Québec, les Trois-Rivières et Montréal", 1712. *Bulletin des recherches historiques*, vol. XXI (Québec, 1915), p. 258-259 et 325-326; L. Franquet, *Voyages et mémoires sur le Canada*, 1752 (Montréal, Éditions Élysée, 1974), p. 82-86; P. Kalm, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, traduction annotée du journal de route par J. Rousseau et C. Béthune avec le concours de P. Morrisset (Montréal, Pierre Tisseyre, 1977), p. 386-387, 395.
- 5 J.-N. Fauteux, *op. cit.*
- 6 J. Girard, "La goudronnerie de la baie Saint-Paul", *Bulletin des recherches historiques*, vol. 40 (1934), pp. 467-486, 552-566.
- 7 F. Loirette, "Aux origines d'une vieille industrie landaise. La Manufacture royale de goudron des Landes". Extrait du *Bulletin de la Société de Borda*, Auch, Frédéric Cocharaux, 1960. Archives départementales de Gironde, 5389 (L. 172), Bib. mun. de Bordeaux, Br 11.909.
- 8 F. Loirette, *op. cit.*
- 9 N. Perron and S. Gauthier, *op. cit.*, pp. 94-96.
- 10 "...le pin fait la prospérité des habitants des Landes, et les rend plus pécunieux que le reste du pays", cited in F. Loirette, *op. cit.*, pp. 363-381, n. 8. Despite quoting it, F. Loirette (*ibid.*, n. 8, 9, 12) gives no reference for Lombard's 1672 *Mémoire*. To date, we have not located this document.
- 11 F. Loirette, *op. cit.*, p. 366.
- 12 Cited in F. Loirette, *op. cit.*, p. 368: "Les dits Arson et loos auroient fait amasser environ vingt charetées de bois de pin mort, et du plus sec, qu'il auroient fait réduire en billes de trois pieds de long, et d'un pouce de grosseur, et en même temps fait venir des terrassiers auxquels ils auroient fait tracer sur la superficie de la

terre qu'il auroient fait creuser un bassin en forme de pain de sucre renversé, ayant en sa superficie quatre toises de diamètre, et une toise et demi de profondeur, duquel bassin ils auroient pratiqué un canal pour conduire le goldron dans le réceptacle, et mis une grande perche au milieu, toute droite, en forme de bourdon, ledit bassin ou four étant pavé de carreaux ou parement de brique cimenté avec de la chaux, terre grasse et bien jointoyée, dans lequel bassin on auroit rangé lesdites billes de bois de pin, tout autant qu'il s'y en est pu placer pour remplir entièrement ledit bassin, lequel étant comblé, lesdits Arson et loos auroient fait porter du gazon pour en couvrir ledit four, après quoi il y auroient mis le feu, tout ainsi qu'à une charbonnière, et pendant trois jours et deux nuits que ledit bois s'est consommé à écouler la matière, nous avons tous vu que le premier essai a rempli douze barils de goldron bien coulant."

- 13 F. Loirette, *op. cit.*, p. 371.
- 14 *Ibid.*
- 15 Panu Nykänen, a specialist in the history of tar at Helsinki University of Technology, believes the three tarworkers to be Dutch immigrants in Swedish Ostrobothnia, today Finland. Pers. comm., 2002.
- 16 "...de la mangeaille, et tous font bons repas jusqu'à crever ou guérir" (Loirette 1960: 372).
- 17 F. Loirette, *op. cit.*, p. 372-373.
- 18 *Ibid.*
- 19 Twelve barils equalled a tonneau of freight.
- 20 According to G. Fournier, *Hydrographie* (1643), a first-rate vessel needed 30 barils of tar and a frigate, 12 barils. Cited in F. Loirette, *op. cit.*, n. 4.
- 21 R. Mémain, *La Marine de guerre sous Louis XIV. Le matériel, Rochefort, arsenal, modèle de Colbert* (1936), p. 754. Cited in F. Loirette, *op. cit.*, n. 4.
- 22 "...travailler à instruire les habitants à y fere le goldron tout de mesme qu'ils font à présent tous les vilageois des Landes". Cited in F. Loirette, *op. cit.*, p. 372, n. 38. Cf. R. Aujan and F. Thierry, *Histoire des produits résineux landais*, Collection "Regards sur le Pays de Buch" (Arcachon: Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch, 1990), p. 70.
- 23 Talon first arrived in New France in September 1665 and finally left in November 1672.
- 24 A. Vachon, "Talon, Jean", *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 1 (1000-1700) (Québec: Presses de l'Université Laval, 1967), p. 636.
- 25 J.-N. Fauteux, *op. cit.*
- 26 A. Vachon, "Talon, Jean", *op. cit.*, p. 638.
- 27 Notary R. Becquet, 27 August 1672, ANQQ, 6391, cahier 14, fols. 33v-34v.
- 28 We have not been able to locate the engagement act of June 1669 at La Rochelle.
- 29 J. Girard, *op. cit.*, p. 470.
- 30 Laval left Québec in the fall of 1671 and returned in September 1675. A. Vachon, "Laval, François de", *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 2 (1701-1740) (Toronto, University of Toronto Press, 1969), p. 368.
- 31 J. Girard, *op. cit.*, p. 471.
- 32 Notary R. Becquet, 27 August 1672, ANQQ, 6391, cahier 14, fols. 33v-34v.
- 33 Notary R. Becquet, 17 September 1672, ANQ-Q, 6391, cahier 14, no. 565.
- 34 27 August 1672: "... et pour qu'ils puissent mieux réussir dans cette entreprise et satisfaire aux clauses de ce traité, ledit Seigneur Intendant audit Roy a accordé la continuation des instructions du Sieur Arnaud d'Alix maître goldronnier qui en leur présence exploitera en fourneau le bois, pour leur enseigner la méthode de faire l'extrait et la cuisson du goldron bon et louable, et encore de laisser avec eux Sieur Jean Dome, garçon dudit Arnaud d'Alix, pendant six années s'il leur est nécessaire, pendant lequel temps ledit Seigneur Intendant audit Roy s'oblige de payer tant audit maistre qu'à ceux qui assisteront à cette opération les vivres et les gaiges..."
- 17 September 1672: "... et pour qu'ils puissent mieux réussir dans cette entreprise et satisfaire aux clauses de ce traité, ledit Seigneur Intendant audit Roy a accordé la continuation en instruction du Sieur Arnaud d'Alix maître goldronnier qui est en leur présence exploitera en fourneau le bois, pour leur enseigner la méthode de faire l'extrait et la cuisson du goldron bon et louable, et encore de laisser avec eux le Sieur Jean Dome, garçon dudit Arnaud d'Alix, pendant une année s'il leur est nécessaire..."
- 35 27 August 1672: "...lesdits Pitoin et Duprez se sont obligés de fournir pendant huit années dans les magazins de Sa Majesté chacun deux barils de goldron bon loyal et marchand..."
- 17 September 1672: "...lesdits Pitoin et Duprez promettent et s'obligent solidement l'un pour l'autre

- et chacun d'eux un seul pour le tout sans division [illisible] de fournir et livrer pendant huit années aux ordres de Sa Majesté par chacun an le nombre, Scavoir, les trois premières années de neuf barils de goldron, plus cinq autres de douze barils de goldron, le tout pour et par chacune en cellier, bon loyal et marchand..."
- 36 This stream would appear to be the ruisseau Verreault, also named ruisseau des Goudronniers according to the municipal sign located on its bank in the Bas-de-la-Baie.
- 37 On 27 August 1672: "...la quantité de quatre vingt arpents de terre au dela de la Petite Rivière tirant vers le lieu de la baye St Paul à prendre sur le fleuve St Laurent, Scavoir cinquante arpents depuis le pied du costeau jusqu'à la rivière, et trente arpents du pied du costeau en remontant sur ladite rivière de ladite concession pour que par cette proximité ils auront(?) place en comodité de vaquer à l'exploitation du bois préparé à faire bray, raisine et goldron dont il y a grand nombre audit lieu de la baye St. Paul..."
- On 17 September 1672: "...avec une concession de quatre vingt arpents de terre pour planter en bois debout, à prendre au-delà de la petite rivière tirant vers la baye Saint Paul sur le fleuve St Laurent..."
- 38 This episode is the subject of the study by Joseph Girard, *op. cit.*
- 39 Archives du Séminaire de Québec, Fonds Séminaire, 28, nos. 1 à 17 (1672-1677).
- 40 ANC, Correspondance générale, C11A, vol. 4, p. 25v (Talon to Frontenac, 13 November 1673): "Les brusleurs de goldron qui estoient dans la Baye Saint-Paul en ont fait quelques bariques, mais les trembleterres ont gasté les fourneaux."
- 41 13 October 1762. Pitoin and Dupré engage Vacher, menuisier at Québec (Notary R. Becquet, ANQ-Q, 6391, cahier 15, no. 590).
- 42 16 June 1672, Guy Vacher, resident of Québec, appears as a witness (notary Romain Becquet, ANQ-Q, 6391, cahier 14, no. 563); 10 September 1672, marriage of Guy Vacher, menuisier at Québec (R. Becquet, ANQ-Q, 6392, cahier 14, fols. 37r-v); 17 November 1673, annulment of the marriage (marginal note to marriage contract) (R. Becquet, ANQ-Q, 6392, cahier 14, fols. 37r-v); 16 August 1674, signature of Guy Vacher of Québec, with that of Laval's procurator Dudouyt (R. Becquet, ANQ-Q, 6392, cahier 20, no. 740; 26 August 1674, signatures of Guy Vacher (R. Becquet, ANQ-Q, 6392, cahier 20, no. 745 adn 746); 12 September 1674, signature of Guy Vacher along with those of Jacques Riâu Sieur de l'Espérance and Jean-Baptiste Cosset, *huissier royal*, in reference to an act of 20 March 1674 passed at Nantes (R. Becquet, ANQ-Q, 6392, cahier 20, no. 752); 13, 14 and 17 September 1674, signatures of Guy Vacher (R. Becquet, ANQ-Q, 6392, cahier 20, nos. 753, 754, 755 (with Charles Bazire), 756, 758, 759).
- 43 J. Girard, *op. cit.*, pp. 554, 557.
- 44 N. Tremblay, *op. cit.*, p. 7.
- 45 J. Girard, *op. cit.*, p. 565, gives the date of Pitoin's testament and acceptance of the judgement on 9 July 1679, in La Rochelle. Dupré accepted the judgement soon after in Québec, on 27 August 1679; the Seminary waited until 22 January 1691 to depose its file on the matter with the notary Jacques Rageot in Québec. N. Tremblay, *St-Pierre et St-Paul de la baie St-Paul* (Québec, Laflamme, 1956), p. 7.
- Girard's judgement of the "fourberie" (*op. cit.*, p. 564) of Pitoin and Dupré: "L'affaire et bien finie. Tout le monde dut en éprouver du soulagement. Mgr de Laval va commencer l'oeuvre de colonisation dans la Baie St-Paul pendant que nous retournons à la goudronnerie" (*ibid.*, p. 566).
- 46 J. Girard, *op. cit.*, p. 469.
- 47 J. Girard, *op. cit.*, p. 483: "[Pitoin et Dupré] continuent sur le même mode pour démontrer que Talon aurait eu l'intention des leur accorder toute la baie: c'est qu'il plaça lui-même les goudronniers dans un lieu différent de la première goudronnerie, à cause des mauvais chemins qui y conduisaient, et qu'il leur inspira d'en faire peu à peu une nouvelle sur le bord du fleuve."
- 48 Cf. M. Lessard, *L'île d'Orléans. Aux sources du peuple québécois et de l'Amérique française* (Montréal: Éditions de l'homme, 1998), p. 130.
- 49 Paul Médéric, *Messieurs du Séminaire, "Cahiers d'histoire régionale", Série A, 2* (Baie-Saint-Paul, 1975), p. 216.
- 50 "Rémy, Rivière", Commission de toponyme, *Noms et lieux du Québec. Dictionnaire illustré* (Saint-Foy: Les Publications du Québec, 1994).
- 51 Notary R. Becquet, 27 August 1672, ANQ-Q, 6391, cahier 14, fol. 33v: "...payable par chacun an, au jour et feste de St. Rémy..."
- 52 It may be relevant that in 16th and 17th-century Bordeaux, contracts for tar and resin products from the Landes were prepared by notaries working at or near the St. Rémy church square (place Saint-Rémy), sometimes called "La Rémy" today.
- 53 This stream formed a boundary of the goudronniers' concession given to them by Jean Talon.
- 54 This part of the valley contains the prominent vestige of an early tar oven on the east side of the rang Saint-Laurent, some 200 metres north of the rang Sainte-Croix.
- 55 J. Girard, *op. cit.*, p. 554 and 557.
- 56 He farmed this location in 1680. M. Brassard, "Histoire de Ville Baie-Saint-Paul", *Revue Charlevoix*, 13 (décembre 1991), pp. 2-34, esp. p. 10: "Depuis 1680, ce dernier cultivait un lopin de terre de quatre arpents aux limites nord de son futur territoire."
- P. Médéric left a description of Dupré's house and property on the Ruisseau de la Goudronnerie. Les Seigneurs du Gouffre (Québec, Baie Saint-Paul, Cahiers d'histoire régionale, 1973), p. 55.
- 57 P. Médéric, *Les seigneurs du Gouffre* (*ibid.*), p. 18-19
- 58 P. Médéric, *ibid.*, p. 30-31. This sawmill is today's moulin César; Dupré built his manor farm some 50 arpents away, on the ruisseau de la Goudronnerie.
- 59 NAC, Correspondance générale, C11A, vol. 11, pp. 279-280 (4 October 1691): "Aujourd'huy quatre octobre 1691, nous Jean Outlan et François Gauvin maîtres charpentiers de navire et Pierre Dupré habitant de la Baye Saint-Paul, certifions qu'en présence et accompagnez de Sieur Charles Chaviteau, capitaine du vaisseau du Roy nommé l'Envieux, nous somme transportez expres par l'ordre de Monsieur de Champigny Intendant de la Nouvelle-France dans les lieux cy après nommez pour visiter les mâts qui seroient propres aux vaisseaux du Roy. [...] On peut aussy faire du goudron bien meilleur que celui de Norvegue, on a travaillé autres fois, le fourneau est encore à la baye St-Paul duquel on se pourroit servir en envoyant de France un bon maistre expérimenté pour cela."
- 60 Archives du Séminaire de Québec, Fond des cahiers de comptes (série C), C-2 (1674-1687), C-4 (1688-1700).
- 61 J.-N. Fauteux, *op. cit.*, pp. 312-313.
- 62 NAC, C11A, Correspondance générale, vol. 24, p. 336r-v (1706): "Monseigneur Bégon nous a envoyé un maitre et trois garçons pour faire du bray et du godron, nous les mettrons en oeuvre le premtiers prochain et nous esperons vous en envoyer par les Vaisseaux." Cf. C11A, Dépenses générales, vol. 113, fol. 217v (year 1707) and especially fol. 225r (20 July 1707): "Autre du 17 du présent mois pour retenir sur les fonds les quatre faiseurs de bray à Québec la somme de 390 livres pour estre envoyée à M. de La Haye, Commissaire [...] à la Teste de Buch pour estre remis à leurs familles et leur donner moyen de subsistence."
- 63 The four tarworkers received 1600 livres per year. At the end of their two-year stay, the King's Warehouse had a surplus of 150 barils of tar, worth 2250 livres. NAC, C11A, Dépenses générales, vol. 113, fol. 217v (year 1707) and C11A, Correspondance générale, vol. 28, p. 254-255 (23 October 1708).
- 64 NAC, C11A, Correspondance générale, vol. 28, p. 254-255 (23 October 1708). "Les Sieurs Raudot auroient bien voulu faire passer en France les 150 barils de godron qu'ils ont dans les magasins de Sa Majesté; ils l'auroient fait si l'Alfriquin y eut passé directement ou de Plaisance en France. Ils le feront l'année prochaine par le vaisseau armé par Sa Majesté qu'ils espèrent que vous aurés la bonté d'envoyer en ce pais l... Ils renvoyent cette année en France le Me godroneur et les 3 garçons qui coutent trop à Sa Majesté pour les garder davantage, d'autant plus qu'ils on un Sargent des troupes qui a commandé les soldats qui ont été au godron qui scait à présent la manière d'en faire aussi bien que la plupart des soldats qui y ont travaillé l... Ils ont choisy des soldats au lieu d'habitans à ccause que ces habitans demandoient dix écus par mois pour y aller travailler et n'ont donné à ces soldats que dix livres."
- 65 J.-N. Fauteux, *op. cit.*, p. 315. The Seminary gained complete control of the seigneurie only upon Laval's death in 1708. P. Médéric, *op. cit.*, p. 198.
- 66 C. de Catalogne, *op. cit.*, p. 326.
- 67 NAC, C11A, Corr. générale, vol. 36, pp. 24-28, 127-129; cf. J.-N. Fauteux, *op. cit.*, p. 316.
- 68 NAC, C11A, Dépenses générales, vol. 113, fol. 225r (13 October 1720).
- 69 ANQ-Q, Ordonnances des intendants (21 June 1721), E1, S1/5, Cahier 7, fol. 99r.
- 70 The last recorded import was in 1694. NAC, C11A, Dépenses générales, vol. 113, fol. 65v-66r.
- 71 ANQ-Q, Ordonnances des intendants, cahier 4, fol. 30 (18 March 1710). Cf. P.-G. Roy, *Inventaire des concessions en fief et en seigneurie, foix et hommages et dénombrements conservés aux Archives de la province de Québec*, 6 vols. (Beauceville: L'Éclaircur, 1927-1929), vol. 3, p. 242.
- 72 ANQ-Q, Ordonnances des intendants, cahier 4, fol. 108 (18 August 1710). Cf. P.-G. Roy, *op. cit.*, p. 243.
- 73 P. Médéric, *op. cit.*, p. 224.
- 74 These heights were ceded to the seigneurie du Gouffre in 1791. P. Médéric, *op. cit.*, p. 225.
- 75 *Ibid.*
- 76 *Ibid.*
- 77 N. Tremblay, *op. cit.*, p. 3.
- 78 NAC, C11A, Dépenses générales, vol. 113, fol. 346v-346r (8 November 1728): "Les fonds remis pour 1726, 1727 et 1728, n'étant pas suffisans pour remplir les dépenses contenues au bordereau qui sont actuellement à la caisse, il n'a pu se dispenser pour faire tirer par le Commis du Trésorier des lettres de change pour 512,494 livres 15 sols, tant pour acquérir toutes les dépenses que les avances faites à compte des apointemens d'officiers généraux, solde des compagnies, fournitures de vivres, chanvres et goudrons remis dans les magasins." *Ibid.*, fo. 355v: "Le prix des chanvres et goldrons envoyés len France par ladite goëlette et par l'Éléphant montent à 13,768 livres."
- 79 Cf. B. Loewen and C. Cloutier, "Le chantier naval royal à Québec et le savoir maritime au XVIIIe siècle", C. Roy, J. Béglise, M.-A. Bernier and B. Loewen, eds., *Mer et monde. Questions d'archéologie maritime* (Montréal: Association des archéologues du Québec, 2003), pp. 23-42.
- 80 This policy already tried out in 1729, before Hocquart's arrival in September, at La Grande Anse, near Berthier-sur-Mer. J.-N. Fauteux, *op. cit.*, p. 319.
- 81 In addition to Baie-Saint-Paul and la Grande Anse, Fauteux mentions tarworks at Rivière-à-Quelle, Kamouraska, Chambly (île Saint-Thérèse) and Fort Frédéric on Lake Champlain.
- 82 NAC, C11A, Correspondance générale, vol. 58, fol. 10v (1 October 1732).
- 83 J.-N. Fauteux, *op. cit.*, p. 324
- 84 NAC, C11A, Correspondance générale, vol. 58, p. 9v-10v (Hocquart au Ministre, 1 October 1732): "Le voyage du Sieur Chévigny dans le Marensin ne peut estre que très utile. Comme il est déjà au fait de la fabrication du goldron, quand il aura su par luy mesme la manière de la faire ainsy que le bray, je me serviray utilement de luy pour former les habitans dans ces fabriques. J'espère qu'il aura acquis toutes les connoissances nécessaires et, pour cela, Maistre Derchigny m'a écrit que le Sieur Chévigny y apportoit toute l'attention convenable."
- 85 NAC, C11A, Correspondance générale, vol. 55, p. 89-90 (Hocquart au Ministre, 14 October 1731): "J'ay répandu plusieurs copies des mémoires instructifs de Maistres Miton et d'Erchigny pour la fabrique du bray et goldron."
- NAC, C11A, Correspondance générale, vol. 59, p. 68v-69r (Hocquart au Ministre, 1 October 1733): "Nous avons reçu la copie du Sieur Chévigny qui enseigne la manière de préparer les arbres de pin pour en tirer le bray, goldron, résine, et huile de térébentin. Nous avons répandu plusieurs copies de ce mémoire, mais l'on ne peut espérer que les ayent assez d'intelligence pour faire les opérations qu'il prescrit. Le Sieur de Chévigny à son retour du Lac au printemps et dans la route les instruira de vive voix, et les leur fera pratiquer à ce qu'il espère, avec succès."
- 86 Joseph Lombard, *Instruction pour servir aux brusleurs du goudron* (Bordeaux, Pierre Brun, 1739), cited in Thiery and Aujan, *op. cit.*, note 37 (p. 26).
- 87 H.-L. Duhamel du Monceau, "Observations botanico-météorologiques faites par M. Gautier à Québec pendant l'année 1743", s.l., s.d., extrait des *Mémoires de l'Académie royale des sciences* (Paris, 1744), pp. 135 à 155, and "Observations botanico-météorologiques faites à Québec pendant les mois d'octobre, novembre & décembre de l'année 1743, & janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre de l'année 1744", s.l., s.d., extrait des *Mémoires de l'Académie royale des sciences* (Paris, 1745), pp. 194 à 229.
- 88 H.-L. Duhamel du Monceau, *Traité des arbres qui se cultivent en France* (Paris: 1755), p. 141: "Ceci est composé sur les remarques qui m'ont été communiquées par M. GAULTIER, Commandant de l'Académie Royale des Sciences, Conseiller au Conseil supérieur, & Médecin du Roi à Québec."
- 89 P. Kalm, *op. cit.*, pp. 386-387, 395.

Historique de l'église de Sainte-Agnès

Par Luc Filion

C'est l'église de Sainte-Agnès que la Société d'histoire de Charlevoix a choisi pour la célébration de la messe du 38^e Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec. Ce choix a été facilité par le fait que ce bâtiment, datant de 1844, est le plus vieux du patrimoine religieux de Charlevoix, les autres églises anciennes de la région ayant dû être reconstruites à la suite d'incendies. Cette église est classée monument historique depuis 1960. Pour permettre aux congressistes d'apprécier ce joyau inestimable de Charlevoix, voici un court résumé des grandes étapes de son histoire. Cet article reprend le texte lu au début de la cérémonie religieuse du 8 juin, enrichi d'informations supplémentaires. Il s'inspire du numéro hors série de mai 1994 de la Revue d'histoire de Charlevoix et de l'article de Serge Gauthier "L'Église de Sainte-Agnès. Un monument historique de Charlevoix" du site internet Encyclobec.ca.

Au début du 19^e siècle, à la suite d'un développement important, la population

de la seigneurie de Murray Bay (La Malbaie) augmente beaucoup et les terres cultivables viennent à manquer. Les gens doivent aller coloniser l'arrière-pays dont le sol est moins productif. Plusieurs rangs dispersés sur un immense territoire se développent. Bientôt l'église paroissiale de La Malbaie, construite en 1805, se trouve fort éloignée des résidents de l'arrière-pays.

C'est en 1830 que Monseigneur Bernard-Claude Panet, Évêque du Diocèse de Québec, décide d'ériger la paroisse de Sainte-Agnès. Mais il faut attendre en juillet 1844, pour que le curé Codefoy Tremblay célèbre la première messe en cette église. Pourquoi ce délai qui oblige le curé à célébrer pendant toutes ces années les messes dans la salle paroissiale?

Le 27 octobre 1830, l'emplacement de la future église, que l'Évêque de Québec voulait en pierres, est choisi et les travaux débutent au printemps de 1833. Les fondations de l'église sont érigées. Mais

dès juillet, les travaux sont interrompus à la suite de pressions de paroissiens. Trois principales raisons expliquent ce contretemps. Les coûts trop élevés d'une construction en pierres, la difficulté de s'approvisionner en pierres de maçonnerie et à chaux dans le secteur, et le fait que les habitants de certains rangs se disent trop éloignés de la future église.

Il faut attendre 1839 pour que l'abbé Tremblay réussisse à convaincre les paroissiens d'un nouveau projet de construction d'une église, mais cette fois-ci en bois. L'emplacement retenu est le même, sur les fondations du projet de l'église en pierres. Les paroissiens participent par corvée à sa construction.

Les plans de l'église en bois, inspirés librement de celle de La Malbaie de l'époque, sont réalisés par l'architecte de renom Thomas Baillargé. L'église a la forme d'une croix latine, où une sacristie en bois prolonge le chœur. La voûte et la corniche



Photo : Luc Filion

Chorale de Sainte-Agnès lors de la messe du 38^e Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec le 8 juin 2003.

font que l'architecture de cette bâtisse est remarquable. Les bancs sont encaissés à l'ancienne. Des bardeaux recouvrent la toiture. Puis un jubé et un chemin couvert qui unit l'église à la sacristie sont ajoutés.

Trois tableaux, que nous retrouvons à l'avant de l'église, sont peints par Antoine Plamondon, dans la seconde moitié du 19^e siècle: ils représentent Sainte Agnès, patronne de la paroisse, la visite au Sacré-Coeur de Marie Alacoque, ainsi que l'apparition de la Vierge à Bernadette Soubirous à Lourdes.

Le maître-autel comprend une forte coupole rappelant la basilique Saint Pierre de Rome selon la tradition. En 1895, les frères Villeneuve de Saint-Romuald, exécutent le tabernacle à coupole du maître-autel et les autels latéraux, l'un dédié à Saint Joseph, l'autre à la Vierge Marie. Le chœur et le plafond de l'église se couvrent de splendides dorures.

Le premier cimetière, adjacent à l'église, avec ses croix de fer forgé, est béni en 1832. Souvent au 19^e siècle, les paroissiens

demandaient à être enterrés sous leur banc, à l'église. Cette pratique disparaît avec le début du 20^e siècle. Aujourd'hui, les deux tombeaux des abbés Gaudreault demeurent toujours sous l'église. Un nouveau cimetière est béni en 1920.

À partir de 1900, l'église de Sainte-Agnès ne connaît que des modifications mineures. Une première ordination se déroule sur place en 1959, celle de l'abbé Lucien Tremblay. De plus, plusieurs scènes du téléroman "Le temps d'une paix " y ont été tournées dans les années 1980.

Nous avons souligné, au début du texte, que l'une des raisons qui avait retardé la construction de l'église, entre 1830 et 1844, est la distance des habitants de certains rangs par rapport à l'église. La construction d'une église en bois n'a pas réglé ce problème. C'est après un siècle que ce problème est résolu. Trois regroupements de rangs vont fonder de nouvelles paroisses. En 1842 va être fondée la paroisse de Saint-Irénée, en 1942 celle de Saint-Aimé-des-Lacs et en 1947 Notre-Dame-des-Monts.

Donc, l'église de Sainte-Agnès, forte d'une tradition de plus d'un siècle et demi de prière et d'histoire, est un héritage unique, qui a été magnifiquement préservé des ravages du temps. Cette église a fait l'objet d'une restauration récente grâce à l'appui de la Fondation du patrimoine religieux du Québec.

La messe du 38^e Congrès a été célébrée par un fils de Charlevoix, l'abbé Bertrand Fournier, prêtre qui a su faire transparaître sa grande passion pour l'histoire tout au long de la cérémonie. La chorale de Sainte-Agnès a su faire un choix de chants très appropriés pour les circonstances, dont le touchant "Les gens de mon pays" de Gilles Vigneault à la fin de la célébration. Merci beaucoup aux paroissiens et paroissiennes de Sainte-Agnès et de la région, pour cette magnifique célébration eucharistique et de votre très bel accueil.



La Villa Charlevoix

Couette
et
café



B
&
B

Ouvert à l'année

Maison ancestrale construite en 1832, sur un immense terrain boisé, dans un site enchanteur. Vue imprenable sur les montagnes et les Hautes-Gorges de la rivière Malbaie.

À 10 minutes de La Malbaie et Pointe-au-Pic et à 20 minutes de Baie-Saint-Paul, toutes les activités de la région de Charlevoix y sont très facilement accessibles.

Nous vous offrons 3 chambres avec salle de bain privée.

Les amateurs de la nature seront comblés...

Vos hôtes, Nicole et Michel

102, rue Principale, Sainte-Agnès, La Malbaie (Québec) G5A 2A4 Tél.: (418) 439-5033

La toponymie de Charlevoix, un héritage des découvreurs



P. Garneau - Éditeur - Québec

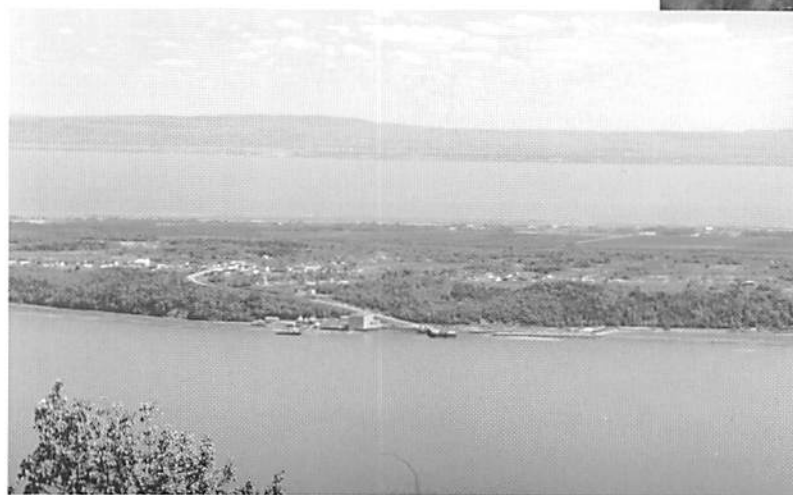
La Malbaie. P. Q. 116.- (Canada) L'Église et le Couvent

Coll. SHC



Cap aux Oies ou aux oiseaux

S'explique par la présence d'oies qui font escale sur ce cap lors de leur migration. Nommé par Champlain en 1626.



Ile aux Coudres

Ainsi nommée en septembre 1535 par Jacques Cartier à cause de la présence de coudriers ou de noisetiers

La Malbaie

Désignée rivière «malle baye» en 1608 par Samuel de Champlain qui trouve que le fond de cette rivière est vaseux.

Petite Rivière

«[...] vinsmes mouiller à une anse dangereuse [...] où il a quelques prairies, et une petite rivière, où les Sauvages cabannent quelque-fois» Samuel de Champlain 1603.

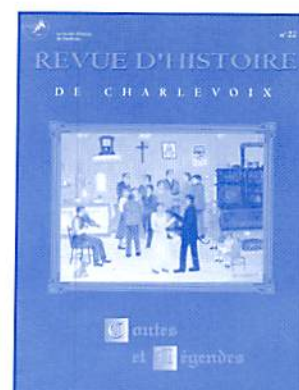
Photos : Normand Perron

La Revue d'histoire de Charlevoix

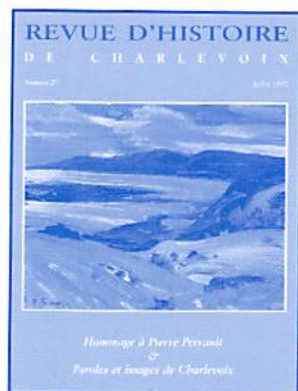
Les numéros suivants sont toujours disponibles pour compléter votre collection



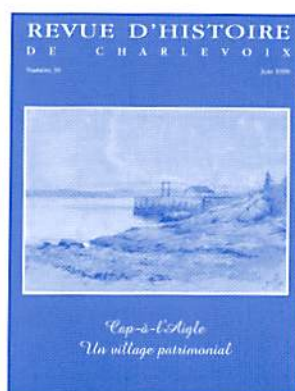
Hors série #5



No. 22



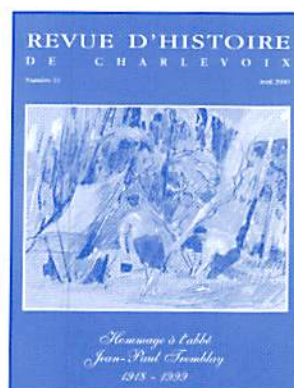
No. 27



No. 30



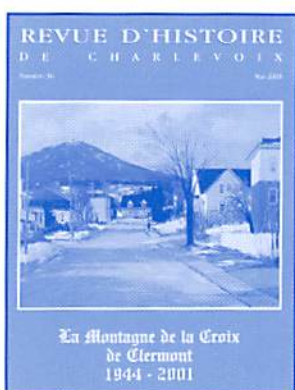
No. 31



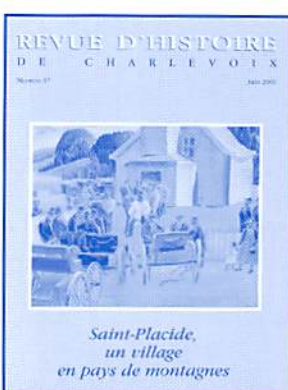
No. 33



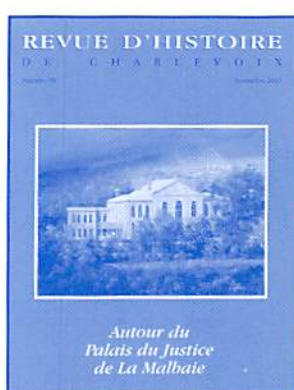
No. 34



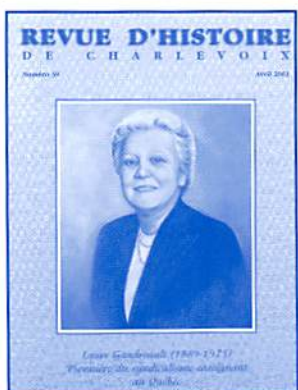
No. 36



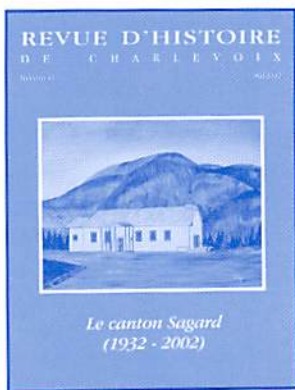
No. 37



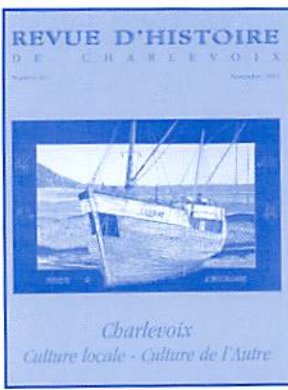
No. 38



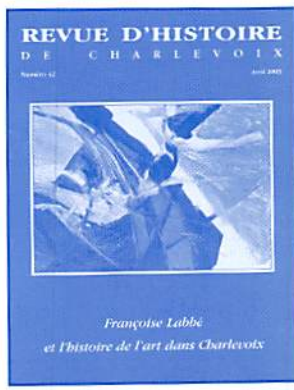
No. 39



No. 40



No. 41



No. 42

*10 \$ l'exemplaire à la Société d'histoire de Charlevoix
C.P. 172, La Malbaie G5A 1T7 - Tél. (418) 439-0647*

**Le comité organisateur du
38e Congrès de la Fédération
des sociétés d'histoire du Québec
remercie les commanditaires qui ont permis sa réalisation:**

Bureau de la Capitale Nationale
MRC de Charlevoix-Est
SÉPAQ

Caisses populaires Desjardins de Charlevoix
Ville de La Malbaie

Rosaire Bertrand, député de Charlevoix à
l'Assemblée Nationale du Québec

Gérard Asselin, député de Charlevoix à la Chambre des Communes

Municipalité de Notre-Dame-des-Monts

Municipalité de Saint-Aimé-des-Lacs
Ville de Clermont

Maison d'Affinage Maurice Dufour

Provigo Alimentation Lapointe

Fondation Laure-Gaudreault

U.P.A de Charlevoix-Ouest

Sélections François-Fréchette

